LE

CAUCASE PITTORESQUE

DESSINÉ D'APRÈS NATURE

PAR LE PRINCE GRÉGOIRE GAGARINE

AVEC UNE INTRODUCTION ET UN TEXTE EXPLICATIF

PAR LE COMTE ERNEST STACKELBERG

DÉDIÉ

A Sa Majesté Impériale

NICOLAS Ier

EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES.

PARIS

IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES

36, RUE DE VAUGIRARD

MDCCCXLVII

LE
CAUCASE PITTORESQUE.

A52 T

LE

CAUCASE PITTORESQUE

DESSINÉ D'APRÈS NATURE

PAR LE PRINCE GRÉGOIRE GAGARINE

AVEC UNE INTRODUCTION ET UN TEXTE EXPLICATIF

PAR LE COMTE ERNEST STACKELBERG

DÉDIÉ

A Sa Majesté Impériale

NICOLAS Ier

EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES.

PARIS

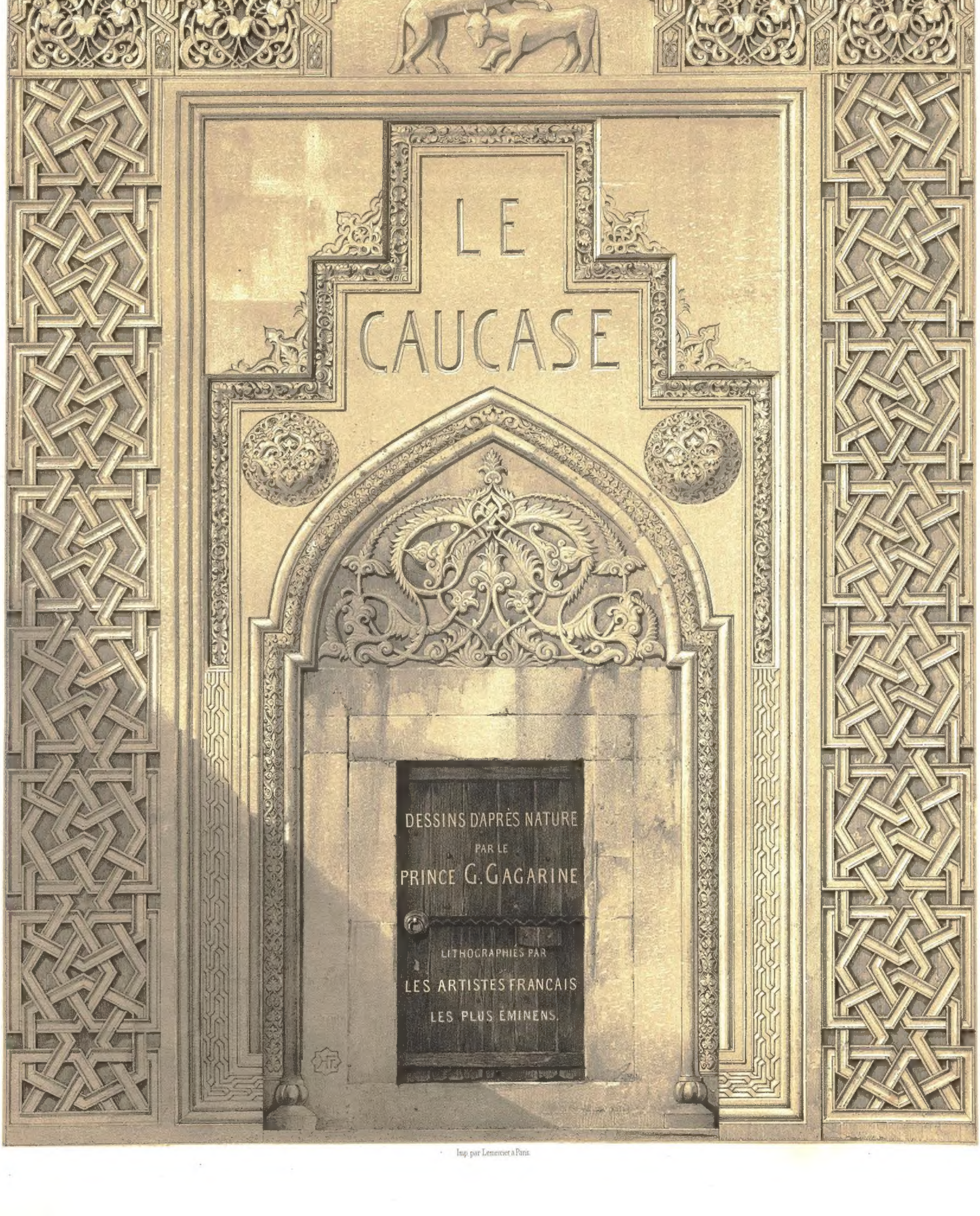
IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES

36, RUE DE VAUGIRARD

MDCCCXLVII

ЧЕРТКОВСКАЯ БИБЛИОТЕКА

441007



Imp. par Lemercier à Paris.

A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

L'Empereur de toutes les Rußsies.

Sire,

Appelés à diverses reprises à partager les glorieux travaux de l'armée du Caucase, nous avons eu l'occasion d'étudier une partie des intéreßantes contrées qui s'étendent de la mer Noire à la mer Caspienne. Notre séjour dans cette belle province du vaste Empire soumis au sceptre de **VOTRE MAJESTÉ,** *a laißé dans nos cœurs des souvenirs ineffaçables & nous a inspiré le désir de publier une description des monuments, des sites, des mœurs & des costumes du Caucase.*

Le généreux intérêt que **VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE** accorde à ce pays, nous a fait espérer qu'**ELLE** daignerait encourager la publication d'un livre, destiné à mettre en relief les beautés de l'art & de la nature dans les régions de l'isthme Caucasien. Maintenant, **SIRE**, vous avez bien voulu combler tous nos vœux en agréant la dédicace de notre ouvrage, & c'est à la gracieuse protection de **VOTRE MAJESTÉ** que nous devrons l'accomplissement & le succès de nos travaux.

Pénétrés des sentiments de la plus profonde gratitude & du plus respectueux dévouement,

Nous avons l'honneur d'être,

Sire,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE,

Les très-humbles & fidèles Sujets.

Prince Grégoire Gagarine.

Comte Ernest Stackelberg.

INTRODUCTION.

Avant d'entreprendre notre course aventureuse à travers le Caucase, avant d'aborder une à une ces provinces si dissemblables et si fertiles en contrastes, nous avons cru qu'il ne serait pas inutile de jeter un coup d'œil à vol d'oiseau sur ce pays presque vierge et inexploré. Il n'est peut-être pas sur le globe de plus riche mine à exploiter, pour le naturaliste comme pour l'historien, pour l'artiste comme pour le simple voyageur avide d'impressions et de scènes nouvelles. Quelques hardis éclaireurs de la civilisation ont déjà porté le flambeau de la science dans les ténèbres qui enveloppaient l'existence de ces intéressantes contrées. Des efforts partiels ont mis au jour le passé et le présent de certaines provinces du Caucase, mais une foule de questions restent encore à l'état de problème, et certaines régions, comme le Daghestan par exemple, n'ont pas cessé d'être une terre inconnue pour le public. Chardin, Guldenstat, Reineggs, Pallas, Klaproth, Lerch, Gamba, Dubois, et bien d'autres, ont frayé une route déjà plus facile à ceux qui voudront imiter leurs nobles efforts; mais aucun d'eux n'a fait un travail complet sur l'ensemble des pays caucasiens. En suivant les traces de ces hommes célèbres, nous tâcherons de combler quelques lacunes, de rassembler quelques matériaux nouveaux et d'apporter aussi notre faible tribut à la science [1].

En visitant chacune des fractions de la famille caucasienne, nous parlerons en détail de son histoire, de son organisation, de ses mœurs, nous arrêtant plus complaisamment dans les cantons montagneux où personne ne nous a précédé. Mais, comme nous l'avons dit, avant de procéder au démembrement du géant, nous en esquisserons à grands traits la physionomie générale, dans l'espoir que les personnes qui ne se sont encore jamais occupées du Caucase nous sauront quelque gré de ce travail.

[1] Outre les observations que nous avons recueillies sur les lieux, dans plusieurs voyages au Caucase, nous avons consulté pour cet aperçu les ouvrages suivants : — Tableau des provinces transcaucasiennes russes, publié par les soins du ministère des finances, avec un Appendice critique, par M. Chopin. — Tableau des pays du Caucase annexé à la Russie dans l'Asie-Mineure, par F. Fonton. — Rapport de M. Hagemeister sur la statistique de la Transcaucasie, publié dans le Journal du ministère des finances, année 1845. — Voyage autour du Caucase, par Dubois de Montpéreux. Nous étant servi des mesures et poids de Russie, nous rappelons ici que la verste a 500 sagènes et est un peu plus longue que le kilomètre. Le poud pèse 40 livres russes, ou environ 13 kilogrammes. Le védro a une contenance de 16 bouteilles. Le rouble en argent (soit 3 roubles 50 copeks en assignats) vaut 4 francs et plus, selon le cours.

INDIEN DE BAKOU (ignicole). HABITANT DU CHÉKI (mus. chéite). KHEWSOUR (chrét. géorgien). HABITANT DU CHIRVAN (mus chéite). TCHETCHÈNE (mus. sunnite). COSAQUE DE LA LIGNE (chrét. grec).

KURDE (Adorateur de l'ange déchu). ARMÉNIEN (chret. gregorien). GÉORGIEN (chret grec) TATAR-NOGAI (mus sunnite) IMERÉTIEN (chret grec) CHAPSOUGUE (mus. sunnite)

ORIGINES ET RELIGIONS.

Les montueuses régions de l'isthme caucasien, couronnées de neiges éternelles, éveillèrent dès la plus haute antiquité l'attention des peuples de l'Occident. Le supplice de Prométhée sur un rocher du Kazbek, la toison d'or attirant les Argonautes dans la Colchide, l'arche de Noé arrêtée sur l'Ararat, les pouvoirs surnaturels attribués à l'Elbrouz, ou Kaw, qui a donné son nom à la famille de géants dont il est le roi, tous ces souvenirs mythologiques et bibliques se groupent dans l'imagination des hommes qui se sont le moins préoccupés du Caucase.

Les premières notions historiques de l'Occident ne remontent qu'au sixième siècle avant Jésus-Christ, et ne concernent que les pays voisins du Pont-Euxin. Mais les chroniqueurs arméniens et géorgiens prétendent à une bien plus haute antiquité, comme nous le verrons dans la suite de cet ouvrage. Plus tard le commerce ou la guerre mirent successivement les Grecs, les Phéniciens, les Romains, les Génois en contact avec les populations caucasiennes. En débrouillant le chaos de noms qui couvrent la carte de ce pays, on ne s'étonne plus des controverses et des systèmes contradictoires de dérivation qui divisent les hommes spéciaux. Cependant, au milieu de l'obscurité de certains problèmes, on s'accorde généralement à regarder les populations du centre et du midi du Caucase comme étant les mêmes qui habitaient jadis ces contrées, et souvent on retrouve dans les noms des

tribus actuelles une ressemblance frappante avec les dénominations données par les anciens aux mêmes familles et dans les mêmes lieux. Ainsi, par exemple, Strabon, Scylax et Pline placent les Kerkètes là où se trouvent les Tcherkesses de nos jours. Les Abkhazes sont déjà désignés par Arrien, et furent dès lors connus sous les noms d'Abaskis et Abasgis. Les Ivériens, Kolkes et Soanes de la race Kartwelle se retrouvent dans les Géorgiens, les Imérétiens et les Svanètes de nos jours.

Les habitants du versant septentrional, confinés dans des gorges sauvages et isolées, furent connus beaucoup plus tard, et il est difficile de distinguer entre eux les souches primitives des races produites par le conflit des peuples qui se sont succédé, confondus et brisés dans les luttes qui ont ensanglanté le midi de la Russie aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Entre la mer Caspienne et la mer Noire, sur le Volga et le Don, et jusqu'aux approches du Caucase, on a vu régner l'empire puissant des Khazares, dont les débris ont probablement des représentants parmi les tribus actuelles du Caucase septentrional, et on peut en dire autant des Bulgares, des Avares, des Madjares, des Huns et de la horde Mongole, qui ont paru tour à tour sur ce théâtre de dévastation.

Sans nous laisser entraîner dans des recherches ethnologiques interminables, considérons plutôt les populations modernes du Caucase dans leurs rapports actuels, et rappelons les grandes subdivisions de races établies par M. Dubois, d'accord avec les auteurs les plus respectables.

1° Au nord de l'arête caucasienne, depuis les Kistes jusqu'à la mer Caspienne, nous voyons la famille Lèzgue occuper la partie la plus montueuse et la plus inaccessible du Caucase. D'après la chronique de Vakhtang, Lékhos, un des enfants du patriarche géorgien Thargamos, aurait reçu en partage les montagnes du Daghestan, et serait le père de la race Lèzgue actuelle. Quoi qu'il en soit, ces sauvages tribus descendent probablement d'une souche aborigène, fortement mélangée avec les peuples que les migrations et les guerres ont refoulés dans les hautes vallées du Daghestan. Sans vouloir discuter ici l'homogénéité des Lèzgues, nous distinguerons parmi eux des peuplades dont le caractère et le dialecte indiquent une origine étrangère, comme les habitants de Kouyada, qui sont venus de Géorgie, ceux de Gounib, qui semblent être un débris des Huns, et plus loin, entre les montagnes et le Terek, les Koumuiks, les Tatares du Chamkhal de Tarki, dont l'établissement remonte à l'époque du kalifat; enfin les Tchetchènes, qui se donnent le nom de Notchgoï, et ont une parenté reconnue avec leurs voisins les Aoukhs, les Itschkérines et les Galgaïs, ou Kistes.

2° Depuis la plaine de Kabardie jusqu'à la mer Noire, la chaîne du Caucase est habitée par la famille Tcherkesse ou Adighé, dans laquelle il faut remarquer le rameau distinct des Abadzas aux sources de la Laba. Nous dirons notre opinion sur l'origine des Adighés en visitant la Kabardie, qui est le sanctuaire de leurs traditions et de leurs souvenirs héroïques. Au nord de ces tribus les Nogaïs, d'origine tatare, garnissent la rive gauche du Kouban, et, au versant méridional des montagnes, les Abkhazes s'étendent jusqu'aux bouches de l'Ingour, et avoisinent les tribus maritimes des Djyghètes et des Oubuiks.

3° Entre ces deux grandes subdivisions, au centre de la chaîne du Caucase et au sud de la Kabardie, se groupent dans d'étroites vallées les quatre tribus ossètes des Tagaours, des Allaguirs, des Kourtatines et des Digors. Ces Ossètes, ou Osses, ont été l'objet des discussions et des hypothèses les plus hasardées. Les uns les font descendre des Asses, ou Alains, peuple du Nord et de race ugoro-finoise;

d'autres les font venir du Midi, et les rattachent au rameau hindou-persique. Enfin il y a des savants qui, se basant sur des affinités de dialecte, leur attribuent une origine germanique. Quant à nous, sans imiter l'insoucieux dédain que les Ossètes professent pour leurs ancêtres, nous les tenons aussi pour une race distincte, et quand le moment sera venu, nous dirons ce qu'on peut résumer de ce conflit d'opinions; mais nous parlerons encore plus volontiers de ce ravissant pays des Ossètes et des donjons de pierre où ils se réfugient, comme l'aigle dans son aire.

4° Au sud, la famille khartvélienne, ou géorgienne, occupe tous les versants méridionaux, depuis les Abkhazes et les Lèzgues jusqu'aux limites de la Turquie et des provinces musulmanes de la Caspienne. Les cartes russes modernes réunissent ce pays sous la dénomination de gouvernement de Géorgie et Imérète, et dans cette seule province nous remarquons la Kahétie, la Kartalinie, la Somkhétie, l'Imérète, la Mingrélie, le Gouriel, joyaux épars de la glorieuse couronne khartvélienne, brisée par le choc des guerres intestines plus que par les sanglantes invasions des Turcs et des Persans.

5° Les familles turques et persanes occupent tout le sud-est du Caucase, depuis la grande chaîne de montagnes jusqu'à la mer Caspienne et aux frontières de la Perse. C'est la province de la Caspienne des cartes russes, et nous y retrouvons les khanats jadis indépendants de Karabagh, de Schirvan, de Kouba et de Chéki, que Schah Nadir avait un instant réunis dans sa main puissante.

6° Enfin, au midi de ces deux dernières subdivisions et jusqu'aux monts Ararat et à l'Arax, s'étend la famille arménienne, faible reste d'une monarchie issue du partage de l'empire d'Alexandre. Province romaine au commencement de notre ère, mais constamment ensanglantée par les luttes des Arsacides et des empereurs romains, déchirée plus tard par les empiétements de la Turquie et de la Perse, l'Arménie n'a pu offrir un asile à ses enfants dispersés que depuis sa réunion à la Russie, en 1828.

Toute cette agglomération de peuplades hétérogènes, qui s'est accrue par les nombreuses colonies russes de la province septentrionale du Caucase, ne comprend cependant qu'une population de 3,000,000 d'hommes environ, dans la répartition suivante :

Au nord et en dehors des montagnes, dans la province dite du Caucase, cosaques de la mer Noire et de la Ligne, paysans russes, habitants des villes, peuplades indigènes soumises, 300,000 âmes [1] ;

De la mer Noire à la Caspienne, le long de l'arête caucasienne et dans ses innombrables ramifications, 1,200,000 montagnards soumis ou indépendants;

Au sud de la chaîne, entre les deux mers et jusqu'aux frontières de la Perse et de la Turquie, 1,400,000 habitants soumis et paisibles, dont une moitié est chrétienne et l'autre musulmane.

Nous ne comprenons pas les femmes et les enfants dans ce calcul.

A part quelques tribus idolâtres et ignicoles, nous voyons les religions chrétienne et mahométane se partager cette vaste contrée, et la Russie, tout en soutenant le christianisme, use de tolérance envers tous les cultes. Dès les premiers temps de l'ère chrétienne les doctrines du Christ pénétrèrent dans le Caucase par l'Arménie, et s'étendirent dans l'Ivérie, dont saint Georges fut l'apôtre, et où il fonda l'Église géorgienne, subordonnée aux patriarches d'Antioche jusqu'au sixième siècle. D'abord

[1] Ce chiffre augmente tous les jours par de nouvelles colonies, et il faut le regarder comme trop minime.

combattue par la dynastie persane des Sassanides, qui soutenait les dogmes de Zoroastre, déchirée plus tard par les dissensions qui accompagnèrent la chute de l'empire d'Orient et l'apparition de l'islamisme sous les kalifes, l'Église chrétienne du Caucase conserva néanmoins vaillamment ses croyances, et attendit sa délivrance avec résignation. A l'époque glorieuse de la Géorgie, les rois de la race khartvélienne relevèrent et étendirent le christianisme sur tout le revers méridional du Caucase. Au douzième siècle, sous David III et sous la reine Tamar, le prosélytisme fit de rapides progrès. Beaucoup de montagnards se prosternèrent devant la croix, et les nombreuses églises semées dans les vallées et sur les montagnes du Caucase central et occidental témoignent de l'ancienne foi des peuples dont les enfants sont retournés aux superstitions de l'idolâtrie ou ont embrassé l'islamisme. Le morcellement du Khartli et l'invasion des Mogolo-Tatares de Tchingiz-Khan eurent des suites terribles pour le christianisme et pour toute cette partie du monde qui, jusqu'à la fin du quinzième siècle, subit le joug odieux des Tatares. De nos jours le Caucase n'a que 700,000 chrétiens de race khartvélienne et arménienne, sans compter les Russes colonisés au nord et au midi des montagnes.

Le reste des populations suit la loi de Mahomet, et dans beaucoup de localités n'est d'aucune religion. L'islamisme, ici comme partout, fut introduit par la force des armes. Au huitième siècle les kalifes, à la tête d'un peuple rempli de jeunesse et de vigueur, établissent leur puissance sur les ruines du royaume des Sassanides et de l'empire d'Orient. Les Arabes envahissent le Caucase, le prophète Abou-Mousselim paraît dans le Daghestan et enflamme les imaginations pour un culte nouveau, approprié aux instincts ardents des peuples de l'Asie. Plus tard les efforts des Khartwels au midi et les succès des Russes au nord resserrèrent l'islamisme dans les gorges du Daghestan et sur les rives de la Caspienne, où nous ne comptons pas moins de 1,600,000 musulmans, divisés par les discordes des sectes d'Omar et d'Ali. L'occupation de la côte de Circassie par les Turcs contribua aussi à propager l'islamisme parmi les nations voisines de la mer Noire; mais ici le fanatisme ne poussa pas de racines aussi profondes que dans le Daghestan. A la suite des derniers traités, les Turcs ont abandonné tous leurs établissements de la côte; le commerce des esclaves a presque cessé, et la ferveur religieuse s'est tellement ralentie, qu'aujourd'hui les princes et les nobles seulement conservent leur croyance, mais non sans commettre de nombreuses infractions à la loi.

CARACTÈRE GÉNÉRAL DES MONTAGNARDS.

Quoique nous nous réservions de décrire ultérieurement l'organisation particulière, les traits, les mœurs des différentes nations que nous visiterons, nous croyons devoir esquisser préalablement la physionomie générale des montagnards du Caucase et tracer les ressemblances de caractère qui se rencontrent parmi les tribus les plus étrangères les unes aux autres.

Nous ne parlerons ici que des peuplades échelonnées le long de l'arête caucasienne entre la mer Noire et la Caspienne. Quant aux habitants de la Transcaucasie, conquis depuis longtemps au domaine de l'histoire, ils ont été décrits et visités plus d'une fois par les écrivains anciens et modernes.

Les Ivères, ou Khartvels, ont subi l'influence de relations fréquentes avec les nations de l'Occident, dont le contact leur a inculqué les premiers éléments d'ordre et de civilisation. L'esprit du christianisme, l'habitude du régime monarchique les ont préparés à recevoir une organisation stable et une administration régulière. Les calamités de la guerre civile leur ont fait apprécier le calme dont ils jouissent sous le sceptre de la Russie. Délivrés de l'agression étrangère, garantis dans leurs propriétés, enrichis par le commerce, ils voient les villes renaître, les écoles s'ouvrir, les routes se tracer, et chaque jour les rattache davantage au pouvoir dont naguère ils implorèrent l'assistance. Les Khartvels, renommés pour la beauté de leur race, sont d'un caractère doux et facile à manier. Laborieux autant qu'il est nécessaire pour subvenir aux besoins de la vie, ils aiment les plaisirs, et réunissent l'indolence et la vivacité de tous les peuples méridionaux. Ils se font remarquer par un grand attachement à leur religion, par un esprit belliqueux et chevaleresque, héritage de leurs ancêtres, et par leur

fidélité au trône, pour lequel les braves milices géorgiennes et imérétiennes ont maintes fois versé leur sang au champ d'honneur.

Les Arméniens, longtemps pillés et molestés par la Perse et la Turquie, sont allés avec enthousiasme au-devant de l'aigle impériale. Fidèles à leur Église, inhabiles au métier des armes, doués d'une grande aptitude pour les spéculations commerciales, ils sont plus enclins que tous les autres peuples du Caucase à se laisser façonner par les progrès de la civilisation. Souples et insinuants, on les voit s'immiscer dans les affaires de toutes les nations orientales, et être tolérés au milieu des plus fanatiques musulmans; chez les Lèzgues, chez les Adighés, ils ont le monopole du commerce d'échange, mais non sans subir de fréquentes avanies de la part des montagnards.

Les peuplades de races turque et persane, comprises dans les provinces musulmanes voisines de la mer Caspienne, sont aussi dans des conditions assez favorables aux améliorations sociales et individuelles. Après avoir partagé les calamités qui pesèrent si longtemps sur la Transcaucasie, les habitants de ces provinces ont récemment gémi sous la tyrannie des khans et des beks, qui se faisaient un jeu de piller et de torturer leurs vassaux. Maintenant, taxés de faibles impôts, professant librement leur culte, administrés par des institutions où sont admis les indigènes, ils se reposent des maux de l'anarchie et se reprennent à l'élève des bestiaux, à l'agriculture et à diverses industries. Comparativement aux Khartvels et aux Arméniens, ces populations musulmanes, sans être plus arriérées, sont plus rebelles aux innovations. Le despotisme des khans leur a laissé un caractère défiant et soupçonneux, et ce n'est pas sans peine qu'ils ont abandonné leurs habitudes de rapine et de brigandage.

Mais venons aux montagnards, dont nous voulons principalement entretenir le lecteur. C'est vraiment un spectacle prodigieux que ce conflit de peuples belliqueux, indociles, fanatiques, qui, sur un espace de 800 verstes, présentent les plus frappants contrastes, le plus étonnant pêle-mêle de races, de langages, de mœurs et d'institutions. Confinées dans un pays vierge et inaccessible, sans routes, sans communications avec l'étranger, ces peuplades, morcelées à l'infini, vivent dans l'ignorance du reste de l'univers et sans lien commun qui les rattache l'une à l'autre.

Dans le Daghestan nous voyons les Avares et la tribu de Mekhtouli fermement attachés à la maison de leurs khans; les habitants de l'Akoucha obéir aveuglément au cadi, leur chef politique et religieux, tandis que les Koubetchis et les Andis, gouvernés par les anciens, se livrent à l'industrie dans leurs villages, ne prenant les armes que pour la défense du territoire; ici les Koïssouboulines, la tribu de Nazrane combattent héroïquement les bandes rebelles de Chamil, et obtiennent un drapeau d'honneur pour leur bravoure et leur fidélité à la Russie; là, les Goumbètes, les Itschkérines, les Aoukhs, enclins au vol et au pillage, font de vaines tentatives pour percer nos lignes militaires.

Ailleurs, parmi les nations groupées entre l'Elbrous et la mer Noire, les Kabardiens et les Nogaïs observent une organisation hiérarchique et reconnaissent le pouvoir de leurs princes. Les Abadseks composent une fédération de petits suzerains qui, sans titre reconnu, se partagent le pays en autant de cantons qu'il y a de propriétés distinctes. Les Oubuiks, inquiets et turbulents, subissent momentanément l'influence d'un homme habile, Hadji-Berseck, qui, sans autres droits que sa bravoure, son intelligence et l'appui d'une nombreuse famille, s'érige en gouvernement, et conduit toutes les affaires de sa peuplade. Ici aussi nous voyons simultanément les Djighètes, les Natoukhadjes, se

soumettre volontairement et envoyer leurs députés à la Russie, tandis que les Chapsougues et les Oubuiks font une tentative de révolte et viennent se briser contre le fort Golovin, sur la mer Noire.

Au milieu de ce chaos d'institutions et de races, on peut néanmoins saisir quelques traits de ressemblance dans les usages et dans le caractère des nations les plus isolées les unes des autres.

Ainsi, par exemple, on retrouve partout le même amour de l'indépendance, qui ne laisse plus de frein à la licence individuelle; une ardeur guerrière qu'on entretient dès le berceau; une grande adresse dans le maniement des armes et dans tous les exercices corporels; un penchant inné pour la rapine et pour la maraude, à laquelle se livrent de petites bandes de cinq ou six individus, à défaut d'expédition sérieuse. Tous ces peuples sont d'une sobriété inouïe, qui tient en partie à leur insouciance et à leur misère. La bouillie de millet constitue le fond de leurs repas, et on n'égorge un mouton qu'à l'arrivée d'un hôte honoré. Une fois en campagne, ils vivent d'une provision de farine pétrie avec du miel, dont ils mangent à peine un quart de livre par jour. A une grande force musculaire, à une étonnante habitude des fatigues de la guerre, ils joignent une invincible paresse et un profond dédain pour l'agriculture et les travaux manuels, réservés aux femmes, aux esclaves et aux prisonniers. La femme, achetée moyennant le *kalim* (rétribution en armes, bétail ou argent), n'est qu'une esclave de plus dans la maison de son maître. Les soins du ménage, les pénibles travaux de la terre, voilà son lot tant qu'elle est jeune et forte; puis des rivales viennent lui enlever ses droits et resserrer sa place au foyer domestique. La stérilité, la maladie, et quelquefois un injuste soupçon suffisent pour qu'un mari renvoie une femme à sa famille, en payant un dommage proportionné à la valeur du kalim. Dans quelques peuplades, parmi les familles notables et princières, la femme jouit cependant d'un sort plus heureux; l'usage lui conserve une certaine indépendance et la met sous la protection de ses parents, surtout lorsqu'en se mariant elle apporte à son époux une dot considérable et dépassant la valeur du kalim, qui, chez les princes, équivaut généralement à la somme de mille roubles en argent.

En général, les mœurs de ces montagnards sont pures; ils ignorent les vices qu'on reproche aux populations transcaucasiennes, et l'ivrognerie est rare chez eux, quoiqu'ils abusent quelquefois de la *bouza*, ou *djava*, boisson obtenue par la cuisson et la fermentation du raisin. Des sentiments qui les honorent sont le respect pour les vieillards, la stricte observation des devoirs de l'hospitalité, le dévouement à l'amitié. Toutefois ces usages ne s'observent qu'entre membres de la même tribu ou vis-à-vis de coreligionnaires. Un étranger, un chrétien (ghiaour) serait infailliblement pillé, quel que soit le *kounak* qui le protège.

Une qualité saillante de toutes ces peuplades est un stoïcisme admirable et un étonnant mépris de la mort. Souvent des maraudeurs, au nombre de trois ou quatre, résistent à des forces supérieures, et se font hacher plutôt que de se rendre, et cela sans être exaltés par les sentiments d'honneur et de devoir du soldat, ni même électrisés par le fanatisme musulman, car cet héroïsme se rencontre aussi dans des tribus qui ne sont d'aucune religion. Dans leurs idées tout prisonnier de guerre devient esclave, et cette conviction leur fait préférer la mort à la captivité. L'amour de la vengeance anime également tous ces hommes primitifs, et a sanctionné parmi eux la loi du sang. Une injure à laver, une haine de famille se transmettent comme un héritage de génération à

génération. Mais si la famille de l'agresseur est riche, une réconciliation est possible, et même pour l'assassinat d'un parent, on a vu l'offensé accepter un rachat en argent ou en bétail. Ces sortes d'affaires se jugent d'après l'*Adat*, qui est la loi coutumière fondée sur des traditions, la plupart antérieures à l'adoption de l'islamisme. L'Adat varie d'une tribu à l'autre, tandis que le *Chariat*, ou la loi civile émanant du Koran, est le même chez tous les musulmans. Quelquefois les différends sont exclusivement soumis à l'arbitrage des prêtres, qui s'adjugent la meilleure part, et renouvellent la fable de l'huître et des plaideurs. Ces *mollahs*, ou *effendis*, sont les seuls lettrés parmi leurs compatriotes, qui n'ont pas de langue écrite. Ils expliquent le Koran, lisent et écrivent l'arabe, seul idiome généralement employable au milieu de cent dialectes barbares. Le pouvoir et le respect dont jouissent ces mollahs varient considérablement suivant le plus ou moins de ferveur religieuse de ces peuplades. Chez quelques-unes l'islamisme n'est qu'une affaire de mode, un privilége des nobles. Les pèlerins qui ont fait le voyage de la Mecque se coiffent d'un turban blanc et prennent le titre de *Hadji;* tout en gardant leur ignorance et en continuant leur vie de déprédation, ils prétendent à une certaine considération, et empiètent sur les priviléges des mollahs.

Une institution remarquable, qu'on retrouve partout dans les montagnes du Caucase, est celle des *Abreks*. Les conséquences d'un crime, l'oppression d'un chef, ou quelquefois le besoin farouche de la solitude et des émotions incessantes de la guerre, entraînent des individus à déserter leur tribu et à rompre tous les liens de la vie sociale. Réunis en bandes de dix ou quinze hommes, ils choisissent une retraite inaccessible et se vouent exclusivement au pillage et à l'extermination des ghiaours; mais tout en inquiétant les villages russes limitrophes, ils ne manquent pas de rançonner aussi leurs compatriotes et de leur faire payer cher leur passage. Ces bandits portent le nom d'*Abreks*, et dans quelques localités celui de *Hadjirètes*. Quelquefois ils forment des associations plus considérables, emmènent leurs femmes et leurs enfants et fondent des villages dont la seule industrie est le brigandage, la seule législation la loi du plus fort. Les villages d'Achilti et de Tchirkat, dans le Daghestan, renferment tous les Abreks des peuplades voisines. Chez les Adighés, les sources de la Laba et de l'Ouroup sont le refuge ordinaire de ces sauvages émigrés.

Le morcellement infini des tribus du Caucase et l'hostilité qui règne entre elles témoignent de leur défaut de sociabilité et de l'absence des véritables sentiments du patriotisme. Quelquefois ils s'unissent et obéissent momentanément à un seul chef pour défendre un intérêt commun, repousser une agression ou entreprendre une guerre. Mais ces fédérations éphémères tombent bientôt, déchirées par l'intrigue, la défiance et la lutte des intérêts personnels. Ce manque d'accord n'existe pas seulement entre membres d'une même nation, il se retrouve parmi les habitants d'un même canton, d'un même village. Chez les Tchetchènes, on voit fréquemment la moitié d'un *aoûle* (ainsi se nomment leurs villages) recevoir les Russes en amis, et l'autre moitié s'enfuir dans les bois, laissant femmes et enfants au pouvoir du vainqueur. Tel village a prêté dix serments de fidélité suivis d'autant de trahisons facilitées par la magnanimité des autorités, qui ne rendent jamais les otages solidaires de la perfidie de leurs familles. Tel individu a vingt fois servi de guide tantôt aux Russes, tantôt aux indigènes, et le soir le retrouve l'ennemi de celui qu'il servait le matin. Tous les principaux chefs périssent tôt ou tard assassinés par leurs compagnons d'armes, et l'année qui vient de s'écouler a vu de terribles

exemples de semblables catastrophes. Inflammables, doués d'une vive imagination, ces montagnards se laissent facilement exalter par les espérances et les promesses qui flattent leurs passions. Si l'esprit d'exagération des Orientaux les rend crédules et prompts à se jeter dans les plus folles entreprises, en revanche leur caractère versatile et défiant les porte bientôt vers l'excès contraire et les plonge dans le découragement.

Quoique ces traits généraux appartiennent plus ou moins à tous les habitants de la chaîne du Caucase, il y a pourtant des peuplades qui se distinguent par des qualités qui leur sont particulières. Au milieu des habitudes de turbulence et de brigandage que nous avons signalées, on remarque les mœurs douces des Karatchaïs au pied de l'Elbrous, des Koubetchis et des Andis dans le Daghestan, tribus paisibles qui ne s'occupent que de leur industrie et de leurs troupeaux. Dans la même contrée on admire la vie laborieuse des Avares, des Koïssouboulines, des Salataves, qui au milieu de rochers arides cultivent un sol ingrat, et, taillant en terrasses le flanc des montagnes, y transportent la terre végétale à des hauteurs prodigieuses. Un phénomène inconnu chez les Adighés, et qui ne se présente que parmi les Lèzgues, est la recrudescence du fanatisme musulman, et l'influence envahissante du clergé. L'apparition de prophètes comme Kazi-Mollah et Chamil, qui ont réuni les pouvoirs politiques aux fonctions pontificales, l'extension de la secte guerrière et religieuse des Murides, ont produit de notables modifications dans l'état de cette partie du Caucase.

Le développement d'un pareil sujet nous entraînerait trop loin, et nous terminons ici cette ébauche du caractère des montagnards, en nous proposant de poursuivre dans la suite de cet ouvrage la narration des faits les plus intéressants à étudier.

CLIMAT ET PRODUITS.

Le Caucase, compris entre les 37ᵉ et 45ᵉ degrés de latitude, n'offre cependant pas les conditions de climat qui semblent appropriées à sa situation méridionale. — Le voisinage des neiges éternelles, la hauteur des plateaux, les vents violents des montagnes, l'absence ou la fréquence des pluies suivant les localités, occasionnent les contrastes de température les plus brusques. Le climat du versant septentrional diffère peu de celui de la Russie méridionale, et nous n'examinerons ici que les régions transcaucasiennes.

Sur une surface de 153,000 verstes carrées, la Transcaucasie présente les gradations de hauteur suivantes :

La zone des neiges éternelles comprend 1,100 verstes carrées, d'une élévation de 11,000 pieds et au delà, en comptant du niveau de la mer.

La zone des pâturages alpestres, habitables seulement en été, a une étendue de 48,000 verstes carrées, dont l'élévation varie de 7,000 jusqu'à 11,000 pieds.

La zone des céréales donne un total de 36,000 verstes carrées, d'une hauteur de 5,000 à 7,000 pieds au-dessus de la mer.

La zone des jardins et arbres fruitiers comprend 16,000 verstes carrées, dont la différence d'élévation avec la précédente est de 3,000 pieds.

Enfin la zone torride a une surface de 52,000 verstes carrées.

En raison de ces diverses conditions de climat et d'élévation, on peut établir entre les villes du Caucase et certaines localités d'une latitude bien différente les comparaisons suivantes, empruntées à M. Chopin :

Les villes d'Alexandropol, Akhalkalaki, Choucha, ont un climat analogue à celui de Stockholm et de Réval.

Akhaltsik, Gori, Douchet, sont dans les mêmes conditions que Novo-Tcherkask, Kherson, Odessa.

Tiflis, Télaw, Signakh, Chémakha, correspondent à la côte méridionale de la Crimée.

Koutaïs, Bakou, Lenkoran, Élisabetpol, jouissent de la température du royaume des Deux-Siciles.

Des variations climatiques aussi tranchées doivent nécessairement amener des résultats analogues dans l'ordre des produits naturels. Aussi voyons-nous souvent sur les hauts plateaux la terre, à peine couverte de graminées alpines, offrir, à mesure qu'on descend dans les vallées, l'orge, l'avoine, le millet, puis le seigle, le froment et le maïs, enfin le mûrier et l'amandier; et cela dans un espace de quelques lieues, comme à Choucha, par exemple.

Les provinces du Caucase donnent tous les produits des climats tempérés, et la canne à sucre, cultivée près de Lenkoran, sur la mer Caspienne, est une exception qui n'est encore qu'à l'état d'essai. Telles localités qui subissent en été des chaleurs accablantes se voient privées des compensations offertes par les pays torrides, à cause de la rigueur des hivers. Ainsi les plantes de croissance lente et qui doivent hiverner sur leurs racines ne peuvent y réussir, tandis que tout ce qui mûrit aux tropiques dans l'espace de six à sept mois s'y acclimate merveilleusement.

Dans la nomenclature des richesses naturelles du Caucase, nous ne mentionnerons que les objets qui entrent actuellement dans le commerce, encore si peu développé dans ce pays par suite de l'état primitif des populations, du manque de débouchés et de la difficulté des communications.

Règne végétal. Le buis, les bois de noyer et de chêne abondent sur les côtes de la mer Noire, et la Mingrélie en exporte considérablement dans les ports de la Russie méridionale, et en expédie même à des négociants de Trieste.

L'orge, le millet, le riz, le maïs, le froment, le lin, le chanvre, la graine de sésame donnent presque partout d'abondantes récoltes. Le gouvernement seul achète annuellement 300,000 sacs de froment du poids de sept pouds, dont 140,000 sont fournis par la province septentrionale du Caucase, et 160,000 par l'Arménie, la Cartalinie et autres districts transcaucasiens.

Le coton se cultive en Arménie, dans le Chirvan et près d'Élisabetpol, et donne au moins 60,000 pouds par an.

La garance réussit parfaitement sur le littoral de la mer Caspienne, de Kizliar jusqu'à Bakou, et on en exporte environ 80,000 pouds. Elle y croît aussi à l'état sauvage.

Le safran, la canne à sucre, l'indigo et plusieurs plantes tinctoriales de l'Asie se cultivent aussi avec plus ou moins de succès, mais sans résultats positifs pour le commerce.

Les vignobles abondent dans toutes les régions abritées du Caucase, et la culture varie suivant les

localités. En Mingrélie et en Imérète, la vigne grimpe en festons sur les arbres, dont on émonde le feuillage pour diminuer l'influence de l'humidité dans ces contrées boisées. Dans les endroits secs et sablonneux, comme à Bakou, les ceps rampent sur le sol sans soutien. Partout ailleurs on suit la méthode européenne, et préférablement le système des treilles, comme en Italie. La Kahétie, si riche en vins, produit annuellement 2,000,000 védros, et la ville de Kizliar en exporte plus de 300,000 en Russie, par le Volga.

La câpre mûrit à l'état sauvage sur la steppe de Kizliar, et est importée dans l'intérieur de l'empire.

Le tabac, qui est d'un usage général au Caucase, fournit en moyenne à la consommation 150,000 pouds de différentes qualités, tant en carottes qu'en cigares.

Règne animal. L'élève des bestiaux occupe une grande partie des populations du Caucase. Les bêtes à cornes ne sont pas de la plus grande taille, mais c'est l'objet d'un commerce assez actif avec les pachaliks limitrophes de la Turquie. Les plus belles espèces de brebis se rencontrent fréquemment, et la laine est tissée par les montagnards pour les besoins du pays. Les peaux et le suif sont également un objet de commerce intérieur.

Les races chevalines méritent aussi de fixer l'attention. Les plus beaux chevaux sont les étalons du Karabagh et des Kurdes; les plus durables, les plus infatigables, ceux d'Érivan au midi, et de la Kabardie au nord.

Les quadrupèdes vivant à l'état sauvage sont l'objet de chasses abondantes. Le bouquetin et le chamois ne quittent jamais les hautes montagnes, mais on parvient à les atteindre, et leurs cornes se vendent avantageusement. L'ours, le loup, l'hyène, le chacal sont les seuls animaux carnassiers du Caucase. Le tigre de la petite espèce ne se voit que dans les montagnes boisées du Taliche, aux frontières de la Perse. Une seule région du Caucase conserve encore des bisons. Au pays des Abadzas, dans les hautes vallées du Zélentchouk et de la Téberda, ce noble animal, fuyant les attaques des indigènes, se retire dans les solitudes les plus inaccessibles. Dans les plaines, dans les joncs des marais, on trouve partout l'antilope, le sanglier, le chevreuil, le daim et le lièvre.

Le pélican est commun sur le littoral de la Caspienne, ainsi que le cygne noir et blanc. Le faisan, le coq de bruyère et le coq de bois, la perdrix, l'outarde, l'oie, le canard, le vanneau, la bécasse et autres oiseaux de passage, se montrent particulièrement dans les plaines et les bois de la Ciscaucasie.

Les pêcheries occupent un grand nombre d'ouvriers, surtout à l'embouchure des principales rivières. Celles d'Astrakan, Kizliar et Salian sont affermées par le gouvernement pour plus de 600,000 roubles argent par an. Les pêcheries des bouches du Kouban sont aussi d'un grand rapport pour les Cosaques de la mer Noire. Le caviar et les poissons salés ou fumés sont envoyés en Russie, où la demande de cet article est très-considérable.

Le commerce des sangsues est une branche d'industrie qui prend un grand développement dans certaines régions du Caucase. En Arménie, en Géorgie, en Imérète et au nord des montagnes, près de Kizliar et de Ghéorgiewsk, il y a des étangs et des rivières où les sangsues abondent, et chaque année on voit arriver à leur recherche des explorateurs envoyés par la Russie, la Hongrie et la Gallicie.

L'élève des abeilles n'est qu'une occupation accessoire de tous les habitants de ces contrées, et nous n'en faisons ici mention que pour la forme.

L'éducation des vers à soie, établie sur les deux versants du Caucase, partout où croît le mûrier, n'a cependant d'importance réelle que dans la Transcaucasie. Les provinces de Chéki et Chirvan se livrent plus que toutes les autres à ce genre d'industrie, qui a beaucoup de progrès à faire encore. Les soies produites sont de deuxième et de troisième qualité. Outre la consommation intérieure, l'exportation de cet article est de 30 à 40,000 pouds, dont les deux tiers vont en Russie. La valeur du poud varie de 75 à 120 roubles argent.

Règne minéral. Les montagnes du Caucase sont si peu explorées sous le rapport de leurs richesses minérales, que les trésors qu'elles renferment ne seront pas justement appréciés avant un avenir éloigné. L'exploitation des métaux est encore une chose à entreprendre, et pour laquelle on n'a tenté que de faibles essais. Les mines de cuivre de la vallée du Khramm et celles d'Allaverdi sont affermées à une compagnie grecque. Les puits de naphte de Bakou donnent de 2 à 300,000 pouds par an. La naphte blanche n'entre que pour un total de 500 pouds dans cette énumération. Le gouvernement exploite la mine de sel gemme de Koulp, dans la province d'Arménie. En outre, on recueille et vend un demi-million de pouds de sel aux environs de la presqu'île d'Abchéron et près de Kizliar; mais il y a beaucoup d'endroits où les habitants s'approvisionnent de sel sans rétribution.

En 1844 on a découvert une mine de charbon de terre dans la haute vallée du Kouban, et une autre beaucoup plus riche en Imérète. Ce dernier bassin houiller semble devoir être d'une haute importance, et on en exporte déjà les produits par Rodoute-Kalé. Au moment où on trouvait ce précieux minéral au Caucase, on découvrait dans le pays du Don les magnifiques gisements d'anthracite de Grouchowka, qui promettent une nouvelle ère d'activité à l'industrie de la nouvelle Russie.

Industrie. Les produits manufacturés du Caucase n'atteindront un certain degré de perfectionnement que par l'augmentation du luxe et des besoins des indigènes. Aujourd'hui la consommation est minime, la main-d'œuvre chère, et le pays regorge de produits russes et persans.

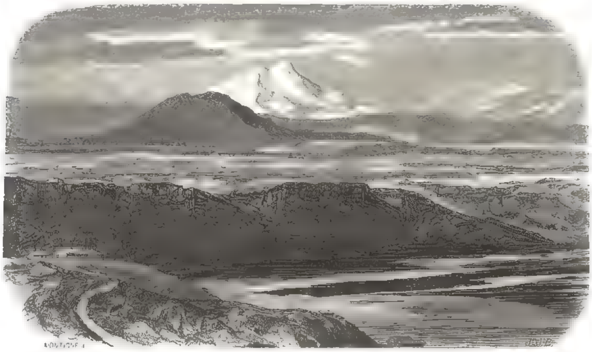
Les étoffes de laine et de coton sont d'une qualité très-inférieure. La fabrication des draps grossiers occupe tous les montagnards, et principalement ceux du Daghestan. La peuplade des Andis est célèbre pour la confection des manteaux de feutre appelés *bourkas*, tissu épaix et soyeux qui abrite le Caucasien contre toutes les intempéries de l'air.

Le tapis résume en Asie tous les meubles inventés par le luxe de l'Occident, et on en fait partout au Caucase. Les meilleurs sont ceux de Kouba, tant par leur consistance que par l'éclat et le bon goût des dessins.

Le tissage des étoffes de soie de toute espèce occupe deux mille métiers à Chémakha, et se pratique sur une petite échelle dans beaucoup de localités. Le métier d'armurier est celui que les habitants du Caucase professent avec le plus de succès, et c'est une conséquence de leur degré de civilisation. Les villages de Lagitch, dans le Chirvan, et de Koutkachi, dans le district de Chéki, fabriquent les armes blanches les plus renommées. Les meilleurs fusils se font dans le Daghestan, à Tchirkeï, à Khounsak, et surtout chez les Koubetchis ou Gankhs, dont c'est l'unique occupation. Ces armes sont souvent ornées avec luxe, couvertes d'incrustations en or ou garnies de niellage sur argent. Les fusils à double canon et les batteries à percussion ne sont pas inconnus à ces ouvriers, qui en ont offert aux autorités russes comme preuve de leur habileté. Les Tatares du Chamkhal de Tarki et les Koumuiks donnent

la meilleure trempe aux poignards, qui, par leur dimension prodigieuse, remplacent le sabre chez plusieurs nations du Daghestan.

Enfin pour clore cette nomenclature, citons dans la Transcaucasie quelques tanneries, des fabriques de tabac, des scieries mécaniques, une verrerie et une raffinerie de sucre, premiers avant-coureurs de l'ère industrielle que l'avenir réserve peut-être à ces contrées.



VUE DE L'ELBROUS

MONTAGNES.

Plusieurs écrivains de talent se sont occupés partiellement de la géologie du Caucase, et parmi eux, M. Dubois de Montpéreux a fait jaillir le plus de lumière sur cette branche de l'histoire naturelle. Ici nous ne jetterons qu'un coup d'œil géographique sur la situation des principales montagnes du Caucase, laissant à chacun la liberté de puiser des notions géologiques dans les auteurs qui ont traité de cette spécialité.

1° En déployant la carte nous voyons au nord le système de l'Elbrous, qui traverse tout l'isthme caucasien, en s'appuyant sur les deux mers, depuis Tarki et Derbent jusqu'à Gagra et Anapa. Cette arête puissante atteint sa plus grande hauteur à l'Elbrous, ou Kaw (15,400 pieds), et au Kazbek (environ 13,000 pieds), sans cesser un instant de dépasser la limite des neiges éternelles entre ces deux points culminants.

2° Au midi le système de l'Ararat se développe presque parallèlement à celui de l'Elbrous, depuis le Gouriel au Taliche, et atteint quelquefois la hauteur des neiges éternelles. Le grand Ararat, point culminant, s'élève au milieu du plateau de l'Arménie, et arrive à 13,000 pieds de hauteur au-dessus du niveau de la mer.

3° Entre ces deux arêtes principales qui poussent d'innombrables contreforts vers le nord et le midi, on remarque la chaîne secondaire de l'Allaghez, qui les relie du côté de la mer Noire et prolonge entre elles un rameau distinct, séparant les eaux du Kour de celles de l'Arax. Le mont Allaghez est le point culminant de cette chaîne, qui est loin d'atteindre les dimensions gigantesques des deux autres. La suite de cet ouvrage nous amènera souvent à parler de l'aspect et de la conformation des montagnes du Caucase.

Ici, nous nous bornerons à dire qu'elles sont principalement d'origine neptunienne et profondément fouillées par l'écoulement des eaux. Les lits des torrents sont d'effrayantes fissures, dont les parois laissent à découvert un calcaire schisteux, riche en débris organiques. Les traces de la force ignée apparaissent en bouleversements prodigieux sur les rives du Kour (province d'Akhaltsik), dans l'amphithéâtre du lac Gokcha, ou Sévang, dans la haute vallée du Térek et dans celle du Koïssou d'Andy, près du mémorable rocher d'Akhoulgo. Dans ces dernières localités on trouve plusieurs cratères éteints; mais de nos jours il n'y a plus de volcans en activité, et l'Ararat s'est endormi sous son manteau de neige. A Bakou seulement, dans le temple des Guèbres et aux alentours, on voit le gaz carbonique se dégager par les fissures du sol et s'enflammer au contact de l'air.

PONT ROUGE, SUR LE KHRAM, EN GÉORGIE

SYSTÈME DES EAUX.

Avant d'en venir aux eaux courantes du Caucase, rappelons en passant que les deux versants des montagnes abondent en eaux minérales de toute espèce. Au nord, le plateau du Beschtau fait surgir des sources sulfureuses, acides, alcalines et ferrugineuses d'une température de 10 à 35 degrés Réaumur. Au midi, les eaux d'Akhaltsik et de la vallée de Bordjom furent connues très-anciennement. Les sources chaudes de Tiflis donnèrent leur nom à cette ville; on sait que le mot *tbilis* veut dire chaud en langue khartvelle, de même que le nom de la ville de Tœplitz en Bohême dérive du mot slavon *tiœpli,* qui a la même signification.

Nommer et décrire toutes les rivières du Caucase serait un long et aride travail emprunté aux cartes et aux traités de géographie. Nous devons nous borner ici à mentionner les principaux fleuves qui par diverses raisons méritent l'intérêt du lecteur.

Littoral de la mer Noire. Au nord de la grande arête du Caucase, le Kouban, ou Psiz (Hypanis), descend du pied de l'Elbrous, traverse le pays des Karatchaïs, longe celui des Adighés en se dirigeant vers l'ouest, et se jette dans la mer Noire et le Bosphore Cimmérien par trois embouchures, après un cours de 500 verstes. D'abord c'est un torrent impétueux qui bondit de roche en roche avec fureur; ensuite, près du fort de Djengoutaï, il entre dans un pays ouvert, se plie en sinuosités continuelles et forme fréquemment des îles et des bancs de sable. Plus bas, dans le pays plat des Cosaques de la mer Noire, ses deux rives sont couvertes de marais produits par ses débordements et hérissés de gigantesques roseaux. Enfin, avant de déboucher dans la mer, ses divers bras entourent l'île de Taman et se perdent dans les vastes limans de Kiziltasch, Akhtaniz et Temruk. Au commencement de son cours et jusqu'au village cosaque de Borsoukoff, le Kouban reçoit par ses deux rives les eaux de nombreux ruisseaux et torrents. Mais depuis là, sur un espace d'environ 400 verstes, ce fleuve présente un singulier phénomène. Tous ses affluents descendant des montagnes le rejoignent par sa rive gauche, à travers une plaine basse et unie. La rive droite, au contraire, est une haute falaise, dépres-

sion subite de la steppe, et du sommet de ce plateau toutes les sources les plus voisines du Kouban lui refusent leurs eaux et vont grossir le Yégorlik, qui se jette dans la mer d'Azof. Le cours supérieur du Kouban est remarquable par la sauvage beauté des sites qu'il présente. Au-dessus du fort de Khoumara, deux massifs de roche surplombent le torrent en se rapprochant, et forment ce qu'on appelle le pont de pierre, parce qu'en jetant une poutre on peut traverser l'abîme et passer d'une rive à l'autre. Plus loin on remarque les ruines d'un beau temple chrétien qui date du douzième siècle. Une autre église de la même époque se trouve sur le Zélentchouk, rivière tributaire du Kouban. Les nombreux et florissants villages cosaques de la ligne du Kouban sont une riche pépinière pour les établissements qui se forment au delà de ce fleuve. La Laba remplace maintenant le Kouban comme ceinture limitrophe. Les postes militaires et les beaux villages qui bordent cette rivière ont conquis à la civilisation une vaste province où l'on voit déjà des routes, des ponts, des églises et des champs cultivés. Plus loin la Bélaya ou Chagvaché, autre affluent du Kouban, offre des conditions aussi favorables à la colonisation, et cette rivière si fréquemment visitée par les Russes se couvrira dans peu d'années d'établissements semblables à ceux de la Laba.

En suivant la côte de la mer Noire depuis les bouches du Kouban jusqu'à celles du Kodor, on ne rencontre pas un seul cours d'eau remarquable. L'arête du Caucase se rapproche de la côte en la longeant, et ne donne naissance qu'à des torrents ou à des ruisseaux qui atteignent rapidement la mer et forment des anses où se réfugiaient les brigantins des contrebandiers turcs. Là se tenaient les marchés d'esclaves qui alimentaient l'Orient, avant que la Russie ne mît un terme à ce honteux trafic. Maintenant tous ces points sont occupés par des colonies ou par des forts qui défendent l'entrée des rivières. Anapa, Novorossisk dans le golfe de Soudjouk, Guélendjik dans la baie du même nom, prospèrent visiblement et sont en relations amicales avec les indigènes. Les progrès obtenus dans ces dernières années sont remarquables, et le voyageur qui n'aurait pas visité la côte depuis 1840 verrait avec étonnement des villes là où il n'y avait que des tentes et des cabanes. Les autres établissements sont répartis sur le Dobb, le Pschad, le Voulan, le Chapsougo, le Toapsè, le Pséozapé, le Vardan, le Sodja, le Gagripch et autres petites rivières.

Au sud de Gagra, la côte d'Abkhasie est aussi bordée de près par des montagnes d'où s'échappent une foule de torrents qui courent parallèlement vers la mer. Le Kodor, plus considérable que les autres, descend des hautes vallées de la Tsébelda, et arrose une belle contrée jadis animée par le commerce et la civilisation. L'ancienne Dioscurias communiquait avec les steppes du Caucase septentrional par une route dont on retrouve encore les traces. Cette ligne commerciale traversait la Tsébelda, passait par-dessus les cols caucasiens, entre les monts Bétine et Zaadane, et suivait ensuite la vallée du Kouban. Aujourd'hui le fort intérieur de Maramba domine les débouchés de cette route dans le pays des Tsébeldiens, et c'est un premier acheminement vers le rétablissement de cette importante communication.

Au-dessous des bouches du Kodor commence la grande plaine boisée de la Mingrélie, que traversent de nombreuses rivières, dont les principales sont l'Ingour, la Khopi et le Rion.

La Khopi pourrait avoir quelque importance, parce que le port de Kédoul-Kalé, situé à son embouchure, est le principal entrepôt du commerce de la Transcaucasie avec l'Occident. Avant

l'introduction du système prohibitif en Géorgie, Kédoul-Kalé voyait passer tout le commerce de l'Europe avec la Perse. Malgré la diminution du transit, l'intérêt de cette communication subsiste toujours, et le cours inférieur de la Khopi, sur laquelle ne naviguent encore que de faibles bateaux, pourrait être utilisé par le commerce, surtout si l'on débarrasse le fleuve de la barre qui obstrue son entrée.

Le Rion, ou Phase, descendant des hautes vallées du Ratcha, baigne la ville de Koutaïs, reçoit les eaux de la Kvirila et du Tsénis-Tskalé (Hippius) et tombe dans la mer à Poti, ancienne forteresse turque transformée en port de commerce sous le pavillon de la Russie. Le Rion, dans son cours tortueux, parcourt un espace de plus de 200 verstes, et forme un liman considérable à son embouchure. Il est navigable entre Koutaïs et la mer. Les souvenirs qui se rattachent à ce fleuve ont occupé les plus savants hellénistes. M. Raoul Rochette établit qu'avant l'expédition de Jason, Phryxus, Hellé et Argus avaient déjà fondé des établissements dans la Colchide. Mithridate, et plus tard les Romains attachèrent une grande importance à a conquête de cette intéressante contrée. Si l'on ne retrouve plus de traces des mines d'or qu'on supposait exister dans la vallée du Phase, du moins la beauté des forêts, la fertilité du sol et la richesse des produits nous expliquent aujourd'hui l'origine de cette allégorie.

Littoral de la mer Caspienne. Le Terek, s'échappant des contreforts méridionaux du Kazbek, n'est d'abord qu'un faible ruisseau. Grossi par les torrents qui se réunissent dans le carrefour de Kobi, il se précipite vers le nord par la vallée de Khéw, et entre à Vladikavkaz dans la plaine de Kabardie; ensuite il tourne vers l'est, en longeant le pays des Tchetchènes et des Koumuiks, et baigne les villes de Mozdok et de Kizliar. De là, avant de tomber dans la mer Caspienne, il se divise en plusieurs bras, et les crues subites qui grossissent son cours le font souvent changer de lit dans ce terrain bas et argileux. A son origine le Terek est un torrent furieux, une suite de cataractes auxquelles se joignent sans cesse les ruisseaux qui débouchent par les gorges latérales. La vallée de Khéw, qu'il descend, est deux fois resserrée par les défilés de Dariel et de Lars, véritables brèches pratiquées dans le cœur des montagnes. Ce théâtre de révolutions plutoniennes est célèbre par son aspect sauvage et grandiose. Ce sont des murailles basaltiques ou des pans de schiste noirâtre qui semblent s'élever jusqu'aux cieux, tandis que des avalanches de pierres, des roches de porphyre ou de granit, détachées par les eaux, encombrent le passage et s'entassent sur les bords du Terek. Des genévriers, des pins rabougris indiquent ici les limites de la végétation. Ce paysage sévère est animé par des cultures d'orge et de millet, disposées en terrasses sur les pentes les plus abruptes. Çà et là s'élèvent, dans des positions hardies, les villages ossètes, avec leurs tours coniques et les clochers des églises bâties par les anciens rois de Géorgie. Celle de Sion, et surtout le couvent de Guerguéti, en face le poste de Kazbek, sont l'objet de fables et de légendes perpétuées par les superstitions d'un peuple primitif. Plus loin les ruines du château de Dariel surplombent le Terek à 300 pieds de hauteur. Ici le défilé n'est plus qu'une étroite fissure, où la route et le torrent se disputent sans cesse le terrain. Ce passage est déjà cité par les auteurs anciens, et toutes les puissances qui se sont succédé dans ce pays ont contribué à fortifier ce point stratégique. La porte de Dariel n'était qu'un chaînon de cette ceinture d'ouvrages qui, sous le nom de muraille du Caucase, défendaient l'approche de tous les lieux accessibles. La vallée de Khéw

est encore célèbre par un phénomène terrible qui se reproduit périodiquement. Tous les six ou sept ans la neige amoncelée sur les flancs du Kazbek, minée par les eaux et les rayons solaires, se détache avec fracas en roulant une épouvantable avalanche de glaces et de rochers. La vallée, comblée dans une longueur de quatre à cinq verstes, refuse passage au Terek, qui devient un lac et s'élève à 200 pieds au-dessus de son niveau ordinaire. Il se passe quelquefois trois jours avant que le torrent, perçant la digue entassée dans son lit, s'ouvre une issue et mette un terme aux ravages de l'inondation. Le plus beau des ponts jetés sur le Terek est celui de Vladikavkaz, ville dont la position est aussi belle qu'avantageuse, car c'est la clef de toutes les communications militaires et commerciales entre les deux versants du Caucase. En sortant des montagnes le fleuve modère sa fureur, mais son cours est toujours rapide et capricieux. Les villages semés sur sa rive gauche ont été la base des établissements qui couvrent maintenant le pied des montagnes dans le pays des Kistes et des Koumuiks.

Parmi les nombreux affluents du Terek nous citerons la Malka, qui reçoit toutes les eaux de la Kabardie, et dont la jonction est à Ekatérinograd. La Soundja traverse les belles plaines boisées des Tchetchènes et se joint au Terek au-dessus d'Amir-Adji-Iourt. Cette rivière, déjà occupée par des colonies russes du temps de Pierre-le-Grand, est dans le même rapport stratégique avec le Terek que la Laba avec le Kouban.

Le Soulak est formé par la réunion des trois Koïssous, torrents impétueux qui descendent des hautes montagnes du Daghestan et prennent le nom des principaux districts lèzgues qu'ils traversent, à savoir : le Koïssou de l'Andy, le Koïssou d'Avarie et le Koïssou du Kazi-Koumuik. Ce dernier reçoit les eaux d'un quatrième bras nommé Kara-Koïssou, ou rivière noire. Après la jonction définitive, le Soulak, coulant vers le nord, longe le pays des Salataves et débouche dans la plaine au village de Tchir-Iourt. Déviant alors vers l'est, il va se jeter dans la mer Caspienne, en séparant les Koumuiks de la province du Chamkhal de Tarki. Les contrées parcourues par les divers bras du Soulak ont un aspect de grandeur et de désolation. La géologie trouverait un vaste champ d'études dans les bouleversements de cette nature, puissamment accidentée par les soulèvements volcaniques. C'est un chaos d'aiguilles trachytiques, de cratères éteints, de montagnes profondément déchirées par le passage des eaux. Les vallées du Soulak sont des gorges étroites, des gouffres béants où le torrent mugit dans l'ombre et entame avec fureur les parois de rochers qui l'encaissent. Cependant l'homme, triomphant des obstacles naturels, s'est établi dans ce pays sauvage, et fertilise un sol pierreux et aride. Tous les versants exposés au soleil produisent l'orge, le millet, le maïs. La vigne, le mûrier, le noyer et d'autres arbres précieux sont cultivés par les Lèzgues sur des terrasses laborieusement maçonnées et qui forment jusqu'à trente étages sur le flanc d'une seule montagne. Les villages des Avares, des Koïssouboulines, des Salataves, offrent à l'œil étonné de belles maisons en pierre, disposées avec une certaine élégance orientale. Le bourg de Tchirkeï, relié par un pont au fort du même nom, comptait environ 4,000 âmes et était cité pour la beauté de ses jardins et pour l'habileté de ses armuriers. Maintenant ce bourg a été détruit et rasé à la suite d'une rébellion de ses habitants. A vingt verstes au-dessous de Tchirkeï, le Soulak, perçant une dernière arête de rochers, bondit à travers la brèche nommée Porte du Soulak, et se précipite dans le pays plat, où ses rives ne sont plus couvertes que de gras pâturages et de nombreux troupeaux.

Entre les bouches du Soulak et le promontoire d'Abchéron, de nombreux cours d'eau descendent des montagnes du Daghestan et vont se jeter dans la mer. Le plus considérable est le Samour, ou Sambour, rivière torrentueuse connue par l'impétuosité de son cours et par les ravages que produisent ses crues subites et ses débordements. Quelquefois le passage en est absolument impossible, et même, lorsque les eaux sont basses, la force irrésistible du courant emporte souvent hommes, chevaux et voitures. Le Samour est formé par deux bras qui descendent du Goudour-dagh et du Diutli-dagh, montagnes aux cimes neigeuses et dentelées. Il traverse une des plus romantiques vallées du Daghestan méridional et arrose les bourgs d'Akhti, de Routoul et de Khazri. Il y a quelques années qu'on a établi dans cette direction une belle route qui passe par les forts d'Akhti et de Tiflis, et abrège beaucoup les communications de Derbent avec la Géorgie.

Le Kour (Khirros) est le plus grand fleuve du Caucase central. Il prend sa source aux monts Saganlouck dans le pachalik d'Akhaltsik, coule d'abord vers le nord, puis, pénétrant dans la Géorgie par les défilés de Bordjom, tourne vers le sud-est, longe le versant méridional du Caucase et se jette dans la mer Caspienne, en formant le delta de Salian. Il est navigable sur une longueur de 200 verstes au-dessus de son embouchure. Ce serait anticiper sur notre tâche que de décrire ici tout ce que les rives de ce fleuve présentent de remarquable et d'intéressant. Les tours majestueuses, les murailles crénelées des châteaux d'Atskhour et de Souram rappellent la gloire des races khartvelles et leurs luttes sanglantes avec la Turquie. Les cryptes de Vartsiké et de Gori nous ramènent aux premiers siècles de la chrétienté. L'aspect grandiose des défilés de Bordjom nous reporte aux beautés de la vallée du Rhin. Plus loin c'est le magnifique pont et la cathédrale de Mtskhèt, métropole déchue qui pleure ses rois et ses patriarches. Puis Tiflis, la capitale nouvelle, toute frémissante des bruits du bazar et des chants qui remplissent ses jardins. Enfin la riante Kahétie, l'Éden du Caucase, que le Kour quitte à regret pour traverser les steppes d'Oupadar et de Mougane. Nous ne faisons qu'indiquer ces lieux intéressants, dont la description appartient à la suite de cet ouvrage. Il en est de même pour les affluents du Kour, dont nous ne citons ici que les principaux.

L'Aragva descend du mont Lomis et arrose la belle vallée d'Ananour, où passe la grande route de Géorgie. Plus loin elle reçoit les eaux de l'Aragva blanche et tombe dans le Kour à Mtskhèt.

L'Alazane, sortant des hautes vallées du Touchine, côtoie la chaîne du Caucase en traversant le riche district de Bélokane. Dans la steppe d'Oupadar elle se joint à la Jara, le Cambisus des anciens, et se perd bientôt dans le Kour.

L'Araxe est une impétueuse rivière qui rivalise avec le Kour par la longueur de sa course et par l'intérêt des pays qu'elle traverse. En quittant le pachalik de Kars, l'Araxe serpente sur le plateau de l'Arménie, au nord de l'Ararat, et sert ensuite de limite entre la Perse et l'empire de Russie. On remarque sur ses bords les ruines de Djoulfa, grande cité arménienne détruite au commencement du dix-septième siècle. Avant d'entrer dans le bassin du Karabagh, la rivière se change en torrent pour percer les massifs de rocher qui lui barrent le passage. Ici la chute de l'Araxe est de cinquante pieds par verste, et dans cette série de cataractes, celles d'Arasbar et de Migri présentent le plus beau spectacle. En entrant dans le pays plat, l'Araxe calme sa fureur et devient navigable au-dessus de sa jonction avec le Kour, dans la steppe de Mougane.

Après cette description des eaux courantes du Caucase, il n'est pas hors de propos de consigner ici que cette contrée si richement douée par la nature n'offre pas au voyageur les beaux lacs qui font l'ornement de la Suisse. Le resserrement des montagnes, la pente rapide des vallées ne permettent pas aux cours d'eau de s'agglomérer et de se confondre dans des bassins semblables à ceux que forment le Rhône, le Rhin, la Lhimmat et la Reuss au milieu des Alpes helvétiennes. Les rivières du Caucase sont des torrents, impétueux au cœur des montagnes, et qui plus tard, en traversant des plaines basses et déprimées, ne rencontrent plus d'obstacles capables de masser leurs eaux. Les unes, comme le Terek et le Kour, se tordent en méandres continuels et se divisent en plusieurs bras avant d'atteindre la mer; les autres, contenues par l'action du ressac maritime, produisent des limans à leur embouchure, comme la Pitchora et le Kouban. Enfin il y a des rivières qui finissent par se perdre dans des marais, comme l'Aksaï et l'Aktasch, dans le pays des Koumuiks.

Cependant on voit bien çà et là quelques lacs de peu d'importance, tels que ceux de Hontcharli et Taparovan dans la province d'Akhaltsik; mais le seul qui mérite de fixer l'attention est le lac Sévang, ou Gokcha, entre les districts d'Élisabetpol et d'Érivan. Ce vaste bassin, long de 80 verstes et large de 30, a une hauteur d'environ 5,000 pieds au-dessus de la mer. Il est encaissé dans des roches porphyriques escarpées, et la nature des montagnes qui l'entourent le fait considérer comme le cratère d'un grand volcan éteint. Une trentaine de torrents et ruisseaux alimentent ce lac, dont le seul déversement visible est la Zenga à son extrémité nord-est. Malgré l'aridité et le déboisement de ses bords, l'aspect du Sévang, entouré de hautes montagnes, est sévère et grandiose. L'Aïgrigar, le Chah-dagh, le Kongour-dagh élèvent ici leurs cimes neigeuses au-dessus de 10,000 pieds. Plus bas de nombreux villages tartares et arméniens, de vieilles églises, des ruines hardiment perchées animent et diversifient le paysage. Enfin une petite île, la seule du lac, sert de retraite à des moines arméniens, dont le vieux couvent et la belle église surgissent gracieusement au milieu de la nappe azurée du Sévang.

C^te Ernest Stackelberg.

EXPLICATION DES PLANCHES.

NOTE.

Le texte qui devait accompagner ces planches se publiera séparément et dans un avenir indéterminé, l'auteur se proposant de retourner au Caucase pour visiter quelques parties de ce pays qu'il ne connaît pas, et rassembler les données les plus complètes et les plus récentes qu'il soit possible d'avoir. L'Introduction seulement sera livrée maintenant au public, comme renfermant des indications préalables et générales sur le Caucase. Mais en attendant la publication du voyage, on croit devoir annexer à chaque livraison une feuille explicative des planches, qui donnera l'intelligence succincte de l'objet représenté. Lorsque le texte complet pourra être livré à l'impression, il en sera donné avis au public, et cette publication nécessitera une souscription particulière.

PLANCHE XIV.

Les Kurdes ont longtemps maintenu leur indépendance au milieu des puissances qui ont possédé le midi du Caucase et l'Asie-Mineure. Maintenant ils sont tributaires de la Russie, de la Perse et de la Turquie; mais leur vie errante leur laisse toujours un certain degré d'indépendance. Ceux qui habitent les régions du Taurus se livrent encore au brigandage à main armée et n'obéissent aux pachas d'Arzeroum et de Bayazeth que quand ceux-ci sont les plus forts. Les Kurdes soumis à la Russie sont les uns nomades, les autres sédentaires; les premiers campent sur les bords de l'Araxe, les seconds ont leurs villages dans les provinces d'Arménie et d'Akhaltsik, mais ils passent toujours l'été sous la tente. Ce peuple est renommé pour sa bravoure et sa dextérité dans tous les exercices corporels. On ne peut rien voir de plus mâle et de plus beau qu'un Kurde armé de sa lance et de son bouclier et manœuvrant hardiment son coursier fougueux. La majorité des Kurdes appartient à la secte mahométane des Sunnites, quelques tribus ont embrassé la religion chrétienne; enfin il y en a qui ont la réputation d'adorer le diable. Du moins il est certain que les Yézides, qui campent sur les bords du lac Gokcha, adressent des prières à l'ange déchu ou au génie du mal, pour être préservés des calamités dont il est le dispensateur. Ils croient que l'ange des ténèbres sera un jour réhabilité et glorifié, et qu'il protégera dans l'autre monde ceux qui ne l'auront pas maudit sur la terre.

PLANCHE LXXI.

Khounzak est l'ancienne résidence des khans d'Avarie, dans le Daghestan septentrional. Située au milieu d'un pays montagneux, bouleversé et sillonné de profondes vallées, cette petite ville occupe un site sauvage et grandiose. Le château des khans s'élève sur le bord d'un précipice effrayant, auquel les Avares ne songent jamais sans effroi. Simplifiant singulièrement l'appareil des exécutions capitales, ces princes envoyaient les condamnés à mort à l'angle de cette roche Tarpéienne. Là, on leur lisait leur sentence, le bourreau n'avait qu'à donner un coup de pied à la victime et l'abîme se chargeait du reste. Ce mode d'exécution a cessé lors de l'occupation de l'Avarie par les Russes.

PLANCHE XXVII.

Les Géorgiens, quoique belliqueux et habitués à la guerre, sont amis du plaisir, et ont toujours conservé dans leur caractère un fond d'insouciance et de gaieté. Les chasses, les tournois, les luttes à pied (*tomachas*), les repas joyeux et la danse ont une large part dans leur existence. Dans les jardins qui entourent Tiflis, sur les terrasses qui servent de toits aux maisons, vous voyez des groupes de jeunes filles et de jeunes garçons qui dansent avec une verve entraînante. La *lezghinka*, qui probablement est descendue des montagnes lezghiennes jusque dans les vallées du Khartli, est le plaisir national qui défraie toutes les réunions. On s'assied en rond sur la pelouse, la guitare et le tambourin résonnent, tout le monde bat la mesure en frappant des mains, et on accompagne en chantant l'air géorgien si aimé. Un couple s'élance dans le cercle et commence par des passes lentes et cadencées, entremêlées de poses gracieuses. Peu à peu, et à mesure que l'orchestre précipite la mesure, les danseurs s'animent, tournent, piaffent, voltigent en se poursuivant autour de l'arène. Enfin, épuisés et haletants, ils reprennent leurs places et touchent deux personnes du cercle, qui à ce signe doivent immédiatement les remplacer. Quelques jouteurs plus hardis ajoutent à la danse des tours de force et d'adresse. L'un, posant une cruche de vin sur sa tête, exécute toutes sortes de pas et de contorsions gymnastiques sans verser une goutte du précieux liquide. Un autre saute, gambade, se renverse et se redresse en faisant tournoyer deux poignards autour de sa tête et de sa poitrine. Ces plaisirs bruyants se prolongent pendant de longues heures, à la faveur de ces fraîches soirées d'été si délicieuses après les chaleurs accablantes du jour.

PLANCHE XVII.

Érivan n'était qu'une simple bourgade quand les Turcs y élevèrent une forteresse, à la fin du seizième siècle. Elle fut prise par les Persans en 1604, et plusieurs fois assiégée par les Osmanlis, les Géorgiens et les Russes. L'armée du maréchal Paskéwitch s'en empara de vive force en 1827, et depuis lors Érivan est la capitale de l'Arménie russe. Les plus beaux monuments de cette ville sont dus aux Persans, et on admire surtout le palais de Houssein, le dernier *sardar* (vice-roi). Cet édifice, entièrement dans le goût oriental, s'élève sur un rocher à pic, au bord d'un précipice où mugissent les eaux de la Zanga. Autour de trois cours intérieures s'ouvrent le harem, les logements des officiers, les vestibules d'audience et le grand appartement appelé salle des miroirs. C'est un parallélogramme de 40 pieds de longueur sur 21 de largeur et 20 de hauteur. Les murailles sont partout recouvertes de glaces, de miroirs découpés selon la fantaisie la plus capricieuse et entremêlés de bouquets de fleurs et d'arabesques. Dans l'un des longs côtés de la salle se trouve une vaste niche en ogive ornée de quatre tableaux du style persan le plus pur. En face de cette alcôve, une fontaine darde son triple jet de perles, qui se reflète dans les fûts de deux colonnes toutes resplendissantes de glaces et de cristaux. Sur les dessus de porte on voit représentés des épisodes de la fameuse campagne de Schah Nadir aux Indes. Le parquet est en mosaïque de marbre noir et gris. Houssein, qui orna cette splendide demeure, fut disgracié après la prise d'Érivan, et mourut dans la misère. Son palais servit de logement au général Krassowsky, le premier gouverneur russe de l'Arménie, et c'est maintenant la résidence des commandants militaires d'Érivan.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES DANS LA SECONDE LIVRAISON.

PLANCHE XXX.

La Kahétie est la véritable patrie de Bacchus. La vigne couvre tous les coteaux, les pampres grimpent à tous les arbres. Il suffira de dire que ce seul district de la Géorgie produit annuellement plus de deux millions de védros ou trente-deux millions de bouteilles, et, chose digne d'admiration, cette récolte homérique est consommée religieusement de vendange à vendange. Le pressoir géorgien est très-simple. C'est une grande auge en maçonnerie où l'on écrase le raisin avec les pieds, de là la liqueur coule par des rigoles en bois dans d'immenses amphores enterrées sous le sol. Ces énormes vases en terre cuite ont jusqu'à quatre mètres de hauteur sur plus d'un mètre de largeur. On y puise le vin nécessaire à la consommation, puis on les recouvre soigneusement pour éviter le contact de l'air. Le vin rouge de Kahétie est épais et foncé comme du sirop de mûres, et son bouquet rappelle celui du bourgogne. Le vin blanc a une belle couleur dorée, comme le madère ou le marsalla, mais il est moins fort. Malgré la prodigieuse consommation qu'en font les indigènes, le vin de Géorgie ne produit aucun effet nuisible à la santé; il ne porte pas à la tête et n'engendre pas la goutte, maladie inconnue au Caucase.

PLANCHE XLI.

Les bayadères ou danseuses publiques existent depuis des temps immémoriaux en Perse et dans les provinces qui ont appartenu à ce royaume, mais elles n'y ont pas de caractère sacré et ne sont pas attachées à des temples comme dans l'Inde. Cependant les bayadères sont aujourd'hui bien moins nombreuses qu'autrefois, et, dans la Transcaucasie, on n'en voit plus qu'à Chémakha, chef-lieu du Chirvan. Elles ne se montrent pas dans les lieux publics, mais les riches particuliers les font venir chez eux lorsqu'ils donnent une fête. C'est un plaisir fort cher, les bayadères ne connaissent pas d'autre monnaie que les ducats dont elles se servent aussi comme d'une parure, en les portant enfilés en colliers sur le cou et la poitrine. Elles se vouent à leur profession dès l'âge le plus tendre, et ne la quittent qu'à la dernière extrémité, ou quand elles ont fait une conquête durable. Leur unique occupation est de plaire, et ces charmantes créatures s'en acquittent à merveille. Leur joli costume, leur souplesse, leur grâce, leurs danses originales, leurs chants, parlent vivement aux sens, comme les strophes imagées de la poésie persane. Leurs noms sont aussi gracieux que leurs personnes: Méleki, Gandi, Espète, Saghnè, Nissè, Bannè, ainsi s'appellent ces Elsler du Chirvan, auxquelles plus d'un voyageur a rêvé en quittant Chémakha.

PLANCHE L.

Le *Chariat* est un code émané du Koran, une espèce de commentaire du livre sacré, que les kadis et les mollas consultent dans les causes qu'ils ont à juger. La lecture du Chariat est une des occupations principales des lettrés. Dans les pittoresques villages du Daghestan, vous voyez souvent au péristyle d'une mosquée, sur le toit d'une maison, ou au bord d'une fontaine, un groupe de montagnards accroupis en cercle autour d'un vieillard qui fait la lecture du Chariat, en y ajoutant des explications et des déductions appliquées à quelque événement contemporain. C'est ainsi que se forment les jeunes adeptes qui veulent devenir mollas, et qu'électrisés par de fanatiques improvisations, les premiers *murides* coururent aux armes pour proclamer le *kazavat*, c'est-à-dire la guerre pour la religion.

PLANCHE LXI.

La guerre du Caucase... voilà un sujet dont on a parlé à tort et à travers, et on croit bien faire en appliquant ce nom à un ordre de choses général et immuable. Cependant il n'est pas de sujet plus fertile en contrastes, plus mobile et varié dans ses détails. Au Caucase, il y a presque autant de guerres différentes que de provinces; on y voit la guerre d'incursions ou razzias, la guerre de forêts, la guerre dans les montagnes et les rochers, la guerre d'abordage ou de combats sur mer. L'expérience d'une localité particulière produit une spécialité différente pour chaque régiment, selon la nature du pays ou l'esprit de la peuplade qu'il a à combattre. De toutes ces espèces de guerres, la plus difficile et la plus terrible est sans contredit celle des forêts. Mais la planche que nous avons sous les yeux représentant un épisode de la guerre de montagnes, c'est de celle-ci que nous nous occuperons exclusivement ici.

La guerre de montagnes a eu lieu dans différentes régions du Caucase, chez les Adighés, les Oubuiks, les Abkhazes, les Ossètes, mais nulle part elle n'a présenté le caractère qui la distingue dans le Daghestan. Naturellement belliqueuses, endurcies à la fatigue et avides d'émotions, les tribus du Daghestan ont reçu de Chamil et de ses prédécesseurs une organisation régulière et une direction habile dans leurs entreprises. Les pâturages sont rares dans ce pays, et la cavalerie peu nombreuse. On combat habituellement à pied, en profitant du secours qu'offrent les nombreux accidents du terrain. Dans les vallées ouvertes et sur les grands plateaux, les Lèzgues fuient toujours l'occasion d'une rencontre avec les Russes. S'ils se battent sérieusement, c'est derrière quelque retranchement qui barre une gorge étroite, ou dans leurs villages, qui sont toujours fortifiés. Souvent aussi les montagnards cherchent à défendre le passage d'une rivière, et c'est chose facile dans le Daghestan, où chaque cours d'eau est un torrent impétueux, mugissant au fond d'un ravin qui a plutôt l'air d'une sombre fissure que d'une vallée. Lorsque la colonne qui prit Tchirkey (dans le Salataou) s'avança pour organiser le passage du Soulak, elle ne vit pas un ennemi sur le revers opposé des rochers; seulement, à la terre fraîchement remuée, on reconnaissait des lignes de retranchements superposés, qui croisaient leurs feux sur le lieu probable du passage. L'artillerie ne fait pas merveille contre ces retranchements creusés dans le flanc de la montagne et épaulés par un amas de pierres, de terre et de poutres. Aussi dès que les canons se turent pour laisser marcher l'avant-garde, les tirailleurs arrivés à portée entendirent le lugubre chant religieux des murides retentir au milieu de la position ennemie: *La Allah il Allah Mohammed Rassoul Allah,* chant guttural, lugubre, effrayant, précurseur inévitable du carnage et de la mort. Mais l'électrisant bourra des Russes étouffa bientôt l'hymne musulmane, les sapeurs improvisèrent un pont fragile, les chasseurs, escaladant les roches, grimpèrent sur les retranchements rougis de leur sang, et un faisceau de baïonnettes étincelantes couronna la crête du rivage ennemi.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES DANS LA TROISIÈME LIVRAISON.

PLANCHE IV.

Les montagnards du Caucase se livrent volontiers au maraudage et au vol des bestiaux. Chaque tribu renferme un noyau de mauvais sujets, n'ayant pas d'autre métier que le brigandage, et qui, par leur turbulence, leur audace et leur expérience des combats, exercent quelquefois une grande influence sur les affaires de leur peuplade. Mais lorsqu'il s'agit d'une grande entreprise, comme l'attaque d'un village ou l'enlèvement des troupeaux ennemis, tous les hommes en état de porter les armes se rassemblent, et, dans une tumultueuse réunion, on combine le plan de l'expédition et on choisit le chef qui la conduira. Quelquefois le manque d'accord, ou quelque mauvais présage fait avorter la fédération à son origine. Un lièvre traversant la route est toujours de fatal augure. En revanche, l'époque où la lune est dans son premier quartier passe pour le moment le plus favorable à toute entreprise. Enfin, la décision une fois arrêtée, la colonne s'ébranle, ayant les chefs en tête, montés sur les meilleurs chevaux. Ce sont généralement des ambleurs, qu'on estime beaucoup dans ce pays, et qui font jusqu'à 8 et 9 kilomètres à l'heure, au pas allongé, sans fatiguer le cavalier. Avec un ambleur de cette force en tête, la queue de la colonne est obligée de prendre le trot pour suivre. Les chevaux blancs sont interdits, attendu qu'on les découvre de loin dans les ténèbres. Cette troupe n'emporte aucun bagage, et se meut avec une rapidité extrême, franchissant les rivières à gué ou à la nage, et parcourant jusqu'à 20 lieues dans une nuit. L'attaque se fait toujours au point du jour et à l'improviste, condition singulièrement facilitée par l'armement de ces montagnards. Les chevaux ne sont pas ferrés; le fourreau du sabre est en bois garni de cuir; le fusil se porte dans un étui de feutre. Rien qui brille, rien qui résonne; de sorte qu'une troupe de Tcherkesses au galop ne fait aucun bruit en s'avançant. Le moment solennel arrivé, tous s'ébranlent en même temps en poussant des cris aigus. Chaque cavalier se jette en avant, guidé par son instinct ou son courage, et le premier choc est toujours terrible. Les Tcherkesses possèdent un art tout particulier pour entourer un troupeau, l'entraîner et le pousser à travers montagnes, bois et rivières. Même après un heureux coup de main, l'éveil est bientôt donné, et la tribu attaquée se précipite à la poursuite des agresseurs. Le combat s'engage avec l'arrière-garde qui couvre le butin, et souvent les vainqueurs sont obligés de lâcher leur proie et de fuir en désordre. Les émotions de cette guerre de surprises ont un charme irrésistible pour les Tcherkesses, et les cosaques, qu'un voisinage de quarante ans a identifiés aux mœurs des montagnards, rivalisent avec eux de ruses, d'adresse et de courage.

PLANCHE VI.

La Mingrélie est l'Eldorado du chasseur. Depuis les montagnes du Létchékoum jusqu'à la mer s'étendent de puissantes forêts vierges, où le noyer, le chêne, le hêtre, le platane atteignent des dimensions gigantesques. La vigne grimpe à tous les troncs. Les champs, les pâturages ne sont que des clairières conquises sur la forêt. La perdrix, le faisan, le daim, le cerf, le sanglier abondent dans ces régions agrestes. La chasse au faucon, souvenir du moyen âge, est encore en grande vogue dans ce pays. Les Mingréliens élèvent aussi une belle race de lévriers, mais ils ne se servent du fusil que lorsque, lancés au grand galop, ils sont sur le point d'atteindre le daim ou le sanglier que les chiens ont dépisté. Rien n'est pittoresque et original comme le cortége de chasse d'un seigneur mingrélien. Le prince marche gravement à l'amble de son cheval, entouré de ses vassaux qui portent ses fusils et ses faucons favoris. Les serviteurs tiennent en laisse les lévriers accouplés, et suivent à pied, accoutumés qu'ils sont à se régler sur l'allure des chevaux. Ces hommes au visage mâle et basané, ces coursiers fringants, ces costumes bigarrés, ces armes resplendissantes forment un tableau saisissant et vous transportent à des époques reculées. Après avoir épuisé chiens et chevaux, on s'arrête sous un de ces arbres séculaires qui abritent tout un escadron. On étend des tapis sur l'herbe, on déballe les sacs de provisions. Le gibier qu'on vient de tuer fait les frais du festin, et est accompagné de galettes, de fromage de chèvre et de *gômi* ou pâte de millet. Le prince et les notables de sa suite, assis à l'orientale, sont servis par les écuyers tranchants, tandis que les échansons versent le vin capiteux de la Mingrélie dans des cornes de bouquetin montées en argent. L'affable potentat daigne lancer à ses vassaux des morceaux de faveur, qu'ils attrapent avec une dextérité merveilleuse, et les restes de ce repas gymnastique passent de la même façon aux serfs, rangés en cercle au troisième rang.

PLANCHE XIII.

Les Kurdes, qui habitent les rives de l'Araxe, n'ont jamais su courber la tête sous le pouvoir despotique des schahs, et à la moindre vexation de la part des autorités persanes, ils se font justice par la force des armes. Les escarmouches de cavalerie sont rarement très-sanglantes; le feu d'un homme à cheval est nécessairement incertain. Mais ici les Kurdes savent tirer parti de cette longue lance de bambou, qu'ils manient avec une légèreté extrême et une vigueur terrible. Dans une volte, dans une parade, cette pique n'est qu'un roseau; poussée dans la poitrine de l'ennemi, c'est une barre de fer. Le combat représenté sur cette planche a lieu près d'Etchmiadzin, dont on aperçoit une des trois églises, celle de Sainte-Rhipsimé. Lors des persécutions des premiers chrétiens à Rome, Rhipsimé et quelques autres dames romaines vinrent chercher un refuge en Arménie. Elles eurent du malheur dans leur choix, car Tiridate, qui n'était pas encore converti, traitait cruellement tous ceux qui se prosternaient devant la croix, et il venait d'enfermer saint Grégoire dans un puits, où il resta treize ans. Tiridate fut frappé de la beauté de Rhipsimé, mais la chrétienne ne voulut pas épouser un païen, et le roi, exaspéré de ses refus, la fit lapider, ainsi que ses compagnes. C'est sur le lieu même du supplice que s'élève cette église, que Tiridate, converti, offrit aux mânes de sa victime. Ce temple est un spécimen de l'art arménien dans son enfance, et il a servi de modèle pour la construction de plusieurs anciennes églises de la Transcaucasie.

PLANCHE XXIII.

Le Sévang ou Cokcha, appelé aussi Eau-Bleue et Mer-Douce, est le seul lac considérable de la Transcaucasie russe. Il mesure 80 verstes de longueur, et sa largeur varie de 10 à 30. La surface de cette imposante masse d'eau est évaluée à 3,000 verstes carrées, et sa plus grande profondeur à 250 sagènes (1,750 pieds anglais). Ces observations ont été faites en 1838 par un officier de marine

chargé d'organiser la navigation du Sévang, qui jusqu'alors n'avait été sillonné par aucun navire. Ce lac gèle toujours en hiver, et cela tient à sa grande élévation, qu'on estime être de 5,000 pieds au-dessus de la mer Noire. Il est entouré d'un amphithéâtre de montagnes grandioses, parmi lesquelles on voit quelques cimes toujours couvertes de neige. Trente ruisseaux et torrents l'alimentent, dont les principaux sont le Mazri, l'Adiaman et le Kovar. Le seul déversement visible est la Zenga, qui coule vers Érivan et se jette plus loin dans l'Araxe. Sous les rois d'Arménie, les rives du Sévang étaient parsemées d'innombrables villages et de belles églises, dont on admire encore les ruines. Mais, à la suite des calamités de la guerre, la population a diminué, et on ne compte plus que cinquante-trois villages tatares et arméniens. Une colonie russe, récemment établie, contribuera beaucoup à l'animation de ce vaste bassin, encore si peu utilisé. Le Sévang est très-poissonneux et abonde en truites, carpes et truites saumonées, qui pèsent quelquefois jusqu'à cinquante livres. A la pointe septentrionale du lac, sur une petite île, s'élève un antique monastère, où les Arméniens viennent fréquemment en pèlerinage.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES DANS LA SIXIÈME LIVRAISON.

PLANCHE XLIX.

L'Avarie offre au plus haut degré ces aspects de grandeur et de désolation qui caractérisent l'effrayant chaos connu sous le nom de Daghestan septentrional. Placée au cœur de ce pays et adossée aux montagnes neigeuses, l'Avarie est plus bouleversée que le Ratcha, plus âpre que le Karatchaï, plus isolée que la Svanète : c'est la Thébaïde du Caucase ; et au milieu de ces prodigieux soulèvements, de ces stériles rochers, de ces profondes fissures où mugissent les trois Koïssou, on est étonné de découvrir la trace des humains et d'assister au combat qu'ils livrent à la nature pour lui arracher de maigres produits. Point de forêts, et à peine quelques broussailles pour alimenter le foyer pendant de rudes hivers. Point de guérets fertiles, mais des lambeaux de champs suspendus sur les abîmes, des terrasses taillées sur le flanc des montagnes et couvertes de terre végétale rapportée. Telle est cette mystérieuse solitude, inconnue au monde, oubliée du voyageur, et qui dans le cours des siècles n'a reçu que trois visites mémorables. Tamerlan, devant lequel s'inclina tout le Daghestan vaincu; Schah Nadir, qui n'y fit qu'une apparition et subit une défaite dans l'Andalal; et enfin les Russes, qui occupèrent en 1837 Kounzah, la capitale de l'Avarie. L'armée du Caucase a formé aussi quelques autres établissements dans ce sauvage canton. Elle l'a rendu plus accessible en y faisant des routes, des ponts et en fortifiant le passage du Koïssou, à Zirani, qui est la porte de la vallée de Bélokane et de l'Avarie. — Sioukh (le sujet de cette planche) est un véritable village avare, avec ses murs en pierres sèches, ses tours, ses meurtrières, ses maisons où tout est calculé au point de vue de la guerre et de la défense. Toutes ces habitations ont des toits plats, recouverts de terre glaise battue et imperméable. C'est là que les montagnards viennent respirer la brise du soir et se livrer à la vie contemplative ; délassement commun à tous les peuples de l'Asie, du nord de l'Afrique et de l'archipel Grec, où la disposition des maisons est à peu près semblable. — C'est là aussi que se réunissent les officiers russes, pendant les haltes où il leur est donné de se reposer *chez le bourgeois.* — Le bourgeois de l'Avarie serait un formidable croquemitaine en Europe, mais au Caucase on sait l'apprécier, surtout quand on a connu le Tchetchène et l'Itschkérine. Ces braves montagnards ont cependant un défaut fréquent chez tous les peuples primitifs, c'est une curiosité enfantine et insatiable. Un groupe d'officiers qui déjeunent est toujours entouré d'un cercle d'indiscrets spectateurs, et dans cette foule bigarrée, ce sont les Européens qui jouent le rôle des *Osages.* — On les examine, on les scrute, on les tâte, et le moindre ustensile de la cantine provoque de bruyants commentaires. Cette inévitable société devient à la longue une assez lourde tyrannie. Je me rappelle qu'un officier, prisonnier chez les Abadseks, recevait assez régulièrement le thé et le sucre que lui expédiaient ses amis. Mais il ne pouvait prendre une tasse du précieux liquide sans en offrir aux nombreux curieux qui l'obsédaient. Tout calcul fait, il ne consommait que le centième de sa provision, et le reste passait dans l'estomac des indigènes, grands appréciateurs de la décoction chinoise: de sorte qu'il finit par demander qu'on ne lui envoyât plus aucune espèce de friandise.

PLANCHE XLII.

Bakou, située au fond d'un golfe, au sud du promontoire d'Abchéron, est le meilleur port russe de la mer Caspienne. Malgré sa position avantageuse, cette ville n'a joué qu'un rôle fort secondaire jusqu'au démembrement du Schirvan. Au milieu des désordres qui suivirent la mort de Schah Nadir, plusieurs petits princes se déclarèrent indépendants, et c'est de cette époque que datent les Khanats, compris actuellement dans les provinces musulmanes de la Transcaucasie. Ce fut en 1748 que Bakou devint le chef-lieu d'un État séparé, fondé par Mirza Mahomed, fils d'un des lieutenants de Nadir. Des guerres continuelles avec les Khanats voisins empêchèrent le nouvel État de prospérer. Il fut même partagé plusieurs fois en deux parties distinctes et asservi par Feth-Ali-Schah qui, à force de courage, ressaisit quelques lambeaux de la puissance du grand Nadir. — Feth-Ali, le dernier prince distingué qu'ait fourni le Schirvan, mourut à Bakou en 1789, et bientôt cette ville passa aux mains d'un nouveau maître, Mahomed Kouli Agha. — Bakou a souvent été visitée par les Russes avant d'être réunie à l'empire par le traité de Gulistan. Elle fut prise d'assaut par le général Matouschkin le 6 juillet 1723, lors de la célèbre expédition de Pierre-le-Grand. — Zoubov s'en empara en 1796 et reçut la soumission du Khan Goussein, mais elle résista en 1804 à une tentative de la flottille de la Caspienne. — Un crime odieux ensanglanta ses murs le 2 février 1806. — Le prince Tsitsianov, gouverneur général de la Transcaucasie, avait assigné un rendez-vous à Goussein Kouli, sous les remparts de la ville, pour traiter des intérêts du pays, lorsque, sur l'ordre du Khan, il fut lâchement assassiné par Ibrahim Beh, arrière-petit-fils d'Imam Kouli, auquel Pierre Ier avait donné la province de Derbent. Cet attentat fut bientôt puni par le comte Goudovitch, qui prit Bakou, chassa l'indigne Goussein et réunit ses États à la Russie.

Maintenant Bakou est le chef-lieu d'un cercle et prend un développement qui ne pouvait se produire que sous une puissance possédant une marine. C'est le principal point de relâche des bateaux à vapeur qui vont d'Astrakhan à Lenkoran et Enzéli. Le palais de Bakou, dont la majeure partie est très-bien conservée, est un spécimen de la meilleure époque du style persan. C'est un vaste édifice en pierres de taille, aux baies ogivales, aux corniches finement sculptées, et orné de moulures et de bas reliefs qui rappellent l'architecture moresque. Suivant Abas Kouli, ce palais a été bâti par Soultan Halil, fils d'Ibrahim, qui monta sur le trône du Schirvan en 1418. — Ce prince illustra son règne par beaucoup de travaux utiles et fonda des mosquées et de nombreux caravansaraï sur les routes de Chémakha, de Kouba et de Salian. — L'enceinte de Bakou a été jadis plus vaste qu'aujourd'hui, et il paraît constant que la mer a envahi une partie de la ville, car les marins ont trouvé à quelques brasses de profondeur, dans le port, les ruines d'une tour et d'un caravansaraï qui ont certainement appartenu à Bakou. — Dans d'autres endroits, au contraire, on a acquis des preuves incontestables du retrait des eaux, et il y aurait des recherches curieuses à faire sur ce mouvement périodique qui a modifié le niveau de la mer Caspienne.

PLANCHE XXV.

Le bazar est l'endroit le plus intéressant de Tiflis, c'est le forum où se concentrent la vie et les affaires, le cœur de la cité, où viennent aboutir toutes les ruelles qui sont les artères de ce grand corps. La place du Bazar est située dans le bas de la ville, près de la rive droite du Kour, en face du rocher de Méthékh et de la citadelle qui dominent tout le quartier marchand. — Trois voies principales se dégorgent dans ce carrefour : la rue des Arméniens, qui vient de la ville européenne; la rue des Bouchers, qui continue celle des Bains et mène à la porte d'Erivan ; enfin, le grand pont, qui relie le vieux Tiflis à l'Avlabar et au faubourg allemand. Le

Maïdan est encadré par des rangées de boutiques sombres et basses, par des caravansaraï massifs et une mosquée revêtue de briques vernissées. — Petite et irrégulière, cette place est toujours encombrée d'une foule compacte et bigarrée. C'est un bruit, un tohu-bohu, un mélange des races, dont ni Alger ni le Caire ne peuvent donner l'idée. Le Géorgien couvert de broderies, l'Imérétien avec ses longs cheveux et son bonnet en galette, le montagnard khévsour avec sa cotte de mailles, le Grec au fèz écarlate, le Persan surmonté de sa coiffure conique, le Mufti au turban vert, le prêtre arménien avec sa robe noire et sa grande barbe, les femmes indigènes enveloppées dans leurs immenses voiles blancs, les élégants Cosaques de la ligne, les officiers russes au sévère costume, les employés civils qui suivent les modes européennes....... tous ces mille éléments disparates et incohérents se confondent dans un ensemble resplendissant de vie et de couleur locale. — Les boutiques sont complétement ouvertes du côté de la rue, comme une caisse dont on aurait enlevé un des pans. — Là, tout se fait au grand jour, et vous voyez en même temps l'armurier qui forge une lame, le cordonnier qui ajuste la babouche à pointe recourbée, le tailleur qui brode les poches historiées du *Khaba*, le cabaretier qui puise le vin foncé de Cahétie dans de larges amphores enterrées, le marchand de fruits qui étale ses chapelets de pommes et de marrons, ou qui lie en faisceau les tiges du raisin dont il fait de véritables grappes de Chanaan. — Au milieu de la foule qui discute, crie et gesticule, vous voyez passer le droschki rapide, défiler une caravane de chameaux, ou s'avancer lourdement le chariot géorgien, attelé de quatre buffles qui traînent un de leurs confrères, piteusement attaché les jambes en l'air...... et transformé en outre homérique. — Au coucher du soleil, ce tableau si coloré prend de nouvelles teintes et s'éclaire d'innombrables lanternes de papier qui scintillent comme des étoiles. — L'atmosphère embrasée est rafraîchie par la brise qui descend des sommets neigeux du Kazbek. Les classes aisées sortent pour se promener, les terrasses se peuplent, les musiciens et les chanteurs font entendre les airs nationaux. — C'est l'heure la plus agréable de Tiflis, et ceux qui ont goûté ces douces soirées méridionales en gardent à jamais le souvenir et vous diront pourquoi, sur la terre étrangère, on soupire après ce beau ciel et cet heureux pays de Géorgie!

PLANCHE XXXII.

Télaf n'était qu'un simple bourg de la Kahétie sous la dynastie des Bagratides, alors que cette race puissante réunissait sous son sceptre tous les pays compris entre la Mingrélie et le Chirvan. La célèbre reine Thamar aimait à y passer la belle saison et on voit encore les restes du palais qu'elle y fit construire. Après les malheurs de la Géorgie et les terribles invasions des Seldjoukides et des Mongols, ce royaume subit plusieurs partages qui firent de la Kahétie un État indépendant. Le dernier de ces partages eut lieu à l'abdication d'Alexandre I[er], dans la première moitié du quinzième siècle. Il fit trois parts de son royaume, et la Kahétie échut à George, le plus jeune de ses fils. Ce ne fut alors qu'une longue suite de guerres civiles, d'invasions des rois de Perse, de déprédations commises par les montagnards lèzghes, jusqu'au moment où la Russie vint pacifier ce beau pays et mettre un terme à cette ère d'oppression et de décadence. Après avoir été une capitale, Télaf est devenue une ville de district, chef-lieu de l'arrondissement de la Kahétie supérieure. Ce district compte 48,000 âmes, et ses principales richesses consistent en céréales et surtout en vignobles, célèbres déjà du temps de Strabon, qui les mentionne. — Télaf est située sur la croupe d'un plateau de 1,000 à 1,200 pieds d'élévation qui sépare la vallée du Yor des eaux de l'Alazane. Sa position rappelle cette époque de troubles pendant laquelle les habitants groupaient leurs demeures sur des hauteurs escarpées et faciles à défendre. Quelques maisons à l'européenne pour loger les employés du gouvernement, un amas de cabanes géorgiennes dispersées dans les arbres, quelques tours ruinées et les vestiges d'un palais du douzième siècle, tels sont les éléments de cette petite ville, si insignifiante municipalement, mais si intéressante pour un artiste. Montez sur le toit plat de la première maison, et vous découvrirez la grasse et verdoyante vallée de l'Alazane, couverte de villages, de champs, de vignobles, et plus loin à l'horizon, la puissante chaîne des montagnes lèzghiennes, dominée par la cime neigeuse du Kodor. — Là sont les repaires des Djars, des Didos, des Ankratles, tribus belliqueuses qui répandaient la terreur dans la Géorgie et qui sont maintenant soumises et contenues par le cordon militaire qui longe le pied des montagnes.

E. S. P.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES DANS LA SEPTIÈME LIVRAISON.

PLANCHE XXXI.

Quoique toutes les provinces du Caucase produisent du vin, le véritable canton vinicole est la Kahétie, qui à elle seule donne plus de 50 millions de pintes par année dans les deux districts de Télas et de Signakh. Le gouvernement possède dix-sept vignobles sur l'Alazane, et ce sont des fragments des anciens domaines des rois de Kahétie. Parmi les propriétés particulières, celles des princes Tchèvtchèvadze et Béboutoff produisent les vins les plus renommés, qu'on peut comparer aux meilleurs crus de Bourgogne. Le genre de culture varie suivant la nature du terrain. Dans les endroits bas, comme sur les bords de l'Alazane, on laisse grimper la vigne sur les arbres, qu'elle enlace comme des lianes. Sur les collines exposées au midi on cultive la vigne en ceps, dont on entoure le pied d'un peu de fumier au printemps. Dans d'autres endroits encore on fait des irrigations, qui augmentent considérablement la quantité du raisin, mais en nuisant à la qualité. Les vendanges se font depuis la fin d'août jusqu'en octobre. La fabrication du vin a lieu d'après une méthode fort simple. Le pressoir est divisé en deux parties inégales. Dans l'une, plus élevée, se trouve un ou plusieurs troncs d'arbre creusés qui servent de cuve. Anciennement, quand les Géorgiens habitaient des cryptes, ces auges étaient taillées dans le roc vif, ainsi qu'on le voit encore à Vardsie et Ouplotsikhé. Dans l'autre moitié du cellier sont rangés des *kouvchines* enterrés jusqu'au col. Assez semblables aux amphores grecques, quoique plus grandes, ces jarres mesurent jusqu'à neuf pieds de hauteur et six de diamètre. La manière de les fabriquer est très-curieuse, et on peut les considérer comme le chef-d'œuvre de la poterie. Des hommes placés dans l'auge écrasent le raisin avec leurs pieds, le moût sort par une ouverture pratiquée dans le fond de la cuve, et coule par des rigoles dans les kouvchines, qui contiennent de six à neuf mille pintes chacun. On ferme hermétiquement l'ouverture des jarres, on laisse fermenter et reposer le vin pendant une année au moins, et quand on veut le consommer, on le puise avec de grandes cuillers sans bouger les kouvchines de leur place. Les vins destinés au commerce sont transportés dans des outres enduites de naphte, ce qui leur donne un goût particulier, auquel les étrangers s'habituent très-vite. Les plus grandes outres sont faites de la peau d'un buffle tout entier. Cependant l'usage des tonneaux et des bouteilles se généralise au Caucase, et le vin y gagne beaucoup en bouquet. Dans le commerce en gros les bonnes qualités se vendent de 2 à 4 francs le *védro* de seize pintes. Au détail le meilleur vin coûte 80 centimes la bouteille.

PLANCHE XIX.

La domination des Persans a laissé des traces profondes dans les provinces transcaucasiennes acquises par la Russie à la suite des dernières guerres. L'architecture, les mœurs, la religion de l'Iran se retrouvent à chaque pas dans les provinces d'Érivan, de Kouba, de Schirvan et de Karabagh. Mais cette influence du conquérant n'a pas pénétré dans les montagnes voisines du Daghestan, dont les fiers habitants, quoique soumis nominalement à la suzeraineté des schahs, sont toujours restés indépendants et ont souvent battu les armées persanes envoyées pour les punir. La religion est la principale cause de cette haine des montagnards lèzghes pour les Persans, car, excepté la ville de Derbend, tout le Daghestan appartient à la secte orthodoxe d'Omar, et méprise les sectateurs d'Aly comme des hérétiques. Ce fut, comme on sait, une simple question de succession qui amena le fameux schisme des sunnites et des chéïtes. Les sunnites considèrent les quatre premiers kalifes comme légitimes, tandis que les chéïtes regardent Aboubeker, Omar et Othman comme autant d'usurpateurs, et Aly, gendre et neveu de Mahomet, comme le seul véritable successeur du prophète. Ces derniers vénèrent aussi comme un martyr Houssein, fils d'Aly, qui fut tué par les partisans de Yézid dans la plaine de Kerbèlah, après une résistance héroïque.

Quoique les dogmes et le fond de la religion soient identiques, les deux sectes sont profondément séparées et s'exècrent cordialement, ce qui explique le peu de succès des Persans chez leurs sujets rebelles du Daghestan. Toutefois, les provinces situées au sud-est du Caucase ont gardé l'empreinte de leurs anciens dominateurs, et Érivan ressemble encore aujourd'hui à une ville persane. Le principal temple chéïte occupe une grande cour où l'on voit les habitations des Mollahs et des Hadjis, ombragées par de beaux arbres sous lesquels jaillissent des fontaines. Cette mosquée est un long bâtiment orné de trois dômes et recouvert d'une vaste terrasse du haut de laquelle on domine tout le quartier du bazar. La façade est incrustée de briques émaillées avec un luxe inouï de vases, de guirlandes, d'inscriptions tirées du Koran. La planche XIX représente l'intérieur du temple pendant le Ramazan (Ramadan des Turcs), qui est également observé par les sunnites et les chéïtes. C'est un jeûne de trente jours qui a lieu pendant la septième lune de l'année, et est suivi de grandes réjouissances. Depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, les croyants doivent s'abstenir de toute nourriture et se livrer à la prière, mais au crépuscule on s'en dédommage amplement, et ce jeûne consiste simplement à faire du jour la nuit, et vice versâ, pendant un mois de chaque année.

PLANCHE LXXIII.

Le Daghestan du nord comprend les trois khanats du Chamkhal, de Mekhtouli, d'Avarie, et dix-sept autres tribus, dites indépendantes, qui n'ont jamais eu de princes, et sont par le fait de petites républiques. Depuis la fin tragique des khans d'Avarie, cette dernière province peut aussi être rangée au nombre des États démocratiques du Daghestan. Contrairement aux usages des Tcherkesses, qui vivent disséminés, les Lèzghes aiment à s'agglomérer dans de gros villages, sans que la vie sociale les rende plus doux ni plus maniables. Gherghébil est situé près de la jonction du Koïssou de Kazikoumuik avec le Kara-Koïssou, torrents impétueux qui se perdent plus bas dans le fleuve du Soulak. C'est un bourg de six cents maisons qui s'élève en amphithéâtre sur la pente rapide d'une montagne entourée de profonds ravins. Quelques jardins fruitiers animent les environs du village, et contrastent avec la sévère nudité des rochers qui hérissent tout le pays. Quoique déjà fort par sa position, Gherghébil est en outre défendu par la difficulté des chemins qui y conduisent. Quand on s'avance du côté du nord, il faut traverser le célèbre défilé d'Aïmaki, qu'on ne peut comparer qu'aux Portes-de-Fer de la province d'Alger. Pendant l'espace de sept verstes, ou un mille d'Allemagne, le sentier est resserré entre deux parois de rochers perpendiculaires dont la hauteur varie de quatre cents à six cents pieds. La plus grande largeur de ce défilé est de dix toises, tandis qu'aux deux extrémités elle n'est que d'une toise et même moins. Les rochers se rapprochent encore en

s'élevant, et forment une voûte qui laisse à peine pénétrer les rayons du jour. Un ruisseau bouillonnant occupe le fond de cette fissure, et le sentier tantôt se perd dans le lit du torrent, tantôt s'accroche aux aspérités du roc, ou se transforme en escalier taillé dans la pierre. Ce chemin est particulièrement dangereux dans la mauvaise saison, à cause de la glace, et c'est pourtant en hiver que les troupes russes s'emparèrent de ce passage en 1839. Plus tard on construisit à Gherghébil un petit fort, dans lequel un bataillon des chasseurs de Mingrélie se distingua par une héroïque résistance contre les bandes de Chamil, qui, au nombre de 8,000 hommes, l'assiégèrent pendant huit jours consécutifs.

PLANCHE X.

Atskhour est un des nombreux châteaux qui hérissent de leurs tours la haute vallée du Kour, dans la province d'Akhaltsik. Ce pays, qui portait le nom de Zémo-Khartli, ou Khartli supérieur, a toujours partagé les destinées de la Géorgie, dont il faisait partie. Mais après le malheureux partage d'Alexandre, en 1463, le gouverneur, ou *atabegh* du Zémo-Khartli, se déclara indépendant, et ses descendants surent se maintenir jusqu'à l'arrivée des Turcs, qui s'emparèrent d'Akhaltsik en 1625, et y établirent des pachas. Deux siècles plus tard les Russes chassaient les Turcs et rattachaient définitivement le Zémo-Khartli à la Géorgie. Bien des orages avaient fondu sur cette belle province jadis si riche, si peuplée, si florissante. Les Seldjoukides et les Mongoles, les Persans et les Turcs en avaient fait le théâtre de leurs incursions, et n'y laissèrent que des ruines. La nature elle-même, ébranlée par de puissants soulèvements volcaniques, offre partout des images de bouleversement et de désolation. Le Kour, sortant du bassin d'Akhaltsik, se précipite dans la vallée de Bordjom, et roule ses flots écumants entre deux bancs de montagnes crénelées, de pics verticaux, de roches brisées qui s'entassent dans cette gorge étroite. C'est à l'entrée du défilé de Bordjom que se dresse le château d'Atskhour, assis sur un pic de porphyre, dont le pied se baigne dans le Kour. Les princes du Zémo-Khartli et les atabeghs ont longtemps habité ce manoir géorgien, démantelé en 1772 par le général russe Totleben. Une église, quelques maisons pour le commandant et la petite garnison occupent l'intérieur de la citadelle. Jadis une ville entourait la forteresse, et son église, dont on voit les débris épars sur le sol, était une des plus remarquables du pays. Ce temple avait été enrichi par David Couropalate, prince du Zémo-Khartli, qui mérita le titre de grand (Didi David), et périt victime de la jalousie des nobles, dont il avait rogné les priviléges. L'an 999, dans la nuit de Pâques, on lui présenta une hostie empoisonnée, et quoique David eût été averti de cet odieux complot, il accepta la mort qu'on lui offrait; mais il avait eu soin de léguer tous ses domaines à l'empereur Basile II, et mourut avec la conviction d'avoir frustré ses perfides sujets du fruit de leur trahison. A la fin du treizième siècle il y eut dans tout le Zémo-Khartli de terribles secousses volcaniques, et pendant le service divin l'église d'Atskhour s'écroula et ensevelit une grande partie des fidèles sous ses ruines. Par un hasard extraordinaire, la coupole tomba sans se briser sur l'image de la Vierge d'Atskhour en la recouvrant comme d'une cloche, ce qui fut regardé comme un grand prodige. Maintenant, à la place de la ville détruite, on voit un village habité par des soldats mariés et par des Kurdes, fixés en assez grand nombre dans cette province, où ils ont renoncé à la vie nomade.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES DANS LA HUITIÈME LIVRAISON.

PLANCHE XXVI.

L'église de Petghaïn (Béthléem) a été élevée en 1500 et restaurée en 1740 par le prince géorgien Amilakvar. La tradition dit qu'elle fut construite sur les restes d'une ancienne église bâtie par le roi Vaghtang Gourgaslan, qui abandonna à la fin du cinquième siècle l'antique métropole de Mtskhèt pour fonder la capitale nouvelle de Tiflis. L'église de Béthléem est pittoresquement posée sur un contre-fort du rocher qui supporte le château ruiné de Rostom dans lequel résidaient les rois de Géorgie. Maintenant ce temple est réservé aux Arméniens du rite grégorien très-nombreux à Tiflis, où ils ont un archevêque et plusieurs couvents. Les chrétiens d'Orient sont très-assidus dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, mais là, comme dans notre incrédule Europe, les femmes sont toujours en grande majorité dans les églises. C'est un poétique spectacle que de voir cette procession de femmes monter au temple, enveloppées dans leurs *tchadres* blancs qui ne laissent à découvert que deux longs yeux noirs où se révèle tout le feu de l'Orient. On peut dire que les Géorgiennes et les Arméniennes passent un tiers de leur vie à l'église, un autre tiers au bain, et consacrent le reste à leurs occupations domestiques. Aux nombreux jours de fête de leur religion, et particulièrement pendant la belle saison, les femmes de Tiflis restent huit ou dix heures de suite à l'église. Après avoir acheté un cierge au sacristain et assisté à la messe, elles se réunissent par groupes sous le portique du temple, sur les escaliers et sur les terrasses voisines, et y passent gaiement la journée en causant, en chantant et en dînant avec les provisions qu'elles ont apportées. Les riches font une large part aux pauvres, attirés par ces agapes primitives, et chacun se retire satisfait d'une fête célébrée sous la protection du clocher paroissial et égayée par le beau soleil de Géorgie.

PLANCHE XV.

Sardar-Abbat était une place forte élevée par les Persans dans la province d'Érivan, et elle a été prise et démantelée par les Russes en 1827. Il reste cependant encore quelques pans de murailles crénelées à l'abri desquels se réfugie une douzaine de familles kurdes des campements voisins. Des remparts croulants de Sardar-Abbat on aperçoit d'un côté l'Ararat dans le lointain, et de l'autre le profil majestueux de l'Allaghèz (œil de Dieu) dont la cime atteint presque la hauteur de treize mille pieds. La planche n° XV représente une de ces joutes (djighit) qui sont le plaisir favori de toutes les tribus du Caucase aussi bien que des Cosaques de la Ligne. Tous les Caucasiens commencent dès l'âge le plus tendre à monter à cheval et à manier le fusil, ce qui explique leur extrême habileté dans tous les exercices militaires. Non-seulement à l'occasion d'une fête, mais en voyage ou à la guerre, ils se livrent avec passion à la course, à la voltige et à tous les jeux qui mettent en relief leur adresse et leur intrépidité. Le djighit est une espèce de carrousel asiatique, ou plutôt c'est l'image fidèle du genre de combat adopté depuis un temps immémorial par les habitants du Caucase. Les cavaliers se poursuivent en tirant du fusil ou en lançant le javelot (djérid), ils ramassent au galop un bonnet ou une pièce de monnaie, se dressent debout sur la selle ou se laissent pendre, la tête en bas, comme un homme blessé qui va tomber de cheval, tout cela en courant, en riant et en criant, sans nul souci du surcroît de fatigue qu'ils se donnent gratuitement pendant une marche ou à la veille d'un combat. Aussi les Tcherkesses, les Kurdes et les Tatars sont-ils de rudes jouteurs, et quand on les a vus à l'œuvre on doit convenir que ce sont les meilleurs cavaliers de la terre, et l'on prend en pitié la *fantasia* des Arabes qui n'est qu'une maladroite parodie du djighit caucasien.

PLANCHE XVI.

Le célèbre monastère d'Etchmiadzine, à 18 verstes d'Erivan, est situé dans une plaine d'une élévation de 3055 pieds anglais audessus du niveau de la mer. On attribue la fondation de ce sanctuaire à saint Grégoire, l'apôtre des Arméniens (303), auquel le Sauveur était apparu en ce lieu, d'où est venu le nom d'Etchmiadzine, qui veut dire en arménien *descente du Fils Unique*. Les Turcs l'appellent Utche-Kélissi, c'est-à-dire les trois églises, parce qu'à côté du temple principal s'élèvent les deux églises de Sainte-Caïanne et Sainte-Hripsimé, dames romaines martyrisées par Tiridate peu avant qu'il n'embrassât lui-même la religion chrétienne. Il ne reste pas de vestiges de la grande ville de Vagarchabad, bâtie par Erovant I^er^ 600 ans avant Jésus-Christ. Elle fut fortifiée par le roi Vagarche et servit de résidence aux souverains de l'Arménie jusqu'en 344 de notre ère. Ce n'est aujourd'hui qu'un village sans importance. La tradition dit que saint Grégoire construisit la première église de l'Arménie sur l'emplacement d'un temple païen consacré à la déesse Anahid. — Vingt fois ravagé par les Turcs et les Persans, le sanctuaire d'Etchmiadzine est toujours resté l'objet de la vénération des Arméniens et la métropole de leur culte. Après chaque injure des infidèles, le monastère se relevait plus riche et plus puissant, grâce à la piété des princes mamigonéens et au zèle des patriarches. Cependant ces derniers abandonnèrent Etchmiadzine pendant une période de 989 années pour se fixer à Tovin, résidence des rois d'Arménie, et ce ne fut qu'en 1441 que le patriarche Cyrille reporta son siége dans l'enceinte consacrée par saint Grégoire. Les murailles et les tours qui servent de défense au monastère lui donnent l'apparence d'une sombre forteresse. L'intérieur est divisé en plusieurs cours. La première renferme un bazar, et c'était là que se réfugiaient les populations voisines aux époques de troubles. Dans la seconde cour on voit les appartements du patriarche, les cellules des moines, le réfectoire et l'église métropolitaine. Ce temple vénéré porte en arménien le nom de *Chogakate*, c'est-à-dire auréole lumineuse, en mémoire de la vision miraculeuse apparue à Grégoire l'Illuminateur. Il est bâti en forme de croix, et quatre piliers massifs supportent le dôme qui laisse pénétrer un jour douteux par douze fenêtres étroites. L'autel du milieu est orné d'une coupole soutenue par quatre colonnes de marbre, le tout délicatement sculpté. C'est là le lieu saint, le véritable Etchmiadzine où se montra la vision. Les deux autres autels sont aussi très-ornés, et l'on y voit des peintures qui représentent les premiers patriarches arméniens, descendants de saint Grégoire, et plusieurs saints de la Grèce. Contre un des piliers est adossé le siége où se place le patriarche pendant les cérémonies et qui a été offert par le pape Innocent. Il n'y a pas de sculptures à l'intérieur, mais en dehors du temple, sur le mur qui regarde le nord, on remarque deux bas-reliefs dans lesquels on reconnaît l'apôtre saint Paul et sainte Thècle avec une croix. Une inscription en lettres grecques prouve que ces sculptures sont antérieures à l'invention de l'alphabet arménien par Mesrob. Sur le grand portique s'élève un clocher, remarquable par son élégance, dont on attribue

la construction aux patriarches Philippe et Jacob IV, qui régnèrent au dix-septième siècle. Ce clocher, bâti en porphyre rougeâtre, compte trois étages dont le dernier est à jour. Il est couvert du haut en bas de sculptures finement enlevées et surmonté d'un dôme à douze pans avec un toit conique. Outre les deux églises succursales de Sainte-Hripsimé et Sainte-Caïanne, l'on va voir à quelques lieues d'Etchmiadzine l'hermitage de Kégarte, remarquable par plusieurs chapelles d'une haute antiquité qui, de même que les cellules, ont été creusées dans le roc vif. Ce couvent troglodytique a souvent servi de refuge aux prêtres et aux princes de l'Arménie pendant les incursions des musulmans.

PLANCHE XXXII.

Allaverdy, qui signifie en géorgien *don de Dieu,* est le nom d'un monastère célèbre situé dans la belle vallée de la Cahétie, à 18 verstes de Télaf. Comme tous les couvents du Caucase, il est entouré d'une muraille et servait de refuge aux populations voisines pendant les incursions des Lèzghes et des Persans. Ces derniers réussirent cependant à s'en emparer et y firent subir le martyre à plusieurs personnes, entre autres à une princesse de la famille royale de Géorgie. Allaverdy est riche en reliques, en images anciennes et en manuscrits géorgiens. L'église a été construite à la fin du neuvième siècle par Kirik, prince de Cahétie. Elle compte 27 sagènes de longueur sur 13 1/2 de largeur. La coupole, haute de 32 sagènes, s'écroula en 1530 et fut rebâtie aux frais de l'empereur Léon. Néanmoins elle s'écroula de nouveau vers le milieu du dix-huitième siècle, à la suite d'un tremblement de terre, et on la reconstruisit en bois incorruptible. Allaverdy est un objet de vénération pour toutes les populations voisines et même pour les musulmans. On y vient en pèlerinage à diverses époques de l'année, et particulièrement le 13 septembre, jour de la fête de saint Kétévane. Sous les murailles désertes du couvent se dresse comme par enchantement une ville de tentes et de chariots, au milieu de laquelle bivouaquent les marchands, les restaurateurs et les cabaretiers géorgiens. Les Touchines, les Kistes et les Tatars viennent y vendre des tapis, des draps grossiers, du fromage, de la poterie et du bétail. On allume de grands feux autour desquels les montagnards passent la nuit en chantant et en buvant. Au point du jour on se rend à l'église, où l'on dépose une offrande qui consiste en un mouton, une poule ou même une poignée de blé, chacun selon ses moyens. Puis tout ce monde regagne ses foyers en longues caravanes où se heurtent les chevaux, les mulets, les ânes, les chameaux et les chariots à deux roues (arbas) traînés par des buffles et recouverts de tapis aux couleurs éclatantes.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES

DANS LA NEUVIÈME LIVRAISON.

PLANCHE XLVII.

MOSQUÉE DE YARAG (DAGHESTAN MÉRIDIONAL).

Yarag, pauvre village du pays des Kurines, dans le Daghestan méridional, est connu pour avoir donné le jour à la fameuse secte des *Murides,* qui a occasionné tant de troubles dans la partie orientale du Caucase. Le but ostensible du *Muridisme* était d'opérer une réforme dans l'islamisme, d'épurer la religion corrompue par le contact des musulmans avec les *giaours* (chrétiens), et de rappeler les fidèles à la stricte observance des préceptes du Koran, et principalement du *Taguirat.* Le Taguirat est un chapitre dans lequel Mahomet apprend à ses disciples les moyens de vaincre leurs passions, de purifier leur âme, et de s'élever à la contemplation des perfections de Dieu.

Ce fut en 1823 que Mollah Mahomet, prêtre domicilié à Yarag, commença à travailler les esprits de ses concitoyens, et à leur expliquer la doctrine nouvelle. Ces prédications attirèrent un grand nombre d'habitants des pays voisins. On se lamenta en commun sur la décadence de l'islamisme, sur la nécessité de relever la foi chancelante, et, dans une réunion des Mollahs du Daghestan, Mahomet de Yarag fut nommé *murchid,* c'est-à-dire chef de la nouvelle secte réformatrice. Dès que Mollah Mahomet crut son influence morale suffisamment établie, il démasqua le véritable but du muridisme, qui était la révolte contre l'autorité des Russes. Flattant l'esprit indépendant et aventureux des Lèzghiens, il fit briller à leurs yeux des images de guerre, de liberté et de gloire. « Musulmans, » leur disait-il, « qu'avez-vous fait de votre foi ! Vous n'êtes ni mahométans, ni chrétiens, ni idolâtres. Un véritable musulman ne doit pas vivre sous le joug des infidèles, ni payer le tribut à qui que ce soit. Un musulman doit être libre, et reconnaître le principe de l'égalité. Celui qui veut sauver son âme doit désirer le *kazavath* (guerre sainte), et obéir au *Chariat* (Code civil et criminel émané du Koran). Il doit abandonner sa maison et sa famille pour courir aux armes et faire le sacrifice de sa vie. Tant que vous resterez sous le joug des infidèles, ni vos ablutions, ni vos prières, ni vos pèlerinages ne pourront vous sauver, et vos enfants seront maudits comme vous-mêmes. Mais si vous obéissez au prophète, si vous sacrifiez vos familles et vos biens, si vous combattez pour la foi et le *Chariat,* vous serez récompensés dans le paradis comme des saints. Lèzghiens, renoncez à vos péchés, pleurez et priez; mais quand le moment du combat me sera révélé par le ciel, je vous appellerai, et vous me suivrez. »

Le résultat espéré par le murchid ne tarda pas à se manifester. Les disciples affluaient de toutes parts à Yarag, et répandaient à leur tour la nouvelle croyance dans leurs tribus. Les Mollahs du Daghestan imitaient les discours et la conduite du murchid, et mettaient tout en œuvre pour enflammer le fanatisme de leurs concitoyens. Les nouveaux initiés adoptèrent le turban blanc comme signe de reconnaissance. Ils se mirent à parcourir les environs des *aoùles,* armés de sabres de bois, et ils frappaient tous les objets qui se trouvaient sur leur chemin en criant *Kazavath, kazavath!* L'agitation produite par ces manœuvres éveilla l'attention des autorités russes, et Aslan Khan, gouverneur du pays des Kazikournuks et des Kurines, reçut l'ordre d'arrêter le murchid. Mais ce dernier parvint à s'échapper, et se réfugia dans le Tabasséran, d'où il continua à correspondre avec ses adeptes. L'un d'eux, nommé Kazi-Mollah, natif de Guimri, se chargea de mettre le muridisme en pratique, et prêcha la révolte dans tout le Daghestan septentrional. Il s'ensuivit une longue et sanglante guerre, qui ne fut terminée qu'en 1832, par la prise de Guimri et la mort de Kazi-Mollah.

Le muridisme avait pris un nouveau caractère en se développant. Il ne s'agissait plus seulement de secouer l'autorité des Russes, mais de détruire tout pouvoir temporel, même musulman, et d'extirper les familles régnantes du Daghestan pour concentrer tous les pouvoirs, militaires, civils et religieux, dans les mains des Mollahs. Cette doctrine se développa facilement dans les tribus démocratiques, mais elle éprouva une grande résistance dans les provinces gouvernées par des princes. L'épisode le plus terrible de cette lutte entre la révolution théocratique et les pouvoirs héréditaires fut la destruction de la dynastie des Khans d'Avarie, drame sanglant dont nous parlerons peut-être dans une autre livraison.

PLANCHE XXXIV.

LES TERRASSES DE TIFLIS.

Tiflis n'était qu'un simple village lorsque Varza Bakour, gouverneur persan, y construisit un fort qui prit le nom de Kouris-Tsikhé (Château du Kour). L'an 455 de notre ère, Vakhtang Gourgaslan en fit une ville, et son fils Datchi une capitale. Fortifiée par Schah Abbas, embellie par Tamar, Rostom et David, ravagée par les Seldjoukides, les Turcs et les Persans, Tiflis a vingt fois changé d'aspect au milieu de vicissitudes sans nombre. Mais c'est la domination persane qui y a laissé le plus de traces, tant dans l'architecture que dans les costumes, les mœurs et la littérature. Le sac de cette capitale par l'eunuque Agha Mahomet Khan, en septembre 1795, fut la dernière et la plus terrible des épreuves qu'elle était appelée à subir. Il est vrai qu'elle faillit ne jamais s'en relever, et les Russes ne trouvèrent que du sang et des ruines lorsqu'ils y plantèrent leur drapeau. Le climat même semblait avoir changé, et des exhalaisons morbides, s'échappant de ruelles tortueuses et de décombres infects, engendraient des maladies qui décimaient les habitants épouvantés. Tout cela a bien changé depuis le commencement de ce siècle, et une nouvelle ère de vie et de splendeur a commencé pour la capitale renaissante. La sécurité du pays, l'amélioration des voies de communication, les capitaux venus de Russie, et surtout les encouragements donnés par le gouvernement, ont produit des résultats remarquables. Les descriptions publiées par Klaproth, Gamba et Dubois ne peuvent plus s'appliquer au Tiflis d'aujourd'hui. L'État et les particuliers rivalisent d'ardeur pour embellir la ville, et chaque jour voit s'élever de nouvelles et solides constructions. Deux ponts permanents jetés sur le Kour, un théâtre richement décoré dans le style arabe, plusieurs églises restaurées, et le nouveau quartier de Kouki, qui s'élève

sur la rive gauche du fleuve, témoignent de l'activité du Tiflis moderne, dont la population compte déjà 50,000 habitants. En se relevant de ses ruines, la capitale de la Géorgie a perdu peu à peu son caractère asiatique pour prendre une physionomie européenne. Les bâtiments de l'État portent ce cachet officiel et uniforme qui se remarque sur toute la surface de l'empire, et il n'y a que les maisons des particuliers qui adoptent certaines transformations nécessitées par le climat. Les toits sont peu inclinés et recouverts en tuiles, parce que la tôle, si usitée en Russie, donnerait une chaleur insupportable en été. Les murs, construits en briques, sont recrépis à la chaux, et autour de chaque étage règne une galerie couverte où l'on est à l'abri du soleil. Les maisons à terrasses deviennent de plus en plus rares, et il faut les chercher dans les vieux quartiers de Kalah et de Tsakvissi. Cependant les terrasses jouent encore un grand rôle dans la vie intime des Géorgiens. C'est là qu'on vient prendre l'air lorsque les ombres du soir répandent une fraîcheur bienfaisante sur la ville embrasée. C'est là que se nouent les intrigues amoureuses et que se donnent les rendez-vous. Enfin c'est le salon où les jeunes femmes se rassemblent pour deviser, pour chanter ou pour danser au son du tambourin. En un mot la terrasse est pour les Géorgiens ce que sont le *patio* et le *mirador* pour les Espagnols.

PLANCHE II.

ADIGHÉS DESCENDUS DES MONTAGNES POUR VOIR UN NOUVEAU CHEF (CÔTES DE LA MER NOIRE).

Les Adighés, qu'on appelle à tort Tcherkesses, représentent le véritable type du montagnard caucasien. Ils sont disséminés sur un espace de 600 verstes entre le Térek et les côtes de la mer Noire, où ils occupent les plaines boisées et les montagnes de troisième ordre qui bordent le versant septentrional du Caucase. Les principales tribus adighées sont les Kabardiens, les Natoukhadjes, les Chapsougues, les Abadseks, les Témirgoï, les Bezlinés, etc. Elles ne forment pas de confédération permanente et n'ont entre elles d'autre lien que la communauté d'origine, de mœurs et de langage. Le dialecte diffère même sensiblement de tribu à tribu et se corrompt toujours plus à mesure qu'on s'avance de la Kabarda vers la mer Noire. La souche des Adighés se retrouve chez les Kabardiens qui ont possédé autrefois tous les pays situés entre le Térek et le Don, ainsi qu'une partie de la Crimée. Les montagnards de cette partie du Caucase diffèrent beaucoup des races kistes et lèzghes. Ils ont le teint plus blanc, les traits plus nobles, la taille plus élevée, le caractère moins rude et moins sauvage. On remarque encore chez eux des traces de la religion chrétienne et de l'influence civilisatrice des souverains de Byzance et des rois de Géorgie. Ce n'est qu'au dix-septième siècle que l'islamisme a été répandu dans ces contrées par les Turcs et par les Khans de Crimée; aussi le fanatisme musulman n'y a-t-il jamais produit les prodiges de résistance et d'abnégation par lesquels se signalent les habitants du Daghestan. La manière de vivre des deux peuples offre des différences non moins notables. Au lieu de s'enfermer dans des bourgs fortifiés où les maisons sont entassées les unes au-dessus des autres, les Adighés dispersent leurs villages au milieu des bois et des vergers. Les maisons de la même famille entourent une cour de forme irrégulière, fermée par des haies mortes. Les habitations sont construites en poutres et en clayonnage, recrépies à la chaux et recouvertes d'un toit en chaume. Cela leur donne un aspect bas-normand, qui forme un contraste frappant avec les maisons, les tours et les toits terrassés des montagnards lèzghes. Ceux-ci sont bons piétons et excellent dans la guerre de tirailleurs, au milieu des rochers et des forêts, tandis que les Adighés se vantent avec raison d'être les meilleurs cavaliers du Caucase. Un noble adighé est toujours à cheval, et s'il voulait marcher, il en serait empêché par sa fine chaussure de maroquin sans semelles. S'il descend de cheval, il ne quitte ni ses armes, ni son fouet (*plète*), et la consigne qui force les indigènes à déposer leur fusil à la porte de nos forteresses leur a souvent fait rebrousser chemin sans accomplir la visite projetée. Le costume des hommes est le même pour toutes les classes et le prince est fréquemment plus mal mis que ses vassaux. Un bon guerrier, un *djighite*, aime à faire parade de son mépris pour les soins de la toilette, et il est de bon goût de porter des habits en lambeaux avec des armes de grand prix. Il y avait chez les Kabardiens une vieille coutume d'après laquelle un prince ne pouvait refuser sa redingote ou son manteau au premier mendiant qui se trouvait sur son chemin pour les lui demander. Pour échapper à cet impôt passablement onéreux, les nobles avaient pris l'habitude de sortir avec leurs plus vieux accoutrements, et maintenant encore, la négligence du costume est un raffinement de mode qui ne choque personne chez les Adighés.

PLANCHE XL.

SALLE DE REPOS AUX BAINS DE CHÉMAKHA (TRANSCAUCASIE).

Le nom de Chémakha existe depuis plusieurs siècles dans l'histoire de l'Albanie et du Chirvan. Cette ville a été plusieurs fois transportée d'un endroit à l'autre et détruite par des tremblements de terre ou par des incursions ennemies. A 40 verstes de la ville actuelle, on voit les restes du vieux Chémakha, qui renferme encore quelques belles ruines. Le nouveau Chémakha a aussi été abandonné plusieurs fois depuis sa fondation. Une partie des khans et des bourgeois se transporta sur la montagne de Titdag et y jeta les bases d'un nouvel établissement, dans une position inexpugnable. Enfin, en 1822, le général Yermoloff fit reconstruire la ville d'après un plan régulier et y réunit sa population dispersée. Chémakha est située sous le 40° 37′ de latitude nord et occupe le penchant d'une colline assez élevée. La ville haute renferme des casernes, des maisons modernes bâties par les employés russes et un château. La population musulmane se concentre dans la ville basse, où l'on voit des mosquées, des caravansaraïs, des bazars, des bains publics et de nombreux jardins arrosés par le ruisseau de Zagolo. Chémakha compte aujourd'hui 19,500 habitants des deux sexes, Arméniens, Russes ou Tatars. Ces derniers sont de beaucoup plus nombreux. Ils se divisent en Chéites et en Sunnites, et chacune des deux sectes a sa mosquée et son école. Avec la paix et une bonne administration, l'industrie de Chémakha s'est réveillée, et la fabrication des étoffes de soie offre des produits remarquables. Outre deux mille métiers consacrés au tissage de la soie, il y a soixante-douze fabriques occupées par des teinturiers, des corroyeurs, ainsi que par la confection du savon, des chandelles, de la poterie, etc.

Parmi les établissements publics, nous mentionnerons les bains à la persane, qui sont mieux installés que ceux de Tiflis. La salle principale est une belle rotonde surmontée d'un dôme, pavée en marbre et ornée d'un jet d'eau. C'est là qu'on dépose sa chaussure avant de pénétrer dans l'intérieur de l'établissement, et c'est là aussi qu'on vient se reposer après le bain. Les autres salles sont fortement chauffées à la vapeur et contiennent des piscines remplies d'eau chaude. Enfin, il y a tout autour des chambres consacrées au *massage*, à l'*épilage* et à la teinture de la barbe et des cheveux. On voit que le bain oriental est une affaire très-compliquée et qui exige beaucoup de temps. C'est une nécessité autant qu'un plaisir pour les Transcaucasiens et surtout pour les musulmans, chez lesquels les ablutions ont toute l'importance d'un article de foi. L'amateur qui veut prendre un bain complet doit se soumettre à cinq ou six opérations successives : d'abord on vous lave les cheveux et la barbe avec du savon et on les enduit d'une pâte faite avec de la

poudre d'indigo ; quelquefois on commence par se teindre en rouge avec du henné, ce qui fait prendre l'indigo plus fortement. Dans le Daghestan, les hommes se contentent d'employer le henné pour leur barbe, et ils s'amusent aussi à teindre en rouge l'extrémité de la queue des chevaux blancs. Après cette première opération, on se déshabille en ne gardant qu'un tablier noué autour des reins, et l'on entre dans l'étuve, où l'on reste couché pendant une heure. On en sort pour aller se faire épiler dans un cabinet voisin, ce qui a lieu assez rapidement au moyen d'une pâte composée d'orpin et d'un peu de chaux délayée dans de l'eau froide. Ensuite commence le massage, qui est très-douloureux pour les novices : deux barbiers vigoureux vous couchent sur les dalles brûlantes et se mettent à vous frotter en comprimant toutes les parties du corps dans la direction des muscles et en faisant jouer les articulations par des mouvements de rotation, d'abord fort pénibles, mais qui produisent à la fin un véritable bien-être. Pendant tout ce travail, un troisième individu vous verse constamment de l'eau chaude sur le corps, ce qui assouplit les membres et diminue la douleur du massage. Finalement on vous frotte avec des gants de crin qui enlèvent des rouleaux d'épiderme mort et dégagent les pores de tout ce qui les obstruait. Après le massage on enlève la pâte d'indigo, et l'on peigne les cheveux et la barbe, qui ont acquis la teinte désirée. Il ne reste plus alors qu'à se reposer de tant de fatigues, et l'on se fait servir des pipes et du café en causant des nouvelles du jour et des commérages de la ville.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES

DANS LA DIXIÈME LIVRAISON.

PLANCHE XX.

ARMÉNIE. — CHASSE AU FAUCON DANS LES ENVIRONS D'ÉRIVAN.

Le Caucase est un pays riche en gibier de toutes sortes. Dans les hautes montagnes on trouve l'ours, le bouquetin, le chamois. — Le cerf, le daim, l'antilope, le sanglier, le renard et le lièvre abondent dans les forêts et dans les plaines, ainsi que le faisan, la perdrix, le coq de bruyère et le ramier. Tous les oiseaux de passage, depuis le pélican et l'outarde jusqu'à la caille et à la bécassine, se montrent par troupes nombreuses dans les steppes du Nord, et principalement sur le littoral de la mer Caspienne. Aussi voit-on pratiquer au Caucase toutes les espèces de chasses, à pied comme à cheval, au chien d'arrêt comme au chien courant, et l'on élève d'excellents lévriers en Mingrélie et en Arménie. Cependant, malgré l'abondance du gibier, il y a proportionnellement moins de chasseurs au Caucase que dans tout autre pays, et les montagnards musulmans se livrent peu à cet exercice, blasés qu'ils sont par les émotions plus poignantes de la guerre et du brigandage. Nous avons eu l'occasion de dire quelques mots des chasses en Mingrélie dans la deuxième livraison de cet ouvrage, et nous nous occuperons aujourd'hui de celles de l'Arménie. Le territoire d'Érivan et le Karabagh, débris de l'Arménie septentrionale enclavés récemment dans la Transcaucasie russe, ont conservé plus que les autres provinces l'empreinte de la domination et des mœurs persanes. Là, on voyait naguère le *serdar* et les princes allant à la chasse comme à une expédition guerrière, campant pendant des semaines sous la tente et entourant le gibier d'une armée de traqueurs disposés stratégiquement. Ces chasses vraiment royales ont disparu avec les grands seigneurs musulmans; mais, quoique sur une plus petite échelle, on continue néanmoins à suivre en Arménie les traditions de la vénerie persane, surtout pour ce qui concerne la chasse au faucon. Les faucons de ce pays sont parfaitement dressés, et l'on s'en sert uniquement pour chasser à la plume. Leurs victimes ordinaires sont les faisans et les perdrix. Parmi ces dernières, on distingue une variété de perdrix rouge qui se tient dans les rochers, et que les connaisseurs estiment beaucoup. La chasse au faucon se fait à cheval et en troupe; on envoie en avant quelques hommes qui mettent pied à terre, vont à la découverte du gibier et le cernent dans sa retraite. Alors les autres chasseurs s'avancent en demi-cercle, portant chacun sur le bras droit un faucon contenu par les serres avec une légère courroie. Arrivés à portée, ils s'arrêtent, étendent leurs bras dans la direction du gibier, afin de le faire voir à leurs auxiliaires ailés, et au moment où les traqueurs font partir les faisans ou les perdrix, les faucons se jettent dessus avec fureur et ne manquent jamais de saisir leur proie. Les domestiques courent aussitôt après pour s'en emparer, ce qui a lieu sans grande difficulté. Il est beaucoup moins aisé de faire rentrer les faucons, qui, une fois en chasse, deviennent indociles et sourds à la voix de leur maître; mais on parvient à les rappeler en excitant leur voracité, et l'un des moyens auxquels on a recours consiste à faire crier une poule renfermée dans un sac, appât qui manque rarement son effet.

PLANCHE LXXX.

CONVOI DANS LA STEPPE DE KIZLAR (CIS-CAUCASIE).

Du côté du sud, les Alpes du Caucase se relient aux vallées du Rion et du Kour par une succession de chaînons secondaires qui servent de transition entre la montagne et la plaine. Du côté du nord, au contraire, ce rempart gigantesque se dresse brusquement et comme d'un seul jet sur le bord de l'immense plaine comprise entre le Volga et le Don, contraste sublime qui remplit d'admiration le voyageur fatigué par l'aspect monotone des landes de la Russie méridionale. La steppe fertile de la Cis-Caucasie ne présente à l'œil que des champs et des prairies sans bornes, coupés çà et là par les ravins qui servent à l'écoulement des eaux. En approchant de Kizlar, les terres noires sont remplacées par un sol argileux ou sablonneux, peu propre à la culture. Cependant on remarque de beaux vignobles aux environs de Kizlar et des villages cosaques, où l'on s'occupe avec succès de la culture du mûrier et de la garance. Kizlar était autrefois une ville frontière, tandis qu'aujourd'hui nos établissements s'étendent, sur la rive droite du Térek, jusque dans les montagnes du Daghestan. Choura est le chef-lieu de ces nouvelles colonies, fondées sur le territoire des Koumuiks et du Chamkhal de Tarki. La route de Choura à Kizlar traverse la steppe des Koumuiks sur un espace d'environ cent verstes. On ne voit quelques arbres que sur les rives du Térek et du Soulak. Partout ailleurs ce sont des landes immenses, des marais hérissés de gigantesques roseaux, des prairies brûlées par le soleil, et où abonde l'absinthe, si fatale aux chevaux.

Comme cette route est souvent infestée par des bandes de brigands, les voyageurs se mettent sous la protection de ce qu'on appelle au Caucase l'*occasion*. C'est une colonne d'infanterie qui fait ce trajet une fois par semaine pour escorter les dépêches et les transports de vivres. Le convoi est ordinairement composé d'une file de charrettes attelées de bœufs, de quelques voitures appartenant à des officiers, et d'un certain nombre d'amateurs à pied et à cheval. On y voit aussi des chameaux et des *arbas* aux roues criardes. Ce véhicule, le seul dont se servent les montagnards du Caucase, a beaucoup de rapport avec la *galère* des Espagnols, et se distingue également par la musique infernale que produisent les roues qu'on ne graisse jamais. Tout ce qui compose le convoi se trouve sous les ordres de l'officier commandant l'escorte, et personne n'a le droit de franchir la limite tracée par la chaîne des tirailleurs. On marche lentement en se réglant sur le pas de l'infanterie. Au passage de chaque défilé, de chaque ruisseau, il faut faire halte jusqu'à ce que la file des charrettes se soit massée au delà de l'obstacle. L'ennui de cette locomotion est augmenté par la monotonie du paysage. Pas d'autre végétation que des roseaux, des chardons ou des buissons épineux qui meurtrissent vos jambes. Pas d'autre bruit que le chant de la cigale et le grincement de l'*arba*. Pas d'abri pour intercepter les rayons brûlants du soleil qui calcinent la prairie et dessèchent les sources. On arrive à l'étape harassé de fatigue et avide de repos, mais on ne trouve que de l'eau saumâtre et des myriades de cousins qui vous empêchent de vous livrer au sommeil.

Lorsqu'on a voyagé jusqu'à Kizlar par la poste, qui est parfaitement organisée au Caucase, on ne peut s'habituer à la marche de tortue d'un convoi, et c'est avec bonheur qu'on aperçoit au bout du quatrième jour les premières crêtes du Daghestan et les remparts hospitaliers de Choura. Si ce genre d'exercice déplaît au voyageur qui s'y livre une fois par hasard, qu'on se représente ce qu'il doit être pour les pauvres soldats qui passent leur vie à escorter l'*occasion*. Le soldat du Caucase est en même temps charpentier, maçon, jardinier, voiturier, et les combats ne sont qu'un agréable épisode dans son existence laborieuse. Eh bien, malgré tant de sueurs et de travaux, il est toujours joyeux et satisfait. Il charme l'ennui de la marche en chantant des airs nationaux ou des couplets guerriers qui célèbrent ses exploits. Quoique pesamment chargés, les soldats du Caucase ont toujours au fond de leur sac un violon, un fifre ou un tambourin pour accompagner les chanteurs, et les plus alertes, confiant leur fusil aux camarades, dansent et gesticulent tout le long de la route, en dépit de la chaleur et des fatigues du lendemain. Aussi ne peut-on regarder sans respect ces hommes si vigoureusement trempés, si pénétrés du sentiment de leurs devoirs, et en même temps si gais et si insouciants.

PLANCHES XXIV ET XXVIII.

GÉORGIE. — TIFLIS VU DU JARDIN BOTANIQUE.

Après avoir parlé de Tiflis à propos de ses églises, de ses terrasses, de ses jardins et de ses danses, il nous reste à dire quelques mots de ses antiquités, qui sont peu nombreuses à cause des ravages terribles qu'y ont exercés les Mongols, les Persans, les Turcs et les Lèzghiens. Le premier objet qui frappe la vue de l'étranger à son arrivée à Tiflis, c'est le château de Narakléa, dont les tours dominent toute la ville. Ces ruines grandioses se dressent sur les assises et sur la crête d'un contre-fort schisteux, qui se détache du Sololaki en s'avançant vers la rive droite du Kour. Aujourd'hui la rue des Bouchers, étranglée entre le rocher et la rivière, relie la nouvelle ville au vieux quartier des bains; mais anciennement les murailles de la forteresse descendaient jusqu'au Kour et fermaient le passage. Là était le quartier de Kalah, la ville militaire, l'Acropolis, où résidaient les oppresseurs de la Géorgie. La position était bien choisie, car cette bastille dominait les faubourgs d'Isni et d'Avlabar, situés sur la rive gauche, et tenait dans une complète dépendance les habitants de la rive droite, qui ne pouvaient aller de la ville dans les quartiers des bains et de Tsakvissi sans passer par la redoutable forteresse.

Longtemps les Géorgiens comme s'ils eussent pressenti le sort réservé à leur belle patrie, résistèrent bravement aux agressions de leurs puissants voisins. Tant que le Khartli forma un seul tout et qu'il s'appuya sur l'alliance des empereurs de Byzance, les efforts de l'islamisme furent impuissants à le vaincre. Les invasions des Seldjoukides et des Mongols firent moins de mal aux Géorgiens que leurs propres dissensions intestines. Le partage de 1244, et surtout celui qui suivit la mort d'Alexandre I^er^, en 1442, amenèrent le morcellement de la Géorgie en trois royaumes. Bientôt les grands feudataires de la couronne levèrent l'étendard de la révolte. L'atabèk du Samtskhé, les princes de Mingrélie et de Gouriel se déclarèrent indépendants, et une foule d'éristafs et de petits seigneurs terriens formèrent une féodalité turbulente que les rois avaient peine à maîtriser. Dès lors le Khartli, affaibli et divisé, offrit une proie facile aux ennemis qui le convoitaient. C'est principalement après les règnes glorieux de David et de Thamar, et avec les premières années du treizième siècle, que commença l'ère des dévastations et de la servitude. La Géorgie devint le théâtre de luttes cruelles entre les Persans et les Turcs, et quel que fût le vainqueur, il lui fallait payer les frais de la guerre. Jamais la maxime de *væ victis* ne fut appliquée avec une plus inexorable sévérité. Dans le dix-huitième siècle, une guerre de dix ans coûta à ce malheureux pays 75,000 hommes tués, plusieurs centaines d'enfants massacrés et 2,500 familles emmenées en esclavage en Perse et en Turquie. En signe de vasselage, on coupait le nez et les oreilles aux habitants qu'on ne pouvait ajouter au nombre déjà trop grand des prisonniers. Cependant, quoique les Turcs eussent pris Tiflis à plusieurs reprises, ce furent les Persans qui gardèrent le plus longtemps cette conquête si disputée. Laissant à leurs rivaux la Colchide et le Samtskhé, ils s'établirent dans la Géorgie inférieure et à Tiflis. En vain les Géorgiens, épuisés par les impôts et irrités par le prosélytisme des conquérants, se révoltent pour sauver leur patrie et leur religion! les Persans envoient sans cesse de nouvelles armées, agrandissent les fortifications de Tiflis, et écrasent toutes les tentatives de rébellion. Retranchés dans leur château inexpugnable de Narakléa, ils se rient des misères de leurs sujets, et font peser un joug de fer sur le Khartli ruiné et dépeuplé. Au milieu de ces calamités, le peuple resta généralement fidèle à la foi chrétienne; mais les princes n'imitèrent pas ce noble exemple : séduits par les flatteries des schahs, ou craignant de perdre une couronne asservie, ils abjurent la religion de leurs pères, et vont recevoir une honteuse investiture à Ispahan. De 1569 à 1724, la Cartalinie compte une dizaine de rois musulmans plus ou moins sincères : les uns, comme Vakhtang V, cédant à la nécessité, ne sont musulmans que de nom, et protégent en secret les prêtres et les églises; d'autres, comme Rostom, sont franchement apostats et ne rougissent pas d'unir leurs persécutions à celles des Persans. Ce prince indigne démolit le temple vénéré de Saint-Jean le Précurseur, et osa élever une mosquée dans l'enceinte de son palais, au bord du Cyrus. Sa seconde femme, Marie, princesse de Mingrélie, donnait au contraire l'exemple de toutes les vertus, et encouragée par le catholicos Eudémon, s'efforçait de guérir les plaies de l'Église. Rostom, furieux de cette opposition, accusa le catholicos de trahison, l'enferma dans la citadelle de Narakléa, et le fit précipiter du haut des remparts dans le ravin de Tsakvissi. Depuis cette époque jusqu'à l'arrivée des Russes, le Khartli n'eut que de courts instants de repos et de liberté. La dernière de ses catastrophes fut l'invasion dévastatrice d'Agha-Mahomet-Khan, qui ne laissa pas pierre sur pierre à Tiflis (1795); et c'est alors que le château de Narakléa passa définitivement à l'état de ruine.

Mais secouant le souvenir de ce triste passé, tournons nos regards vers la Géorgie renaissante. Gravissons le sentier qui serpente au milieu des tours sourcilleuses et des bastions lézardés, et, parvenus au sommet du rocher, contemplons le splendide panorama qui se déroule à nos pieds. Du côté du nord, c'est la Tiflis nouvelle avec ses clochers, ses églises, ses palais, ses places populeuses et ses bazars bruyants. Plus bas, c'est le rapide Cyrus avec ses trois ponts, et sur la rive gauche du fleuve, la nouvelle forteresse de Méthèk, le faubourg d'Avlabar et les colonies allemandes. Dans le fond de la vallée, les cimes neigeuses du Kazbek pointent au-dessus des montagnes grisâtres du Goudomakar. Si vous tournez vos regards du côté du sud, le spectacle change et devient plus agreste. La vallée se resserre et le Cyrus s'enfuit au milieu des îles et des jardins touffus qui ombragent son cours. Vous plongez sur le vieux quartier des eaux minérales et sur le profond ravin de Tsakvissi, où bouillonne le ruisseau du même nom. Le jardin botanique du gouvernement couvre la pente sud-est et tout le sommet de ce vallon rocailleux. On est tout étonné de trouver ce jardin dans une position si élevée, si sauvage, où le climat est beaucoup plus froid que dans le bas de la ville; cependant on y cultive toutes les plantes des régions méridionales, et une superbe végétation se déploie sur les assises du calcaire marneux et autour des sombres murailles du château persan. L'autre revers du ravin est occupé par des maisons, des jardins particuliers, et par le cimetière des Tatars chéïtes avec ses tombeaux ornés de coupoles et revêtus de tuiles vernissées aux bizarres dessins. Le vallon de Tsakvissi est très-recherché en été à cause de sa fraîcheur, et aux jours de fête les Tatars s'y rassemblent auprès des monuments de leurs ancêtres, pour y prendre leurs repas en plein air et se livrer aux jeux et aux exercices nationaux.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36

PLANCHE LXXX.

CONVOI DANS LA STEPPE DE KIZLAR (CIS-CAUCASIE).

Du côté du sud, les Alpes du Caucase se relient aux vallées du Rion et du Kour par une succession de chaînons secondaires qui servent de transition entre la montagne et la plaine. Du côté du nord, au contraire, ce rempart gigantesque se dresse brusquement et comme d'un seul jet sur le bord de l'immense plaine comprise entre le Volga et le Don, contraste sublime qui remplit d'admiration le voyageur fatigué par l'aspect monotone des landes de la Russie méridionale. La steppe fertile de la Cis-Caucasie ne présente à l'œil que des champs et des prairies sans bornes, coupés çà et là par les ravins qui servent à l'écoulement des eaux. En approchant de Kizlar, les terres noires sont remplacées par un sol argileux ou sablonneux, peu propre à la culture. Cependant on remarque de beaux vignobles aux environs de Kizlar et des villages cosaques, où l'on s'occupe avec succès de la culture du mûrier et de la garance. Kizlar était autrefois une ville frontière, tandis qu'aujourd'hui nos établissements s'étendent, sur la rive droite du Térek, jusque dans les montagnes du Daghestan. Choura est le chef-lieu de ces nouvelles colonies, fondées sur le territoire des Koumuiks et du Chamkhal de Tarki. La route de Choura à Kizlar traverse la steppe des Koumuiks sur un espace d'environ cent verstes. On ne voit quelques arbres que sur les rives du Térek et du Soulak. Partout ailleurs ce sont des landes immenses, des marais hérissés de gigantesques roseaux, des prairies brûlées par le soleil, et où abonde l'absinthe, si fatale aux chevaux.

Comme cette route est souvent infestée par des bandes de brigands, les voyageurs se mettent sous la protection de ce qu'on appelle au Caucase l'*occasion*. C'est une colonne d'infanterie qui fait ce trajet une fois par semaine pour escorter les dépêches et les transports de vivres. Le convoi est ordinairement composé d'une file de charrettes attelées de bœufs, de quelques voitures appartenant à des officiers, et d'un certain nombre d'amateurs à pied et à cheval. On y voit aussi des chameaux et des *arbas* aux roues criardes. Ce véhicule, le seul dont se servent les montagnards du Caucase, a beaucoup de rapport avec la *galère* des Espagnols, et se distingue également par la musique infernale que produisent les roues qu'on ne graisse jamais. Tout ce qui compose le convoi se trouve sous les ordres de l'officier commandant l'escorte, et personne n'a le droit de franchir la limite tracée par la chaîne des tirailleurs. On marche lentement en se réglant sur le pas de l'infanterie. Au passage de chaque défilé, de chaque ruisseau, il faut faire halte jusqu'à ce que la file des charrettes se soit massée au delà de l'obstacle. L'ennui de cette locomotion est augmenté par la monotonie du paysage. Pas d'autre végétation que des roseaux, des chardons ou des buissons épineux qui meurtrissent vos jambes. Pas d'autre bruit que le chant de la cigale et le grincement de l'*arba*. Pas d'abri pour intercepter les rayons brûlants du soleil qui calcinent la prairie et dessèchent les sources. On arrive à l'étape harassé de fatigue et avide de repos, mais on ne trouve que de l'eau saumâtre et des myriades de cousins qui vous empêchent de vous livrer au sommeil.

Lorsqu'on a voyagé jusqu'à Kizlar par la poste, qui est parfaitement organisée au Caucase, on ne peut s'habituer à la marche de tortue d'un convoi, et c'est avec bonheur qu'on aperçoit au bout du quatrième jour les premières crêtes du Daghestan et les remparts hospitaliers de Choura. Si ce genre d'exercice déplaît au voyageur qui s'y livre une fois par hasard, qu'on se représente ce qu'il doit être pour les pauvres soldats qui passent leur vie à escorter l'*occasion*. Le soldat du Caucase est en même temps charpentier, maçon, jardinier, voiturier, et les combats ne sont qu'un agréable épisode dans son existence laborieuse. Eh bien, malgré tant de sueurs et de travaux, il est toujours joyeux et satisfait. Il charme l'ennui de la marche en chantant des airs nationaux ou des couplets guerriers qui célèbrent ses exploits. Quoique pesamment chargés, les soldats du Caucase ont toujours au fond de leur sac un violon, un fifre ou un tambourin pour accompagner les chanteurs, et les plus alertes, confiant leur fusil aux camarades, dansent et gesticulent tout le long de la route, en dépit de la chaleur et des fatigues du lendemain. Aussi ne peut-on regarder sans respect ces hommes si vigoureusement trempés, si pénétrés du sentiment de leurs devoirs, et en même temps si gais et si insouciants.

PLANCHES XXIV ET XXVIII.

GÉORGIE. — TIFLIS VU DU JARDIN BOTANIQUE.

Après avoir parlé de Tiflis à propos de ses églises, de ses terrasses, de ses jardins et de ses danses, il nous reste à dire quelques mots de ses antiquités, qui sont peu nombreuses à cause des ravages terribles qu'y ont exercés les Mongols, les Persans, les Turcs et les Lèzghiens. Le premier objet qui frappe la vue de l'étranger à son arrivée à Tiflis, c'est le château de Narakléa, dont les tours dominent toute la ville. Ces ruines grandioses se dressent sur les assises et sur la crête d'un contre-fort schisteux, qui se détache du Sololaki en s'avançant vers la rive droite du Kour. Aujourd'hui la rue des Bouchers, étranglée entre le rocher et la rivière, relie la nouvelle ville au vieux quartier des bains; mais anciennement les murailles de la forteresse descendaient jusqu'au Kour et fermaient le passage. Là était le quartier de Kalah, la ville militaire, l'Acropolis, où résidaient les oppresseurs de la Géorgie. La position était bien choisie, car cette bastille dominait les faubourgs d'Isni et d'Avlabar, situés sur la rive gauche, et tenait dans une complète dépendance les habitants de la rive droite, qui ne pouvaient aller de la ville dans les quartiers des bains et de Tsakvissi sans passer par la redoutable forteresse.

Longtemps les Géorgiens comme s'ils eussent pressenti le sort réservé à leur belle patrie, résistèrent bravement aux agressions de leurs puissants voisins. Tant que le Khartli forma un seul tout et qu'il s'appuya sur l'alliance des empereurs de Byzance, les efforts de l'islamisme furent impuissants à le vaincre. Les invasions des Seldjoukides et des Mongols firent moins de mal aux Géorgiens que leurs propres dissensions intestines. Le partage de 1244, et surtout celui qui suivit la mort d'Alexandre I^{er}, en 1442, amenèrent le morcellement de la Géorgie en trois royaumes. Bientôt les grands feudataires de la couronne levèrent l'étendard de la révolte. L'atabèk du Samtskhé, les princes de Mingrélie et de Gouriel se déclarèrent indépendants, et une foule d'éristafs et de petits seigneurs terriens formèrent une féodalité turbulente que les rois avaient peine à maîtriser. Dès lors le Khartli, affaibli et divisé, offrit une proie facile aux ennemis qui le convoitaient. C'est principalement après les règnes glorieux de David et de Thamar, et avec les premières années du treizième siècle, que commença l'ère des dévastations et de la servitude. La Géorgie devint le théâtre de luttes cruelles entre les Persans et les Turcs, et quel que fût le vainqueur, il lui fallait payer les frais de la guerre. Jamais la maxime de *væ victis* ne fut appliquée avec une plus inexorable sévérité. Dans le dix-huitième siècle, une guerre de dix ans coûta à ce malheureux pays 75,000 hommes tués, plusieurs centaines d'enfants massacrés et 2,500 familles emmenées en esclavage en Perse et en Turquie. En signe de vasselage, on coupait le nez et les oreilles aux habitants qu'on ne pouvait ajouter au nombre déjà trop grand des prisonniers. Cependant, quoique les Turcs eussent pris Tiflis à plusieurs reprises, ce furent les Persans qui gardèrent le plus longtemps cette conquête si disputée. Laissant à leurs rivaux la Colchide et le Samtskhé, ils s'établirent dans la Géorgie inférieure et à Tiflis. En vain les Géorgiens, épuisés par les impôts et irrités par le prosélytisme des conquérants, se révoltent pour sauver leur patrie et leur religion! les Persans envoient sans cesse de nouvelles armées, agrandissent les fortifications de Tiflis, et écrasent toutes les tentatives de rébellion. Retranchés dans leur château inexpugnable de Narakléa, ils se rient des misères de leurs sujets, et font peser un joug de fer sur le Khartli ruiné et dépeuplé. Au milieu de ces calamités, le peuple resta généralement fidèle à la foi chrétienne; mais les princes n'imitèrent pas ce noble exemple : séduits par les flatteries des schahs, ou craignant de perdre une couronne asservie, ils abjurent la religion de leurs pères, et vont recevoir une honteuse investiture à Ispahan. De 1569 à 1724, la Cartalinie compte une dizaine de rois musulmans plus ou moins sincères : les uns, comme Vakhtang V, cédant à la nécessité, ne sont musulmans que de nom, et protégent en secret les prêtres et les églises; d'autres, comme Rostom, sont franchement apostats et ne rougissent pas d'unir leurs persécutions à celles des Persans. Ce prince indigne démolit le temple vénéré de Saint-Jean le Précurseur, et osa élever une mosquée dans l'enceinte de son palais, au bord du Cyrus. Sa seconde femme, Marie, princesse de Mingrélie, donnait au contraire l'exemple de toutes les vertus, et encouragée par le catholicos Eudémon, s'efforçait de guérir les plaies de l'Église. Rostom, furieux de cette opposition, accusa le catholicos de trahison, l'enferma dans la citadelle de Narakléa, et le fit précipiter du haut des remparts dans le ravin de Tsakvissi. Depuis cette époque jusqu'à l'arrivée des Russes, le Khartli n'eut que de courts instants de repos et de liberté. La dernière de ses catastrophes fut l'invasion dévastatrice d'Agha-Mahomet-Khan, qui ne laissa pas pierre sur pierre à Tiflis (1795); et c'est alors que le château de Narakléa passa définitivement à l'état de ruine.

Mais secouant le souvenir de ce triste passé, tournons nos regards vers la Géorgie renaissante. Gravissons le sentier qui serpente au milieu des tours sourcilleuses et des bastions lézardés, et, parvenus au sommet du rocher, contemplons le splendide panorama qui se déroule à nos pieds. Du côté du nord, c'est la Tiflis nouvelle avec ses clochers, ses églises, ses palais, ses places populeuses et ses bazars bruyants. Plus bas, c'est le rapide Cyrus avec ses trois ponts, et sur la rive gauche du fleuve, la nouvelle forteresse de Méthèk, le faubourg d'Avlabar et les colonies allemandes. Dans le fond de la vallée, les cimes neigeuses du Kazbek pointent au-dessus des montagnes grisâtres du Goudomakar. Si vous tournez vos regards du côté du sud, le spectacle change et devient plus agreste. La vallée se resserre et le Cyrus s'enfuit au milieu des îles et des jardins touffus qui ombragent son cours. Vous plongez sur le vieux quartier des eaux minérales et sur le profond ravin de Tsakvissi, où bouillonne le ruisseau du même nom. Le jardin botanique du gouvernement couvre la pente sud-est et tout le sommet de ce vallon rocailleux. On est tout étonné de trouver ce jardin dans une position si élevée, si sauvage, où le climat est beaucoup plus froid que dans le bas de la ville; cependant on y cultive toutes les plantes des régions méridionales, et une superbe végétation se déploie sur les assises du calcaire marneux et autour des sombres murailles du château persan. L'autre revers du ravin est occupé par des maisons, des jardins particuliers, et par le cimetière des Tatars chéïtes avec ses tombeaux ornés de coupoles et revêtus de tuiles vernissées aux bizarres dessins. Le vallon de Tsakvissi est très-recherché en été à cause de sa fraîcheur, et aux jours de fête les Tatars s'y rassemblent auprès des monuments de leurs ancêtres, pour y prendre leurs repas en plein air et se livrer aux jeux et aux exercices nationaux.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES

DANS LA ONZIÈME LIVRAISON.

PEINTURES MURALES, LOIS DE PROPORTION DE LA STRUCTURE D'UNE ÉGLISE GÉORGIENNE DE LA FIN DU DOUZIÈME SIÈCLE, L'ÉGLISE DE BÉTHANIE, BATIE A CINQ LIEUES ENVIRON DE TIFLIS, SOUS LE RÈGNE DE LA REINE THAMARA.

Il est d'un haut intérêt pour le monde artistique d'avoir sous les yeux un spécimen de l'architecture et de l'ornementation des églises géorgiennes, de cette mine si riche et si féconde d'art byzantin que possède le Caucase. L'église de Béthanie n'est ni la plus grande ni la plus ancienne des innombrables églises du Caucase, mais elle a été découverte dans le commencement de l'été 1851 par l'auteur de ce recueil, et offerte par lui comme un spécimen de ce genre encore si peu connu.

Cette notice sera, ainsi que l'indique le titre, divisée en trois parties de la façon suivante :

Première partie : *Description des peintures murales.* — Ces peintures remarquables à tant de titres, et surtout par les pures traditions du grand art grec qui s'y trouvent conservées, le sont encore particulièrement en ce qu'elles offrent aux regards des portraits d'une physionomie si caractéristique, si saisissante, que l'on est porté à croire qu'ils ont été peints d'après une tradition encore vivante au douzième siècle. Cette tradition remontait peut-être à l'époque où existaient encore les portraits véritables de ces saints personnages, les portraits faits de leur vivant, ou de souvenir peu de temps après leur mort.

Il faut principalement mentionner ici la découverte du portrait en pied de la fondatrice de l'église, de l'illustre reine Thamara, dont le règne glorieux marque l'époque la plus brillante de l'histoire de la Géorgie.

Deuxième partie : *Exposition des lois d'après lesquelles ont été déterminées les proportions de l'église de Béthanie.* — Clef des proportions dans l'architecture des églises byzantines et géorgiennes.

A ce sujet, le public sera initié dans la connaissance de deux découvertes capitales.

La première, due à M. Grimm, consiste à avoir trouvé, dans l'une des parties de chaque église géorgienne, une *unité de mesure*, une *commune mesure* de toutes les autres parties de l'édifice. Cette unité de mesure est le *diamètre intérieur du cylindre de la coupole.*

La seconde trouvaille tend à prouver que cette *unité de mesure* était partagée en *douze parties égales*, qui servaient à leur tour d'unité de mesure pour les parties de l'édifice plus petites que le diamètre en question. La vérification faite sur les lieux par l'auteur, dans l'église de Béthanie, a complétement démontré la justesse de cette donnée, quant à l'église dont il s'agit. Cette nouvelle découverte, tout en complétant la première, établit une *analogie frappante* entre cette *commune mesure* des églises byzantines géorgiennes (le diamètre intérieur du cylindre de la coupole) et la belle découverte du *diamètre moyen* faite par M. Ziégler pour l'architecture de la Grèce païenne.

La troisième partie contiendra seulement quelques mots sur certains détails intéressants de la structure de l'église de Béthanie.

PREMIÈRE PARTIE.

DESCRIPTION DES PEINTURES MURALES.

Quant aux peintures murales, il est impossible d'en donner une idée plus exacte que de mettre sous les yeux du public français la description qu'en a faite le prince Grégoire Gagarine dans un feuilleton publié par lui en langue russe dans le *Journal du Caucase.* Voici cette description, précédée du récit des faits qui ont révélé à l'auteur l'existence de cette église.

« L'église de Béthanie, située à environ 20 verstes (de 4 à 5 lieues) de Tiflis, enfouie sous une épaisse végétation, dans un lieu » difficilement accessible, était encore inconnue il y a quelques mois, et le serait probablement aujourd'hui si M. le baron de Nicolaï » n'était devenu propriétaire d'un terrain qui se trouve dans le voisinage. M. Grimm et moi nous allâmes la visiter, et, malgré notre » admiration pour l'harmonie des proportions de cet ensemble, pour la richesse et la variété des ciselures qui en décorent l'extérieur, » la quantité de peintures que l'on devinait à l'intérieur sous l'épaisse couche de poussière qui les voilait, nous ne pûmes entreprendre » aucun travail sérieux, tant était grand l'encombrement des matériaux d'une partie de la coupole écroulée et les amas d'ordures » laissés par les troupeaux et les bergers qui y étaient venus trouver un abri. Je me suis donc décidé cet été à faire déblayer l'église, » à la dépouiller des arbres destructeurs qui couvraient sa toiture et ses abords, à pratiquer un sentier pour y parvenir à cheval et à » faire laver les fresques de l'intérieur d'abord avec une éponge et de l'eau, et ensuite avec de l'huile. Ces soins et ces peines furent » amplement récompensés par la découverte bien inattendue d'un portrait en pied de 4 archines de haut sur un pan de mur qui en a » 7 de large, représentant la reine Thamara, son père le roi Georges et son fils Georges, surnommé plus tard *Lachà Ghéorghi* par les » Mongols, c'est-à-dire le beau Georges, ainsi que l'attestent les inscriptions koutzouris (caractères géorgiques lithurgiens) placées à » côté de chaque personnage et déchiffrées par le savant chroniqueur M. Platon Yossiliani, et deux figures de saints aux deux extré- » mités du tableau. Les trois portraits historiques sont parfaitement conservés comme traits du visage et comme détails du costume » imité de ceux des empereurs byzantins. L'abside offre une série de peintures non moins intéressantes; elle est divisée en quatre » zones. Dans la demi-voûte, on ne voit que le bas de la robe et les pieds d'une figure colossale, qui probablement représentait Jésus- » Christ ou la Vierge à laquelle l'église est dédiée. On devine que cette figure était assise par la pose des genoux et par les pieds » du siége byzantin qui se voit encore. Dans la troisième zone, en commençant d'en bas, on voit douze prophètes leurs chartes à la » main. Dans la deuxième zone, on voit les douze apôtres et deux autres personnages placés aux deux extrémités de l'hémicycle. Ici » l'on retrouve, dans la variété et la simplicité des poses, dans le mouvement naturel des draperies, la vraie tradition du grand style

» grec. Dans ces figures d'apôtres, on retrouve l'héritage du même sentiment qui a produit la statue si connue de l'Aristide qui se » conserve au musée de Naples. Dans la zone inférieure, on voit douze Pères de l'Église. Le nom du premier, à gauche, est effacé; » puis suivent saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire le Parthe, saint Césaire, saint Athanase d'Alexandrie, saint Jean Chrysostome. » Viennent au centre les trois fenêtres traditionnelles de l'église byzantine dont on peut apprendre l'origine dans l'histoire de la construc- » tion de Sainte-Sophie de Constantinople, et de l'autre côté saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille, dont la tête est couverte d'un filet, » saint Nicolas, saint Grégoire le Thaumaturge, saint Pierre d'Alexandrie et saint Averse. *Leurs physionomies sont si marquantes et si diverses » qu'on est* tenté de ne les point prendre pour le résultat de l'*imagination de l'artiste,* mais bien pour des *portraits réels peints d'après » une tradition très-récente à l'époque où ces peintures furent exécutées.* Leurs vêtements ont un grand intérêt archéologique. Au-dessous » des fenêtres du fond se voient les peintures en buste de saint Élephtère, saint Clime, saint Jacques, frère du Seigneur, saint Denys » l'Aréopagiste, saint Paul le confesseur et saint Ambroise. Dans l'embrasure des fenêtres, on voit les diacres saint Étienne et saint » Laurent. Au-dessus du pan du mur, où se voit le grand portrait de la reine Thamara, règnent trois compartiments dont le premier » est effacé, le deuxième représente Notre-Seigneur au pied de la croix avant le crucifiement, le troisième la mort sur la croix. Des » compartiments de la même dimension font suite sur les murs qui font le tour du centre de l'église et offrent les sujets suivants : » la *Descente de croix*, la *Mise au tombeau*, l'*Ange assis à la porte du sépulcre annonçant la résurrection aux saintes femmes*, l'*Ascension* » et la *Pentecôte.*

» Sur le mur qui fait face à la reine Thamara est peint, dans les mêmes proportions, le portrait d'un évêque, faisant à l'image de » la Vierge la dédicace de l'église qu'il tient à la main. Derrière l'évêque on voit la moitié supérieure d'un autre membre du clergé; » les autres personnages sont effacés.

» Parmi les autres peintures qui couvrent toutes les parois de l'église, les plus remarquables sont : saint Sozyme donnant la com- » munion à sainte Marie Égyptienne, et les figures en pied de saint Nestor, saint Théodore de Tyr, saint Mercure, saint Alphée, saint » Cornélius, saint Philadelphe et saint Jacques de Perse, tous intéressants par la fermeté du dessin et le cachet byzantin de leurs » costumes. »

DEUXIÈME PARTIE.

EXPOSITION DES LOIS D'APRÈS LESQUELLES ONT ÉTÉ DÉTERMINÉES LES PROPORTIONS DE L'ÉGLISE DE BÉTHANIE. — CLEF DES PROPORTIONS DANS L'ARCHITECTURE DES ÉGLISES BYZANTINES GÉORGIENNES.

L'église de Béthanie, comme toutes les autres églises géorgiennes, est surmontée d'une coupole cylindro-conique, c'est-à-dire d'un cône superposé à un cylindre, la base supérieure du cylindre formant la base inférieure du cône.

Le diamètre *intérieur du cylindre est l'unité de mesure* à laquelle se rapportent toutes les autres parties de l'édifice. Les portions de l'église plus petites que ce diamètre contiennent un nombre exact de fois le *douzième* de ce même diamètre. Ce *douzième* devient ainsi à son tour *unité de mesure* pour ces parties de l'église. Enfin, si certaines autres parties de l'édifice sont plus petites que le *douzième* du diamètre du cylindre, elles sont exactement divisibles par le *douzième* de ce *douzième*, ou le *cent quarante-quatrième* du diamètre lui-même.

Voici, maintenant, en partant de cette base, quelles sont exactement les proportions de l'édifice en examinant alternativement le sens de chacune de ses dimensions :

La largeur de l'église égale *trois* diamètres.
La longueur. . . . . *quatre* diamètres.
La hauteur. . . . . *cinq* diamètres.

Enfin, l'aire du vestibule ou pronaos, qui donne accès dans l'église, égale *deux* diamètres carrés.

Les proportions des diverses parties dont se composent ces dimensions sont les suivantes :

1° *Dans le sens de la hauteur.*

La hauteur du cône de la coupole égale *neuf douzièmes* du diamètre.
La hauteur du cylindre sur lequel repose le cône égale *un* diamètre *et demi*.
(C'est précisément le *diamètre intérieur de ce cylindre* qui est l'unité de mesure dont il s'agit.)

L'épaisseur du toit, occupée par des vides et des constructions légères qui rendent ces espaces praticables, depuis la crête extérieure du toit jusqu'au sommet de la voûte intérieure, égale *un demi*-diamètre.

Depuis le sommet de la voûte jusqu'à terre on compte *deux* diamètres, plus *trois* douzièmes de diamètre.

Le total général de toutes ces hauteurs, dont la somme représente la hauteur même de l'église, est, comme l'on voit, exactement de *cinq* diamètres.

2° *Dans le sens de la largeur.*

	1° L'épaisseur du socle sur lequel repose l'édifice égale. .	*un* douzième du diamètre.	Total de la largeur à côté de l'église : *Douze douzièmes*, c'est-à-dire *un* diamètre, y compris : socle, mur, largeur du bas côté et pilier.
	2° L'épaisseur du mur.	*trois* douzièmes du diamètre.	
	3° La largeur du bas côté à droite [1].	*cinq* douzièmes du diamètre.	
	4° L'épaisseur du pilier qui sépare ce bas côté de la grande nef égale.	*trois* douzièmes du diamètre.	
	5° La largeur de la grande nef.	*un* diamètre.	
	6° L'épaisseur du pilier qui sépare le bas côté de gauche [2] de la grande nef.	*trois* douzièmes du diamètre.	Total de la largeur de ce côté de l'église : *Douze douzièmes*, c'est-à-dire *un* diamètre, y compris : socle, mur, largeur du bas côté et pilier.
	7° La largeur de ce bas côté.	*cinq* douzièmes du diamètre.	
	8° L'épaisseur du mur.	*trois* douzièmes du diamètre.	
	9° L'épaisseur du socle de ce côté.	*un* douzième du diamètre.	

[1] A la droite de la personne qui, placée au fond de l'église, et dans la grande nef, regarde l'abside

[2] A la gauche de la personne placée comme il est dit ci-dessus.

Le total général de toutes ces largeurs partielles, dont la somme représente la *largeur même* de l'église, est donc *trois* diamètres.

3° Dans le sens de la longueur.

1° L'épaisseur du mur du fond [3] et des piliers.	égale	*un demi*-diamètre.
2° L'espace compris par l'ouverture des arcs qui donnent sur les bas côtés. . . .		*un* diamètre.
3° L'épaisseur des piliers.		*trois douzièmes* du diamètre.
4° L'espace compris entre l'extrémité de ces piliers (point où commence le transept) jusqu'aux piliers en face qui limitent le transept de ce côté.		*un* diamètre.
5° L'épaisseur de ces derniers piliers.		*trois douzièmes* du diamètre.
6° De ce point jusqu'au fond de l'abside on compte.		*un* diamètre.
7° L'épaisseur du mur dans l'endroit le plus mince de l'édifice.		*deux douzièmes* du diamètre.
8° L'épaisseur du socle..		*un douzième* de diamètre.

[3] En face de l'abside et à l'extrémité opposée de l'église.

Le total général pour la longueur de l'édifice est donc : *quatre* diamètres, plus *trois douzièmes* du diamètre, en comprenant dans cette évaluation l'épaisseur du mur dans l'endroit le plus mince de l'édifice et l'épaisseur du socle, et de *quatre* diamètres exactement si l'on ne tient pas compte de ces deux fractions.

La découverte de cette *unité de mesure,* prise dans le bâtiment lui-même, et à laquelle se rapportent toutes les autres parties de l'édifice, appartient, comme il a été dit plus haut, à un architecte d'un grand mérite, M. Grimm, qui, après avoir levé un grand nombre de plans d'églises géorgiennes avec un soin scrupuleux, a pu vérifier, par une série d'applications, l'exactitude de cette véritable trouvaille.

L'heureuse idée qu'a eue le prince Grégoire Gagarine de diviser ce *diamètre intérieur du cylindre de la coupole,* cette *unité de mesure* en *douze parties* égales, et ce douzième du diamètre en douze autres parties égales, et de vérifier si *ces mesures,* portées sur les parties de l'édifice plus petites que le diamètre en question, étaient contenues un nombre entier exact de fois dans la longueur de ces dernières parties a complétement réussi, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus, dans l'application qu'il en faite à l'église de Béthanie.

Cette nouvelle découverte a le double avantage, d'une part, de permettre de mesurer avec précision, au moyen de fractions très-simples de la *même unité* (toujours du diamètre intérieur du cylindre de la coupole), les parties les plus petites de l'édifice, et, d'autre part, d'*établir,* comme il a déjà été dit, une *analogie frappante,* une sorte de *filiation entre l'emploi de cette unité de mesure* prise dans l'édifice lui-même par les architectes *byzantins,* et l'emploi fait par leurs devanciers, les *Grecs païens, du diamètre moyen de la colonne,* diamètre qui, divisé pareillement en *douze parties égales,* servait de *commune mesure* à tous les membres de l'édifice, ainsi que l'a admirablement bien prouvé M. Ziégler (*Études céramiques et recherche du beau dans l'architecture,* page 86). Les églises byzantines géorgiennes n'ayant point de colonnes, on aura pris *pour commune mesure, pour unité de mesure, le diamètre intérieur du cylindre de la coupole;* et, suivant la *tradition antique du diamètre moyen, on l'aura divisé pareillement en douze parties égales.*

TROISIÈME PARTIE.

Il resterait à parler encore de la structure de l'église de Béthanie, des artifices ingénieux employés par les architectes pour rendre la construction aussi légère que possible, sans lui rien ôter de sa solidité. Il resterait à parler de tant d'autres choses !

Il y aurait aussi à appeler l'attention sur la forme particulière des *ogives* et sur la façon dont elles sont tracées. On trace deux douzièmes carrés au-dessous du centre, et on place le compas dans les angles opposés à l'arc que l'on veut décrire.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES

DANS LA DOUZIÈME LIVRAISON.

PLANCHE VIII.

IMÉRETH. — FRESQUES DE L'ÉGLISE DE GHÉLATHI.

C'est à 7 verstes de Koutaïs, dans l'étroite vallée de la Tskaltsitéli ou rivière Rouge, que se trouve le célèbre monastère de Ghélathi, dont l'ancien nom est Ghénath. Le chemin serpente dans les bois, à travers des roches porphyriques empâtées dans le grès schisteux et dans la marne rougeâtre. — On laisse sur la droite le couvent ruiné de Motsaméti, ou des Martyrs, bâti par le roi Bagrat IV en mémoire de deux princes d'Argwéthi, David et Constantin, qui, après avoir bravement défendu leur patrie contre le féroce Mourvan Krou, dans le milieu du huitième siècle, furent mis à mort pour avoir refusé de renier leur foi. Au bout d'une heure de marche, vous passez sur un pont rustique, et apercevez bientôt devant vous les murs de Ghélathi, perché sur une colline de 500 pieds de hauteur. Le couvent est défendu par une enceinte fortifiée percée de deux portes, dont l'une est condamnée. — Là se trouve une chapelle où fut enterré le fondateur du monastère, David le Réparateur, qui par humilité chrétienne voulut être enseveli sur le seuil de la splendide demeure qu'il avait construite, et dont il désirait rester le gardien même après sa mort. Ses restes furent transportés par Salomon le Grand dans une cachette pratiquée sous l'autel de la cathédrale, afin de les protéger contre les profanations des brigands caucasiens qui infestaient le pays à la fin du siècle dernier. Mais on voit encore dans la chapelle mentionnée une pierre sépulcrale portant la touchante épitaphe que ce grand roi avait empruntée à son homonyme, David le Psalmiste, « *C'est le lieu de mon repos, il me plaît, j'y resterai.* » Cette petite église était fermée par les fameuses portes de fer, que David avait rapportées après une de ses campagnes, et dont l'origine a donné tant de mal aux savants; un des battants a disparu, et sur l'autre, qui mesure 15 pieds de hauteur sur 5 de largeur, on lit une inscription coufique par laquelle on voit que ces portes ont été forgées par ordre de l'émir Chavir El Fazl, l'an 455 de l'hégyre. Cet émir a vécu dans la première moitié du onzième siècle de notre ère. Il était seigneur de Tovin, et se fit connaître par sa bravoure et par ses guerres contre les Arméniens et contre les Grecs. Mais ne voilà-t-il pas qu'une chronique géorgienne très-authentique affirme que les célèbres portes ont été prises à Derbend, ville qui n'a été au pouvoir ni de Chavir, ni de David, et où gouvernait en l'an 455 de l'hégyre un certain hakem Mélik Ben Mansour! — Pour débrouiller ce chaos, l'académicien Frähn, qui a savamment traité la question, propose d'admettre que les portes proviennent de Berdaa, ancienne capitale de l'Aran, qui a pu être soumise à Chavir, et où David a certainement porté son épée victorieuse.

L'enceinte de Ghélathi renferme trois églises rangées parallèlement, l'autel tourné du côté de l'Orient. Celle du milieu, qui est de beaucoup la plus grande, est la cathédrale dédiée à la sainte Vierge. D'après M. Brosset, cette église aurait donné au couvent son nom actuel, parce que Ghélathi, ou proprement Ghénat, provient d'un mot grec signifiant *naissance.* Cependant M. Mouravieff dit que la cathédrale est dédiée à l'assomption, et non à la nativité de la Vierge, ce qui ne s'accorde pas avec l'étymologie en question. — Ce temple est bâti en blocs calcaires énormes; ceux des angles sont de dimensions étonnantes, et l'on en voit qui mesurent jusqu'à 14 pieds de longueur sur 7 d'épaisseur. Ces matériaux pharaoniens donnent une idée assez favorable des procédés mécaniques que les Géorgiens employaient au onzième siècle; mais la tradition populaire y voit un prodige dû à la sainteté et à la force extraordinaires de David, qui aurait posé à lui seul la plus grosse de ces pierres angulaires. Ce qui est certain, c'est que ce prince était réellement d'une vigueur et d'une taille remarquables, ainsi qu'on peut s'en assurer en examinant sa couronne, son anneau et sa chaussure, que l'on conserve soigneusement à Ghélathi. — L'épithète de géant, employée dans les chroniques arméniennes et géorgiennes pour désigner les grands hommes de la période héroïque, n'était pas une simple allusion au courage et aux exploits des guerriers illustres, et la dégénérescence physique de l'espèce humaine est un fait assez prouvé pour qu'on puisse admettre que les héros des époques qui ont précédé ou suivi de près la venue de Jésus-Christ, avaient en réalité une taille et une force musculaire dont il n'y a plus d'exemple dans les temps modernes.

L'église de la Vierge porte le cachet du style byzantin le plus sévère, tel que Justinien en donna l'exemple par les monuments sacrés qu'il éleva en Colchide. — David et le catholicos Eudémon semblent en effet avoir pris le temple de Pitzounda pour modèle, et se sont abstenus de cette profusion de sculptures et d'ornements extérieurs qui distinguent la cathédrale de Bagrat à Koutaïs. L'abside et les façades latérales forment la croix grecque et sont décorées d'arcatures percées de fenêtres étroites. On entre par trois portes dans l'intérieur de l'église, qui mesure 77 pieds de longueur jusqu'à l'autel. Elle est éclairée par une superbe coupole qui a douze fenêtres richement ornées. L'iconostase en pierre est tout resplendissant de saintes images recouvertes d'or et de pierreries. La plupart sont très-anciennes et ont suivi les patriarches d'Abkhazie lorsqu'ils transportèrent leur siége de Pitzounda à Koutaïs, où ils cherchèrent un abri contre les déprédations des montagnards. — Ghélathi devint leur séjour d'été, et c'est à ce sanctuaire qu'ils confièrent la garde de leurs trésors. Le plus précieux de ces trésors est sans contredit la belle mosaïque qui est enchâssée dans la voûte du grand chœur, comme à Sainte-Sophie de Kieff. Elle contient trois figures qui se détachent sur un fond d'or. Au milieu, c'est la vierge Marie, vêtue d'une robe verte et d'un voile brodé d'or, tenant l'enfant Jésus dans ses bras et reposant ses pieds sur un coussin à franges d'argent. A droite se trouve l'archange Michel, et à gauche l'archange Gabriel, tous deux en robes dorées, et tenant dans leurs mains un papier sur lequel on lit le monogramme du Sauveur. Cette mosaïque est admirable par la pureté du dessin, la beauté du coloris, le mouvement des plis et des vêtements. C'est un cadeau de l'empereur Alexis Comnène à David le Réparateur, et malgré son ancienneté, cet ouvrage est digne des plus beaux temps de l'art vénitien.

Il y aurait beaucoup de choses intéressantes à dire sur quelques-unes des images miraculeuses qui ornent l'iconostase, mais cela nous entraînerait trop loin, et nous sommes forcés de passer aux fresques qui recouvrent le mur de la cathédrale du côté gauche de l'autel. Elles sont d'un dessin plat et incorrect; mais elles ont de l'intérêt historique, parce qu'elles représentent les héros d'une ère glorieuse et qu'elles ont été peintes à une époque presque contemporaine, où l'on ne pouvait se tromper sur la ressemblance et les costumes de ces princes. — Nous allons donc prendre la planche VIII par le côté gauche, en disant quelques mots de chacun des

personnages. Remarquons d'abord que ces personnages ne sont pas placés par ordre chronologique sur la fresque, et que Roussoudan, dont la tête est effacée, aurait dû venir la dernière, après David et Eudémon.

1° **ROUSSOUDAN** était fille de la glorieuse reine Thamar, et à la mort de son frère Laska Giorgi, elle prit les rênes du gouvernement en 1223. Roussoudan ne devait occuper le trône qu'en qualité de régente, pendant la minorité de son neveu David; mais elle conserva la couronne pendant vingt-quatre ans, jusqu'à sa mort, et agit très-déloyalement envers l'héritier légitime, qu'elle livra à l'émir Gayat Eddin pour le faire périr. Roussoudan était très-belle, et sa beauté fut la cause première des malheurs de sa romanesque existence. De nombreux prétendants se disputèrent sa main, et parmi eux se trouvaient Djellal Eddin, sultan de Khazrim, et Moghit Eddin, fils de Thogril Schah qui régnait à Arzeroum et était de la race des Seldjoukides. La reine soumit le cas à une assemblée de la noblesse géorgienne qui opta pour Moghit, à condition qu'il embrasserait la religion chrétienne. Djellal Eddin, outré de ce choix, vint à plusieurs reprises ravager la Géorgie, sans pouvoir s'emparer de sa belle ennemie, qui s'était réfugiée dans les gorges de l'Imèreth. Les Mongols délivrèrent la reine de Djellal Eddin; mais elle se lança dans d'autres aventures. Son époux lui ayant adressé de justes reproches à cause de l'amour qu'elle témoignait à l'un de ses gardes, nommé Aboulféda, elle fit enchaîner le roi dans un château fort et se livra librement à toutes sortes de désordres. — Cependant elle avait eu de son mariage légitime deux enfants. L'un était un fils, nommé David, et ce fut pour lui assurer le trône qu'elle commit la plupart de ses crimes. L'autre était une fille, appelée Thamar, qui épousa ce même Gayat Eddin, auquel fut confié le soin de faire périr l'héritier légitime. L'émir n'accomplit pas cet ordre cruel, malgré les calomnies et les perfides suggestions de Roussoudan, et lorsqu'en 1243 les Mongols chassèrent les Seldjoukides de l'Asie-Mineure, ils délivrèrent le prisonnier. La reine fut punie de son mauvais dessein par l'enlèvement de son propre fils, que les Mongols envoyèrent en otage à Batou-Khan, et en 1248 elle mourut du chagrin que lui causa cette séparation. D'autres prétendent qu'elle s'empoisonna dans le château d'Ousaneth, où elle était assiégée par les Tatars. — Après la mort de l'usurpatrice, la Géorgie fut en proie à la plus grande anarchie, qui ne cessa que par un miracle de la Providence. En effet, les deux David, que tant de motifs de haine et de ressentiment devaient séparer, revenus tous deux d'un exil où leur vie avait été en péril, se partagèrent le royaume du Khartli, et étonnèrent tout le monde par leur amitié et leur concorde.

2° **BAGRAT III**, fils de Gourgen et grand-père de Bagrat IV, est représenté enfant sur la fresque, je ne sais pour quelle raison. Il régna trente-quatre ans, de 980 à 1014. Bagrat fit des guerres heureuses contre les montagnards du Caucase et contre l'émir de Gandja. Il sut se concilier l'amitié des rois de Perse et d'Arménie et se faire estimer des empereurs grecs. Ce souverain se fit adorer de ses sujets à cause de sa justice et de sa générosité. Il établit l'ordre et la paix dans le royaume, et s'illustra par de nombreuses constructions, telles que l'église épiscopale de Béda, et surtout la cathédrale de Koutaïs, qu'il éleva pour le salut de la reine Gourandoukht, sa femme. — Une inscription placée en dehors du grand chœur prouve que cette belle église fut achevée l'an 1003, et par conséquent Bagrat IV n'a pu que la réparer ou y ajouter quelques ornements.

3° **GIORGI I**er, fils de Bagrat III, régna treize ans, de 1014 à 1027. Monté sur le trône à dix-huit ans, il fut aussitôt obligé de dompter les éristaws rebelles de la Cahétie et de soutenir une guerre sanglante contre l'empereur Basile II. Dans une seconde guerre qui eut lieu en 1022, Giorgi fut vaincu, malgré des prodiges de bravoure, et l'empereur emmena son fils Bagrat en otage à Constantinople. Trois ans plus tard Constantin, ayant succédé à Basile, renvoya le jeune prince à son père, qui mourut peu après à Koutaïs.

4° **BAGRAT IV** succéda en 1027 à son père Giorgi. Il n'avait que neuf ans quand il monta sur le trône, et grâce aux bons conseils de la reine Mariam, sa mère, qui était une sage et pieuse princesse, il sut maintenir son pouvoir et maîtriser les révoltes des éristaws rebelles qui s'étaient alliés aux Grecs. Romanos Argyre, devenu empereur de Byzance après Constantin, fit tout ce qu'il put pour rétablir de bonnes relations avec la Géorgie, dont il était suzerain. Afin de cimenter l'union d'une manière durable, il donna à Bagrat sa nièce Hélène en mariage, avec le titre de couropalate, et lui envoya des architectes pour achever les églises et des images pour les orner. Tantôt attaqué par les Seldjoukides d'Alp-Arslan, tantôt en guerre avec ses turbulents vassaux, Bagrat eut un règne fort agité qui dura quarante-cinq ans. — Il arriva cependant à un haut degré de puissance et en 1065 il maria sa fille Martha à l'empereur Michel Ducas. Bagrat s'occupa de l'architecture et de la littérature de son pays, et il fit traduire en géorgien les saintes Écritures, les ouvrages d'Aristote et de Platon, et un grand nombre de psaumes et d'hymnes sacrés.

5° **EUDÉMON**, contemporain et émule de David le Réparateur, était catholicos d'Abkhazie. Respecté à cause de ses vertus et soutenu par le roi dont il était l'ami, il mit fin aux dissensions des prêtres et établit un ordre sévère dans l'Église. Ce fut lui qui construisit Ghélathi, sous les yeux du grand David, et l'on y voit encore son tombeau. Au onzième siècle le véritable siége des patriarches était encore à Pitzounda, sur le rivage du Pont-Euxin. Le voisinage et la protection des empereurs de Constantinople contribuèrent beaucoup à entretenir l'éclat de la religion chrétienne dans les diocèses de la Colchide. Mais lorsque la Géorgie et l'Abkhazie se fondirent en un seul État, les rois allèrent habiter Tiflis et le patriarche géorgien de Mtskhèta gagna en importance ce que perdit celui d'Abkhazie. Bien plus tard, la chute de l'empire d'Orient et les progrès de l'islamisme affaiblirent la foi dans l'ouest du Caucase. Les catholicos se réfugièrent à Koutaïs et Pitzounda devint déserte, quoique l'on continuât à y célébrer le service divin à certaines époques de l'année et à y sacrer les prélats de l'Imèreth.

6° **DAVID II**, fils de Georges II, régna trente-six ans, de 1089 à 1125. Quand il monta sur le trône, la Géorgie était épuisée par les ravages des Turcs Seldjoukides et des Tatars. Tiflis était tombé au pouvoir d'Alp-Arslan, et les malheureux Ivères avaient fui leurs demeures incendiées pour se réfugier dans les grottes et dans les forêts. — Plein de foi et de courage, David courut sur les oppresseurs de son peuple, les battit, les chassa hors des frontières, reprit Tiflis, et s'empara de Chamchvildé, qu'il restitua à Ivané Orbélian, son spassalar et son meilleur lieutenant. Trois fois les Turcs revinrent à la charge, et trois fois David les repoussa, les poursuivant jusqu'en Arménie, où il leur enleva l'opulente cité d'Ani. Ensuite il rassembla ses sujets dispersés, releva les villes, rebâtit les églises, et mérita le surnom de *Aghma Chénébéli*, qui signifie reconstructeur ou réparateur. Ce roi était aussi pieux qu'intrépide, aussi sage que juste; il raffermit l'ordre dans l'État comme dans l'Église, et ne toléra aucun des scandales qui avaient terni l'éclat des autres règnes. Sa Bible ne le quittait jamais, et souvent au milieu d'une bataille, on le vit oublier le tumulte de la mêlée pour se plonger dans la méditation du livre saint. Si, privés de sa présence, ses soldats pliaient sous les coups des infidèles, David interrompait sa lecture et achevait la défaite de l'ennemi avec cette force et cette confiance surnaturelles qu'il puisait dans une foi profonde. Après avoir construit Ghélathi, sentant sa fin prochaine, et voulant assurer le bonheur de son peuple, même après qu'il l'aurait quitté pour toujours, il écrivit son testament, où il donna des conseils pleins de sagesse à son fils Démétrius, qui sut porter noblement l'héritage d'un père si glorieux.

PLANCHE LXXIX.

CIS-CAUCASIE. — DESTRUCTION DES BOIS DE LA TCHETSCHNIA ET OUVERTURE DE LA PLAINE DE CHALY.

La Tchetschnia est une province de la Cis-Caucasie située sur la rive droite du Térek, entre la petite Kabardie et le territoire des Koumuiks. A l'exception des collines qui bordent le cours de la Sounja, la partie septentrionale de ce pays est plate et déboisée; mais au delà de cette rivière commence une immense forêt vierge, qui s'étend jusque sur la chaîne du Caucase et n'est que rarement interrompue par des plaines qui méritent plutôt le nom de clairières. Le torrent de l'Argoun, qui sort des montagnes pour aller se jeter dans la Sounja, divise ce pays en deux parties inégales, la petite et la grande Tchetschnia. — Au sud et dans la montagne habitent les Itschkérines et les Galgaïs, qui sont de la même famille, ainsi que les Ingouches et les Karaboulaks, établis sur les bords du Nazdrane, au nord-ouest de la petite Tchetschnia.

Les Tchetchènes sont peut-être le peuple qui a subi les plus grandes transformations au milieu des troubles suscités par l'iman Chamil. Bien que connus dès longtemps par leur turbulence, leur déloyauté et leurs rapines, ils durent se soumettre à l'autorité de la Russie, lorsque le général Yermoloff eut construit en 1818, au milieu de leurs forêts, le camp de Groznaya, dont la situation centrale était habilement choisie. En effet, ce fort, bâti sur la Sounja et à peu de distance de la limite des deux Tchetschnia, permet aux colonnes qui sortent de ses murs d'atteindre par une marche de nuit chaque village rebelle, et de rayonner à l'improviste dans le pays pour y apporter des avertissements ou des châtiments. — A l'exception de la grande révolte de 1831, qui embrasa tout l'est du Caucase, les Tchetchènes se tinrent assez tranquilles, cultivèrent leurs fertiles guérets, firent le commerce d'échange avec les colonies du Térèk, et acquirent une somme de bien-être qui semblait devoir amollir leurs féroces instincts. Cette paix, hâtons-nous de le dire, n'était que relative, car il y avait toujours des esprits inquiets, des jeunes gens avides d'aventures et de combats, qui se rendaient à la maraude en petites troupes et tenaient en haleine la vigilance des Cosaques de la frontière. Ces brigandages appelaient souvent des représailles, et la garnison de Groznaya, sentinelle avancée des colonies du Térèk, était chargée de rendre visite aux coupables et de réclamer le bétail volé ou les prisonniers enlevés. Mais ces peccadilles ne troublaient pas la paix générale, et la Tchetschnia continuait à prospérer, malgré les escapades de ses *enfants terribles*. — Cet état de choses dura jusqu'en 1840, époque à laquelle Chamil, parvenu à une certaine puissance dans les arides montagnes du Daghestan, sentit le besoin de s'approprier une partie de la plaine qui pouvait le nourrir. Sur tout le versant septentrional des montagnes, la Tchetschnia était la seule province qui pût convenir à ses projets, parce qu'à une grande fertilité elle joint l'avantage d'être défendue par d'impénétrables forêts qui en rendent l'accès très-difficile. Pendant plusieurs années, Chamil travailla l'esprit des habitants pour réveiller leur fanatisme musulman et les détacher de la cause des Russes. La jeunesse turbulente, les paresseux et les voleurs, qui n'avaient rien à perdre, écoutèrent la voix de l'agitateur et entraînèrent les riches en les intimidant. — Les Tchetchènes, éblouis ou terrifiés, quittèrent peu à peu leurs villages en emportant une partie de leurs richesses, et se réfugièrent au plus profond des gorges et des bois, où ils se mirent à vivre comme des loups. Poursuivis par les Russes, ils avaient perdu une bonne partie de leur bétail; mais ce qu'ils n'avaient pu emporter, c'était ce sol productif, ces grasses prairies, ces champs où le maïs atteint 3 mètres de hauteur, les belles plaines d'Atschkoy, de Ghéki, de Goïto, de Chaly, où leurs ancêtres avaient trouvé l'abondance. Pressurés par Chamil, traqués par les Russes, ils traînent dans les forêts une misérable existence, et le désespoir a redoublé leur férocité et leur sauvage énergie. De tout temps ils ont été de bons soldats, mauvais cavaliers et pauvres en chevaux, mais piétons infatigables, excellents tireurs et maniant l'arme blanche avec audace et vigueur. Doués de ces qualités naturelles, ils ont acquis en outre une certaine discipline sous les *Naïbs* de Chamil; et favorisés par leurs épaisses forêts et par les barricades qu'ils y élèvent de toutes parts, ils sont devenus les plus redoutables adversaires qu'une armée européenne puisse être appelée à combattre. On comprend que la guerre soit meurtrière dans un pareil pays et avec de si rudes ennemis. Aussi, pour diminuer l'effusion du sang, les Russes font-ils principalement leurs expéditions en hiver, lorsque la neige empêche les montagnards de tenir longtemps la campagne, et que les arbres dépouillés de leur feuillage prêtent un abri moins favorable aux hôtes incommodes de la forêt. On a construit des forts avancés dans l'intérieur de la Tchetschnia, et afin de rendre le pays plus praticable, on fait des coupes dans les bois en réunissant les clairières et en élargissant les passages. Mais telle est la vigueur de la végétation dans ces contrées, que là où l'on a abattu une forêt, on retrouve au bout de trois ans un épais taillis qui protége les embuscades. Les troupes russes sont donc obligées de faire sauter les énormes racines des chênes et des hêtres séculaires, dont les débris servent à alimenter les feux du bivouac. L'ennemi fait toujours de vigoureux efforts pour empêcher les travaux; mais, malgré le canon de Chamil et les balles des Tchetchènes, cette pénible entreprise avance sans relâche, et c'est avec terreur que les montagnards voient approcher le moment où la hache aura détruit leurs formidables remparts. Beaucoup d'entre eux se réjouissent cependant du prochain dénoûment d'une lutte qui les a réduits à la misère, et aspirent à retrouver ces champs et ces villages où ils vivaient heureux sous l'égide de l'aigle impériale. La planche n° LXXIX représente l'état-major de la colonne russe qui abattit en janvier 1850 le bois de Chaly, en réunissant la plaine du même nom à la vallée de l'Argoun. Les Cosaques de la ligne et leur artillerie, ainsi que l'escorte du général, occupent le premier plan, tandis que dans le fond on voit brûler les *aoûles* de Chaly et de Guerbentchik.

PLANCHE LXVIII.

DAGHESTAN. — MONTAGNE DE TILITLE ET VILLAGE DE HOLOTLE SUR LE KOISSOU D'AVARIE.

La planche LXVIII donne la vue de la vallée du Koïssou, telle qu'elle se présente des hauteurs voisines de Khounzakh, la ci-devant capitale de l'Avarie. Maintenant le château de Khounzakh est désert; la famille des Khans a été traîtreusement massacrée par Gamzat-Bek, second Imam et successeur de Kazi-Mollah, et la cruelle politique de Chamil a dispersé la population avare pour la transplanter dans des pays mieux soumis à sa surveillance. — Les Russes ont fait de glorieuses expéditions dans ces montagnes impraticables et ont occupé l'Avarie pendant plusieurs années. — Mais après la destruction des Khans, il ne restait plus d'élément d'ordre sur lequel on pût s'appuyer; l'occupation de cette contrée sauvage et improductive coûtait des sommes énormes, puisqu'il fallait y transporter à dos d'âne jusqu'au combustible, de sorte que le gouvernement résolut en 1843 d'abandonner l'Avarie à son triste sort.

Holotle est un village bâti en pierres sèches et fortifié, comme tous les *aoûles* du Daghestan, et il n'a jamais eu d'importance que par le passage qui y était établi sur les eaux furieuses du Koïssou. Tilitle est perché comme un nid d'aigle sur la montagne du même nom, dans une position inexpugnable. C'est là que réside le mollah Kibite-Mohamed, vieillard rusé et énergique, rival de Chamil, et qui lui a suscité à diverses reprises de graves embarras.

Sur la gauche de la planche, on voit un groupe de guerriers de la milice avare, troupe qui s'est souvent distinguée en servant dans les colonnes des Russes, mais dont le rude aspect ferait plutôt croire à une bande de brigands féroces qu'à un paisible

détachement de *garde nationale*. Ce dernier nom lui convient cependant davantage, en faisant la part des lieux et des circonstances, car le gouvernement a l'habitude d'organiser cette sorte de milice dans tous les pays soumis, et d'en admettre quelques corps dans les colonnes expéditionnaires, où elles rendent à peu près les mêmes services que les *goums* auxiliaires en Algérie. Cette institution se retrouve sur toute la frontière asiatique de l'empire, depuis la Sibérie orientale jusqu'aux bords fleuris de la Colchide, et il y aurait à faire une nomenclature ethnographique très-curieuse de ces milices, si différentes d'origine, de religion et d'aspect, qui tirent le sabre pour la même cause et qui ne se connaissent pas entre elles.

PLANCHE XXVIII

GÉORGIE. — ÉGLISE DE CABÈN.

Après avoir parlé dans diverses livraisons des mœurs et de l'histoire de la Géorgie, il nous reste à nous occuper de l'architecture sacrée de ce pays, où toutes les choses qui touchent à la religion ont toujours eu la plus grande importance.

Ce fut dans le septième siècle avant Jésus-Christ que les Géorgiens apprirent des Persans l'art de construire des murailles avec de la pierre et de la chaux. Jusque-là, ils avaient vécu dans des grottes naturelles et artificielles, comme on en voit tant dans les vallées rocheuses de la Transcaucasie, ou dans des huttes en terre à moitié enterrées sous le sol, semblables à celles que les paysans géorgiens habitent encore aujourd'hui. La première église géorgienne fut fondée vers l'an 300 de notre ère par Miriam, dans sa résidence de Mtskhéta, quelques années après que sainte Ninon eut rappelé à la vie le fils de ce roi et converti par ses miracles le peuple et l'armée. Cette église n'était qu'une chapelle en bois, qui fut remplacée à la fin du quatrième siècle par un monument en pierre. — La Géorgie subit à cette époque l'influence architecturale de l'Arménie, pays plus riche et plus civilisé d'où lui était déjà venue la bienfaisante lumière du christianisme. Les églises primitives furent de petites dimensions, sans coupole, et avaient une seule nef avec des frontons au levant et au couchant. Plus tard on adopta la forme de la croix grecque, on éclaira le temple par un dôme conique surmontant le transept et reposant sur des colonnes ou sur des piliers. Le chœur et les deux bras de la croix furent disposés en niches demi-circulaires, et l'on introduisit d'élégantes sculptures, de délicates moulures dans l'ornementation des frontons, des corniches et des baies. Au commencement du onzième siècle, Bagrat III donna une nouvelle impulsion à l'art géorgien, et construisit la belle cathédrale de Koutaïs, qui est malheureusement presque détruite aujourd'hui. Après lui Bagrat IV, David II et Thamar portèrent l'architecture de leur pays au plus haut degré de splendeur. — Par suite des fréquents rapports de ces princes et des patriarches d'Abkhazie avec les empereurs de Constantinople, l'influence de la civilisation byzantine laissa des traces dans les monuments de la renaissance géorgienne, et déjà dans le sixième siècle de notre ère, les traditions grecques avaient été importées en Colchide par Justinien, auquel on doit le temple de Pitzounda, ce prototype de tant d'églises caucasiennes. Il est cependant sorti de tout cela une architecture nationale et originale dont nous parlerons en détail à propos de Béthanie, de Mtskhèta et d'autres monuments de l'époque glorieuse du Khartli.

Aujourd'hui nous dirons quelques mots de l'église de Cabèn, dont la planche XXVIII représente la façade postérieure ou abside. — Cabèn était un monastère de femmes fondé par la reine Thamar à la fin du douzième siècle. Il occupait une position agreste dans la vallée de l'Asourèth, à 16 verstes de Tiflis du côté de Kodjor. Cette vallée est déserte maintenant, il ne reste du couvent que des amas de décombres, et un bois épais couvre tout l'emplacement de l'enceinte sacrée. — Nul pas ne fait retentir les échos endormis de cette solitude, nulle voix ne trouble le repos des saintes filles couchées sous les dalles vermoulues, et il faut être un chasseur déterminé ou un archéologue passionné pour que le hasard vous mette en face de ces ruines silencieuses que recèle la forêt. — L'église de Cabèn est plus qu'à moitié détruite, mais l'abside est assez conservée pour qu'on puisse juger du style et de l'élégance qui distinguaient l'ensemble. Ce temple est bâti en pierres calcaires blanchâtres, sans mélange de briques, comme cela se voit quelquefois en Géorgie. Il avait une nef principale et des bas côtés sur l'un desquels on remarque encore une porte de belles proportions et admirablement ciselée. La svelte coupole citée par l'historien Vakhouscht s'est écroulée, et il ne reste que la base des piliers qui la supportaient. L'abside repose sur un soubassement très-largement empâté, et forme un pignon unique à surface plane. Tous les ornements de cette façade partent de la croix qui est sculptée au sommet, et se relient entre eux en suivant une ligne droite qui partage l'abside en deux parties égales, comme les deux volets d'une armoire fermée ou d'un tabernacle. J'ignore si c'est une disposition symbolique ou une simple fantaisie de l'artiste. Les deux niches triangulaires qui se trouvent à l'intersection des deux pans coupés formés par les extrémités de l'abside et celles des bas côtés témoignent aussi de l'originalité de l'architecte, et ne se retrouvent pas sur les autres églises géorgiennes. — Les colonnettes, les entrelacs à jour, les palmettes et toutes les sculptures de ce monument sont finement enlevés, et leur état de conservation donne un intéressant spécimen des détails du style fleuri géorgien au douzième siècle.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES

DANS LA TREIZIÈME LIVRAISON.

PLANCHE XLIII.

ABCHÉRON. — PALAIS DES KHANS DE BAKOU.

Quoique nous ayons parlé de Bakou et de son château dans la livraison VI, nous donnerons ici quelques notions supplémentaires sur cette ville. Le golfe de Bakou, bordé par le chaînon aride de Yassamal, a la forme d'un arc de cercle dont l'ouverture regarde le midi. La circonférence de ce bassin mesure 19 verstes, et est terminée d'un côté par le cap Salé, et de l'autre par le promontoire de Chikhow. A sept verstes de la ville, du côté du sud, surgissent parallèlement les trois îles de Nargen, Wolff et Pestchanoy, qui forment comme une ceinture à ce port naturel et le défendent contre les vents de la haute mer. Entre les murs de Bakou et le cap Chikhow se trouvent des puits de naphte, et presque partout la mer est recouverte d'une couche de cette substance. C'est au même endroit, à une certaine distance du rivage, que se voient, par les temps calmes, les ruines submergées de deux tours rondes et de deux grands bâtiments rectangulaires, tandis que sous les murs de la ville on tire fréquemment de l'eau des pierres tumulaires, témoins irrécusables d'un déplacement du niveau de la mer Caspienne dont on ne peut dire l'époque. Le promontoire d'Abchéron est composé d'un calcaire coquillier rempli de fissures, d'où s'échappe le gaz inflammable, sur lequel nous reviendrons dans la quatorzième livraison, à propos des adorateurs du feu. Le sol aride et imprégné de sel, ne produit presque aucune végétation, et les vents qui règnent dans ces contrées ne permettent aux arbres de prospérer qu'à la faveur d'un abri. Aussi n'est-ce que dans les cours des maisons et au pied des murailles que croissent l'acacia, le figuier, le mûrier, le grenadier et quelques oliviers.

On prétend que le nom de la ville de Bakou dérive du mot persan Bad-Kiou, qui signifie vent de la montagne, ou de Bad-Kioubé, combat des vents. Cette étymologie est du moins justifiée par le climat, car il y a à Bakou une lutte constante entre les exhalaisons salines de la mer, les gaz inflammables que vomit le sol, et le sable du rivage que les vents soulèvent et répandent sur toute la presqu'île. Grâce à ce renouvellement de l'air, le climat de Bakou est fort sain, et le nombre des naissances excède en moyenne celui des décès. Les maladies locales se bornent à des inflammations des yeux et des organes respiratoires, à des ébullitions de la peau et à des fièvres qui proviennent des grandes chaleurs et de l'abus des fruits. Il ne tombe de la pluie que du mois de novembre au mois de mai. En janvier et en décembre le froid ne dépasse pas 6° Réaumur au-dessous de zéro. Pendant l'été règne une grande sécheresse : le thermomètre monte à 30° pendant le jour et à 22 pendant la nuit; mais la chaleur est tempérée par les brises de mer.

Bakou occupe une colline aplatie au fond du golfe du même nom et est entourée d'une double muraille très-ancienne à laquelle les Russes ont ajouté quelques bastions. Cette muraille a un développement de 920 sagènes et est percée de deux portes avec des ponts-levis. Le palais des khans couronne le sommet de la colline, et les maisons sont entassées sur la déclivité qui regarde la mer. Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, la fondation du château est attribuée au sultan Halil et remonte à la première moitié du quinzième siècle. Il contient un palais, des mosquées et plusieurs bâtiments plus ou moins bien conservés. Les murs sont bâtis en blocs de calcaire coquillier si habilement superposés qu'on n'aperçoit pas les jointures. Le palais est remarquable par la beauté de sa porte ogivale et par la salle circulaire où se tenait le divan. La principale mosquée a deux dômes et un élégant minaret. Des sculptures savantes et délicates ornent toutes les baies et témoignent en faveur du goût architectural des Persans au quinzième siècle. Le gouvernement a fait quelques dépenses pour entretenir cet intéressant monument et empêcher sa dégradation ultérieure. Près du palais se trouve une citerne creusée dans le roc à une profondeur de 45 toises, et un escalier vermoulu descend jusqu'au niveau de l'eau, qui est amenée de la campagne par un conduit souterrain. Comme il n'y a pas de rivière à Bakou, presque chaque maison a sa citerne; mais l'eau en est généralement saumâtre et désagréable. Une autre curiosité de Bakou est la Tour des filles, sur laquelle Gmélin a raconté des histoires semblables à celles que Gamba débite sur le château de Dariel. Elle est bâtie sur un rocher au bord de la mer et a plus de 100 pieds de hauteur. Sa forme est ronde comme celle d'un minaret, et un escalier tournant grimpe le long de la muraille intérieure jusqu'à la plate-forme. La partie inférieure de la tour est rongée par le temps, mais le reste est lisse et intact. Quoi qu'on ait raconté sur la destination de cette tour, il est probable que c'était tout simplement un phare bâti par le sultan Halil ou par Schah Abbas, mais un phare grandiose et digne de ces princes, qui tous deux ont beaucoup aimé Bakou.

Avec le petit faubourg extérieur, la ville compte 1992 maisons et 9431 habitants, la plupart du rite musulman chéite, le bataillon de garnison non compris. Il y a à Bakou une église grecque, deux églises arméniennes, douze mosquées, deux écoles du gouvernement, seize écoles musulmanes privées, un hôpital et cinq cent cinq boutiques. Les maisons sont très-entassées, les ruelles très-étroites, et il n'y a qu'une rue principale, allant d'une porte de la ville à l'autre, où l'on puisse se promener en voiture. Les maisons sont presque toutes construites à l'orientale et n'ont d'ouverture que du côté de la cour. On y voit rarement une cheminée, et les habitants se chauffent avec le *mangal*, brasier qu'on place sous une table basse et que l'on recouvre d'un tapis sous lequel les hommes et les femmes fourrent leurs pieds. Les toits des maisons sont plats et enduits d'une espèce d'asphalte appelée *kir*. On l'obtient en mélangeant de l'argile avec du naphte noir. L'industrie de la ville est peu considérable et se borne à la fabrication de toiles grossières et de quelques objets d'orfévrerie en émail. C'est le port qui occupe le plus de monde, et l'on compte à Bakou 100 pilotes et 700 matelots. Il y entre chaque année 500 bâtiments dont 75 appartiennent à des armateurs de la localité. Ces vaisseaux viennent d'Astrakhan, de Derbend, de Lenkoran, d'Enzély ou d'Astrabad, et la communication entre ces villes est régulièrement entretenue par l'État au moyen d'une ligne de bateaux à vapeur en fer. L'exportation consiste en naphte blanc et noir, sel, safran, garance, puis en denrées coloniales et en objets manufacturés venus de Russie. L'importation de la Perse comprend de l'huile, du miel, des fruits secs, des grains, du coton brut et quelques étoffes communes. Le mouvement commercial de Bakou, tant par mer qu'avec Tiflis, roule sur une somme annuelle d'environ 2,600,000 roubles d'argent, c'est-à-dire plus de 10 millions de francs.

PLANCHE LXVI.

DAGHESTAN. — VUE DE GHIMRI ET PORTRAIT DE HADJI-MOURAD.

Osman et Hadji-Mourad étaient fils d'un habitant notable de Hounsakh, et frères de lait de leur jeune souverain Oma, khan d'Avarie. Lorsque la première guerre de religion se termina, en 1832, par la prise de Ghimri et la mort de Kazy-Mollah, Gamzad-Bek fut proclamé second *imam*, et les deux jeunes frères furent reçus au nombre de ses murides. Ils se signalèrent de bonne heure par leur courage et restèrent auprès de Gamzad, même après que ce scélérat eut assassiné traîtreusement Oma, son jeune frère Abou-Noutzal et la mère du khan d'Avarie, âgée de soixante ans. Un jour qu'Osman et Mourad se vantaient de leurs exploits devant leur père, celui-ci les apostropha sévèrement, leur dit qu'ils étaient des lâches de servir le meurtrier de leur prince et de leur frère de lait, qu'il les reniait et irait lui-même, malgré son grand âge, immoler Gamzad, heureux de périr en délivrant son pays d'un monstre. Ces paroles frappèrent vivement les jeunes gens, ils reconnurent leur faute, et jurèrent sur le Koran de venger la famille d'Oma-Khan. Une conspiration fut ourdie contre l'imam, et quarante habitants de Hounsakh résolurent de le tuer lorsqu'il paraîtrait au premier jour de fête dans la mosquée. Gamzad fut averti de ce projet par un traître, mais il ne voulut pas y croire, et se contenta de défendre à qui que ce soit de venir en armes dans la mosquée. Il se ravisa cependant, et décida d'aller au jour fixé à la prière, mais accompagné de cent murides, qui avaient ordre de massacrer Osman et Mourad, comme les chefs reconnus du complot. Ces mesures effrayèrent les conspirateurs, et ils refusèrent leur concours aux deux frères. Ceux-ci annoncèrent cet échec à leur père, et l'inflexible vieillard, les accusant de mollesse et de parjure, leur répondit qu'ils étaient déjà trop de deux pour abattre le tyran, et les somma de tenir le serment prêté sur le livre saint.

Le lendemain à midi le peuple commença à se rassembler dans la mosquée, à l'entrée de laquelle se tenait un poste de murides pour examiner si les arrivants étaient bien sans armes. Les deux frères avaient endossé la *bourka* nationale, de sorte que les sentinelles ne s'aperçurent pas qu'ils avaient chacun un pistolet et un poignard passés à leur ceinture, derrière le dos. Bientôt apparut Gamzad entouré de murides, dont les uns portaient le sabre nu sur l'épaule et les autres tenaient leur fusil armé et prêt à faire feu.

Jamais les imam ne se montrent sans cet appareil guerrier, et Chamil a non-seulement maintenu cet usage, mais a ajouté au cortége un bourreau avec sa hache. — A la vue de Gamzad, Osman se leva et cria au peuple : « Où avez-vous les yeux, habitants de Hounsakh, que vous ne vous levez pas à l'aspect d'un si grand personnage! » — A ces mots, l'imam appela les deux frères et leur dit : « Vous avez eu l'audace de jurer que vous me tueriez? — Oui, répondirent-ils, et nous ne manquerons pas à notre serment. » Aussitôt ils ouvrirent leurs bourkas, saisirent leurs pistolets et tirèrent en même temps sur Gamzad, qui tomba comme foudroyé. — L'escorte fit feu sur les meurtriers, Osman fut frappé mortellement, mais Mourad eut le temps de se baisser et les balles passèrent par-dessus sa tête. Plus rapide que l'éclair, il se releva, proclama la mort du tyran et exhorta les assistants à exterminer les murides. Alors la mosquée devint le théâtre d'une effroyable lutte, où les coups de poignard, la détonation des armes à feu et les cris des combattants retentirent longtemps sous les voûtes enfumées du temple. Enfin une trentaine de murides réussirent à se faire jour et s'enfermèrent dans la maison des khans, mais on mit le feu à ce dernier asile, et ils périrent tous dans les flammes.

Ces événements se passaient dans les mois de mai et de juin 1834. Hadji-Mourad devint de fait gouverneur de l'Avarie, et se hâta d'envoyer des lettres de félicitation aux parents des défunts khans d'Avarie pour leur annoncer la mort du persécuteur de leur famille. Cependant le second imam devait avoir un remplaçant, et ce fut Chamil, un des plus fidèles murides de Kazy-Mollah, qui succéda à Gamzad-Bek. Un de ses premiers soins fut de tirer vengeance du massacre des murides, et il mit deux fois le siége devant Hounsakh, que les Avares défendirent vaillamment. Malgré ses succès, Hadji-Mourad se sentait trop faible pour résister aux efforts croissants du muridisme, et il supplia le baron Rosen, gouverneur général du Caucase, d'envoyer des troupes pour occuper l'Avarie. — Pour faire droit à cette demande, plusieurs expéditions sillonnèrent le pays et empêchèrent les murides de s'y établir. — En dépit de la loyauté et du courage d'Hadji-Mourad, il fut calomnié par ses ennemis auprès de l'autorité russe, qui se montra peut-être trop sévère, et à la suite de cette brouille il arbora le turban blanc du muridisme, et passa en 1847 dans les rangs de Chamil, son mortel ennemi. L'imam l'employa comme naïb, et lui donna des missions militaires et administratives, sans toutefois lui accorder sa confiance ni oublier leur ancienne rivalité. Il paraît même que la vie de Mourad n'était pas en sûreté auprès de son nouveau maître, car en 1851 il fit passer sa famille chez les Russes, et la rejoignit bientôt après dans le fort de Wozdwijensk. On le traita avec les plus grands égards, et il reçut un brillant accueil à Tiflis, sans paraître fort sensible aux honneurs ni à la sécurité dont il jouissait. Sombre, pensif, recherchant la solitude, se reprochant de vivre sous l'égide des *Giaours*, il s'exaltait par la lecture du Koran et par le souvenir de ses exploits. C'était un véritable fils du Daghestan, beau, fier et courageux, mais fanatique, défiant et versatile. Ennuyé du séjour qu'il avait choisi lui-même, il s'enfuit dès le mois de mai 1852. On ne pouvait laisser retourner un homme si dangereux dans les montagnes, après la confiance qui lui avait été témoignée. Il fut poursuivi, refusa d'obéir à l'ordre de retour, et périt après une résistance héroïque. Un sort pareil a atteint la plupart des héros du muridisme, qui ont toujours été tués à la guerre ou assassinés par leurs propres partisans. Chamil seul a jusqu'à présent échappé miraculeusement à tous les dangers, quoiqu'il ait été plusieurs fois à deux doigts de la mort.

Sur la même planche qu'Hadji-Mourad se trouve la vue d'une partie du bourg de Ghimri, célèbre dans la guerre sainte du Daghestan, et patrie de Kazy-Mollah, le premier imam. — Il est situé sur la rive droite du Koïssou d'Avarie et occupe les derniers gradins d'un profond entonnoir, entouré de montagnes rocheuses, de 7 à 8,000 pieds d'élévation absolue. Les maisons sont étagées sur les inégalités d'un sol tourmenté, et les jardins s'étendent plus bas jusqu'à la rivière. Ghimri était le boulevard du muridisme, le premier endroit où fut proclamé le *kazawath*, et les Lèzghiens, faisant allusion à la position de cet aoûle, disaient que les Russes n'y arriveraient qu'avec la pluie ou avec la neige.

Après la guerre de Turquie, les autorités du Caucase portèrent toute leur attention sur le muridisme qui agitait tout le Daghestan[1], et résolurent de l'étouffer dans son berceau. — A la fin de la brillante expédition de 1832, le baron Rosen parut devant Ghimri à la tête de huit bataillons d'infanterie, deux compagnies de sapeurs, trois licornes de montagne, et trois cent quatre-vingt-quinze cavaliers de milice indigène. Il battit d'abord un grand rassemblement de montagnards qui occupaient les approches des plateaux, emporta les fortifications des hauteurs, et descendit sans artillerie dans le précipice pour donner l'assaut à l'aoûle. — Après la prise de Ghimri, on s'aperçut que des murides s'étaient barricadés dans les tours du mur d'enceinte. On les cerna, et, dans une sortie que les assiégés firent pendant la nuit, Kazy-Mollah fut tué à coups de baïonnette. — On ne le reconnut qu'au matin, et comme son cadavre était tombé et resté dans l'attitude de la prière musulmane, cette circonstance contribua à le faire regarder comme un saint et à fortifier les montagnards dans leur fanatisme. Parmi les murides heureusement échappés de la tour se trouvait Chamil, alors inconnu, et qui devait au bout de quelques années recueillir et accroître les pouvoirs religieux et militaires des imam. La prise de Ghimri eut

[1] Voir sur le muridisme la livraison IX, planche et texte XLVII

lieu le 17-29 octobre 1832, et coûta aux Russes un officier et quarante soldats tués, trente-sept officiers et trois cent soixante-treize soldats blessés. La perte des montagnards fut immense, et le muridisme eut besoin de huit années de trahisons, d'intrigues secrètes ou de violences ouvertes pour être en état de relever sa tête de reptile.

PLANCHE IX.

GÉORGIE. — CHATEAU DE SOURAM.

Souram, le Surium de Pline, est une petite bourgade de la Cartalinie, située à 12 verstes du col de Lhiki ou Gado, qui sépare la Géorgie de l'Imèreth. C'était là que passait la route commerciale qui reliait les colonies grecques du Pont-Euxin à l'Ivérie et à la Perse. Les marchandises remontaient le Phase et la Kwirila jusqu'à Sarapana, d'où on les chargeait sur des chevaux pour franchir les montagnes meskhiennes (la Lhiki ou Gado d'aujourd'hui) et atteindre les bords du Cyrus, où recommençait la navigation. — Souram est baigné par la petite rivière du même nom, qui se jette un peu plus bas dans le Kour. Ses environs sont d'une fertilité remarquable et produisent le plus beau froment de la Géorgie, bien que la plaine de Cartalinie ait une élévation considérable, et que Souram ne compte pas moins de 2,113 pieds de hauteur au-dessus de la mer Noire, d'après les observations du professeur Parrot.

Aujourd'hui ce bourg de 980 habitants ne renferme que quelques bâtiments de l'État et une trentaine de masures géorgiennes groupées autour des inévitables *doukhanes* (cabarets) qu'on pourrait comparer aux *tambos* de l'Amérique du Sud. — En revanche le paysage est noblement caractérisé par l'imposante ruine qui domine le village. Selon l'historien Wakhouscht, le château de Souram aurait été fondé au deuxième siècle avant Jésus-Christ par le roi Pharnadjam, de la seconde dynastie géorgienne. Cet antique manoir couronne un roc isolé qui surgit comme un îlot entre les deux bras de la Souramka. Ici vivait un seigneur suzerain (*thavat*), un de ces petits despotes que les rois du Khartli avaient tant de peine à contenir. Sur la face sud-est du château on remarque une muraille crénelée qui plonge sur l'abîme et semble n'être que la continuation du rocher. La tradition prétend qu'un des seigneurs de Souram se donna beaucoup de mal pour construire ce mur, qui devait compléter la défense de sa forteresse. Il avait beau choisir les meilleurs matériaux et surveiller lui-même les travaux, rien n'y faisait, et à peine à la moitié de sa hauteur, l'ouvrage maudit s'écroulait. On recommença plusieurs fois à bâtir, mais toujours en vain, et la muraille enchantée s'obstinait à tomber en poussière. Alors l'architecte déclara qu'il n'y avait qu'un moyen de rompre le charme, et que ce moyen, qui lui avait été révélé en songe, consistait à enterrer sous les fondements..... un fils unique.

Grand fut l'étonnement des villageois à l'ouïe de ce procédé d'architecture, mais ils se tranquillisèrent bientôt, chargés qu'ils étaient tous d'une nombreuse progéniture. — Cependant on découvrit parmi eux une pauvre veuve, laquelle n'avait qu'un fils qui la soutenait par le travail de ses mains. Le malheureux remplissait les conditions requises, et il fut désigné pour être descendu dans la fosse. Après le sacrifice la muraille s'acheva si heureusement qu'elle tient encore aujourd'hui; seulement elle ne sécha jamais entièrement, et l'humidité qui suinte à sa surface est attribuée aux larmes versées par la mère infortunée. Une vieille chanson, bien connue aux environs de Souram, exprime les plaintes de la pauvre veuve, qui parle à son fils Zaourab pendant la fatale opération. Elle lui demande s'il l'entend, s'il est encore vivant, et à la fin des différents couplets Zaourab répond qu'il est déjà enterré jusqu'à la ceinture, puis qu'il en a jusqu'au cou, et enfin ses adieux se résument dans ce cri déchirant : « *Waimé dédav gavtavdi,* » maintenant, ma mère, c'est fini.

Telle est la légende singulière qui se rattache au château de Souram devant lequel le Géorgien passe avec indifférence en allant de Gori à Akhaltsikh, ou de Koutaïs à Tiflis. Maintenant ce n'est plus qu'une ruine abandonnée aux oiseaux nocturnes, comme il y en a tant au Caucase, et particulièrement dans la Géorgie supérieure, si riche et si peuplée avant les dévastations commises par les Mongols, les Persans et les Turcs.

PLANCHE XXI.

ÉRIVAN (EN ARMÉNIE). — DÉTAILS DES FAÏENCES DE LA MOSQUÉE SITUÉE DANS LA FORTERESSE.

Outre les nombreuses mosquées parsemées dans la ville d'Érivan, la forteresse en contient deux d'origine différente. L'une était une église élevée par les Grecs sous les gouverneurs curopalates, convertie en mosquée sunnite par les Turcs, transformée en poudrière par les Persans, et rendue au culte chrétien par les Russes après la prise d'Érivan, en 1827. L'autre, plus moderne, a été construite tout au commencement de ce siècle par le sardar Houssein, auquel on doit aussi le beau palais de la forteresse et bien d'autres embellissements qu'il prodiguait à sa ville chérie. Cette mosquée chéite a été changée en arsenal par les Russes, et c'est, selon nous, le plus curieux monument d'Érivan. Elle a la forme d'un parallélogramme allongé dont les petits côtés se prolongent du côté du nord par des ailes garnies de niches ogivales. Au milieu de la façade se dresse un dôme flanqué de deux minarets, sous lequel est percée la porte d'entrée. Toute cette façade est ornée d'arcatures en ogive dont les encadrements sont formés par des plaques de porcelaine de diverses couleurs. Tantôt ces plaques sont disposées en damier ou en dentelures, tantôt elles se marient pour représenter les fleurs et les guirlandes les plus capricieuses. Quelquefois aussi les arabesques ne sont autre chose que des versets du Koran qui s'allongent en frise ou se contournent autour d'une baie, combinaison à laquelle la nature de l'alphabet arabe se prête merveilleusement. Le dôme de la coupole est aussi recouvert de tuiles multicolores du plus gracieux dessin. Rien de plus joli que ce revêtement si brillant dans son ensemble et si varié dans ses détails. Les Persans excellent dans cette espèce d'ornementation, et en examinant leurs monuments d'architecture, on ne peut que s'étonner doublement lorsqu'on sait qu'ils les élèvent sans faire préalablement de plan sur le papier.

Malgré cela on retrouve dans leurs constructions une harmonie de proportions et une unité de mesure qui pourraient servir de modèle aux architectes qui suivent les traditions romaines. Les Persans ont cependant des principes à eux par lesquels ils se guident pour l'ensemble et les détails de leurs travaux. De même que les Byzantins, ils admettent le diamètre de la coupole comme mesure génératrice; mais, tandis que ceux-là prennent le diamètre intérieur pour le partager en douze fractions égales, les Persans ont choisi le diamètre extérieur, et le divisent soit par 5, soit par 7, soit par 9. — Par exemple, pour tracer la courbe d'une coupole ou d'un arc, ils divisent le rayon en neuf fractions égales, ajoutent un neuvième à la partie supérieure de l'arc de cercle et réunissent ce point culminant à la courbe par une tangente. Cette ligne droite devient la corde d'un arc qui a 1/81 de rayon, c'est-à dire un

neuvième de neuvième dans la partie la plus élevée au-dessus de la corde. La ceinture de la coupole ou la base de l'arc est d'un neuvième au-dessous du centre. Le tambour de la coupole, au-dessous de la ceinture, a trois neuvièmes d'épaisseur, et son rétrécissement par la base est de 3/81.

L'architecte byzantin, au lieu de diviser par 3, par 5, par 7 ou par 9, adopte toujours la division par 2, 4, 6, 8, 12 et 24; mais au fond les principes sont les mêmes dans les deux écoles, et c'est grâce à ces principes traditionnels sur les rapports des proportions qu'ils peuvent bâtir hardiment et improviser sur place sans faire de dessin préliminaire.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, RUE GARANCIÈRE, 8.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES

DANS LA QUATORZIÈME LIVRAISON.

PLANCHE XI.

GÉORGIE. — FAC-SIMILÉ D'UN PORTRAIT DE CHOTA ROUSTAVÉLI.

Le royaume du Khartli a été soumis à tant de guerres, d'invasions, de partages et de dissensions intestines, qu'on ne saurait s'étonner de ce que la littérature géorgienne n'ait pas atteint le degré de développement qu'on serait en droit d'attendre d'une si haute antiquité. Les ouvrages les plus remarquables de cette littérature sont les suivants :

L'Histoire de la Géorgie, connue sous le nom de *Chronique de Wakhtang*, et composée par ce roi, dans le dix-huitième siècle, à l'aide d'auteurs arméniens et byzantins;

La Collection des lois de différents peuples anciens, devant servir de base à un Code géorgien, par le même souverain;

L'Histoire et la Géographie du Khartli, par le tsaréwitch Wakhouscht;

Le Dictionnaire d'Orbélian, contenant environ 8,000 mots;

Le poëme de la *Thamariana*, par Tchékoubadzé;

Le poëme de *l'Homme à la peau de léopard*, le chef-d'œuvre de la littérature géorgienne;

Enfin un grand nombre de traductions d'auteurs persans, arméniens et grecs, dont la plus ancienne est la traduction de la Bible, qui date de l'an 412.

Depuis que la tranquillité est assurée à la Géorgie, la littérature semble vouloir s'éveiller de sa léthargie; il paraît plusieurs journaux en langue nationale, et l'on y peut lire de remarquables morceaux sur l'histoire et l'archéologie du Khartli. La création d'un théâtre à Tiflis aura aussi d'heureux résultats, et l'on commence à représenter sur cette scène des pièces géorgiennes qui intéressent vivement le public.

Après cette petite digression, nous nous empressons de revenir à Chota Roustavéli, auquel la planche XI est consacrée. Ainsi que l'indique son nom, il naquit à Roustavi, ville du Khartli, qui fut détruite en 1260 par le Mongol Barka Khan. Cet endroit fut connu plus tard sous le nom de Bostan-Kalak, et Wakhouscht l'appelle Naghébi dans sa Géographie. Aujourd'hui la ville est abandonnée, mais il en reste de belles ruines. Chota vivait dans la seconde moitié du douzième siècle et remplissait les fonctions de trésorier à la cour de Géorgie du temps de la célèbre reine Thamar. Il s'éprit d'un amour brûlant mais respectueux pour cette grande souveraine, et, ainsi que cela arrive aux âmes d'élite, les souffrances de son amour le rendirent poëte. N'osant pas exprimer ouvertement ses sentiments, Chota eut recours à la fiction et composa le poëme intitulé *Vepkouïs Tkao sani*, c'est-à-dire l'Homme qui porte une peau de léopard. Dans ce poëme, il fit le récit de son tendre martyre, en transposant les lieux et les personnages et en déguisant la vérité sous les hyperboles si familières aux auteurs arabes et persans. La tradition ne dit pas si la reine Thamar comprit l'allégorie ni quelle fut la récompense du trésorier poëte. Tous ceux qui savent la langue géorgienne s'accordent pour faire l'éloge de ce poëme et pour vanter la grâce et la noblesse du langage. La place nous manque pour en donner l'analyse, mais on peut lire la traduction partielle de cet ouvrage dans le nouveau Journal asiatique imprimé à l'Imprimerie impériale de Paris.

Après la mort de la reine, qui eut lieu en 1208, Chota Roustavéli alla en pèlerinage à Jérusalem, y entra dans un couvent, et mourut à un âge très-avancé. En 1755 il existait encore un portrait de Chota peint sur la muraille de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, ainsi que l'atteste Timothée, archevêque de Mtskhèta, dans la relation de son voyage en Terre-Sainte.

Le portrait dont la planche XI donne le fac-similé appartenait à un manuscrit très-ancien. Ce manuscrit fit partie de la dot de la fille du prince Révaz Eristof, qui vivait vers l'an 1700, et il devint ensuite la propriété de la princesse Théela, dernière fille du roi Héraclius II ; il appartient aujourd'hui à son fils, le prince Alexandre Orbélian, qui a bien voulu le communiquer aux auteurs de cette publication.

PLANCHE LXXII.

DAGHESTAN. — PONT DU DIABLE, ENTRE OUNTZOUKOUL ET GHIMRI.

Le Daghestan septentrional est arrosé par quatre rivières principales dont la réunion forme le Soulak, fleuve qui sort des montagnes à Tchir-Yourt et tourne brusquement à l'est pour se jeter dans la mer Caspienne. Ces quatre affluents portent le nom de Koïssou (eau folle ou eau furieuse), et pour les distinguer entre eux, on les désigne par le nom du canton le plus important qu'ils traversent.

Ces rivières ne sont que des torrents au cours impétueux, mais guéables partout où la nature des rivages le permet, hormis pendant la saison de la fonte des neiges. Rien de plus sauvage que ces sombres vallées où mugissent les Koïssou, étroites fissures creusées par les eaux dans le calcaire schisteux, sans prairies, sans végétation, sans rien qui rappelle la présence de l'homme, si ce n'est quelque tour de garde ou quelque *aoûle* incrusté dans un rocher vertical; quelquefois les parois de la vallée se rapprochent comme pour former une voûte, et sur le Koïssou de Kazi-Koumoukh, près du village de Hodjal-Maki, on voit le torrent bondir sous un rocher qu'il a percé et qui sert de pont naturel. Dans les hautes vallées exposées aux avalanches, les eaux se frayent un passage sous la neige, et il se forme alors des arcades de glace qui joignent les deux bords et ne fondent pas toujours pendant les plus grandes chaleurs de l'été.

On conçoit que dans un pays si accidenté et peuplé de tribus hostiles et défiantes, les voies de communication doivent être restées dans un état fort primitif. A part quelques travaux exécutés par les Russes dans l'Avarie, le Mèkhtouli et le Koïssoubou, les routes ne sont que des sentiers rapides où deux cavaliers ne peuvent cheminer de front, et souvent le passage ne consiste qu'en quelques poutres fichées dans le roc à une hauteur prodigieuse et recouvertes de planches mal assurées. Quant aux ponts, ils sont fort rares, bien qu'il y en ait qui datent d'une assez haute antiquité. L'établissement d'un pont sur les Koïssou est toujours une entreprise difficile, tant à cause de la nature des berges que par suite de la rapidité du courant et des crues qui redoublent d'intensité à des époques périodiques. Lorsque les deux rives sont élevées et rapprochées, et qu'il y a possibilité d'y guider un sentier, le pont est facilement établi. Mais là où l'un des bords est à pic et que l'autre présente une plage exposée aux inondations, le problème est moins aisé à résoudre. Il faut d'abord construire une digue en pierres sur la rive basse, ce qui augmente la rapidité du courant principal. Lorsqu'on a réussi à consolider cette tête de pont, on fixe sur chaque rive un système de poutres de longueurs différentes, les plus courtes servant de base, et les poutres supérieures surplombant graduellement jusqu'à ce que le tout forme une espèce de demi-arche. Alors les extrémités des deux arches sont jointes par quelques troncs de 3 ou 4 toises de longueur, et l'œuvre est achevée sans ferrures et avec le seul secours du bois et de la pierre. Les garde-fous sont considérés comme un luxe inutile, mais en revanche on construit le plus souvent à l'une des entrées une tour de garde qui défend facilement le passage, surtout lorsqu'on a enlevé les poutres du tablier. Les Russes ont aussi établi des tours et des blockhaus à certains endroits des Koïssou où des gués accessibles favorisaient les incursions des bandes de brigands.

PLANCHE LXIV.

DAGHESTAN. — VUE GÉNÉRALE D'ARAKANE.

Arakane est le principal village du canton de Koïssoubou, et par le nombre de ses maisons il mériterait le nom de ville, si l'on y retrouvait quelque trace de la vie civile et des institutions qui font une cité. Tandis que dans toutes les parties montagneuses du Caucase les indigènes vivent en petites communautés, soit dans des *aoûles* de vingt à cent maisons, soit dans des habitations dispersées au milieu des bois et des vallées, les montagnards du Daghestan aiment à s'agglomérer dans de gros villages qui comptent souvent de sept à neuf cents maisons. Ces bourgs occupent toujours des positions inexpugnables, sont défendus par une enceinte et par des tours et ont des communications souterraines de maison à maison, toutes choses qui facilitent singulièrement la défense. Quelquefois ils sont bâtis sur un plateau entouré de profonds précipices, comme Gounib et Tilitle; mais le plus souvent ils sont disposés en amphithéâtre dans le repli d'une montagne abrupte et inaccessible. Certains aoûles sont construits sur des pentes si rapides, comme par exemple Koutchébi, dans le Kaïtakh, que les rangées superposées de maisons n'ont d'autre moyen de communication que des échelles appliquées contre le rocher. Il en est ainsi pour une partie du bourg d'Arakane, si ce n'est que les échelles sont remplacées par des degrés taillés dans la pierre. Nous renvoyons du reste le lecteur à la planche LXV (V^e^ livraison), où nous avons consacré un article à ce village, dont la planche LXIV représente une vue générale.

PLANCHE XLIV.

ABCHÉRON. — ATESCH-GAH. — INDIENS ADORATEURS DU FEU.

Bien que la chaîne du Caucase et les montagnes de l'Arménie russe présentent de nombreuses traces de bouleversements plutoniens, on ne voit plus un seul volcan en activité, et ce n'est qu'aux deux extrémités de l'isthme, sur la presqu'île de Taman et sur le promontoire d'Abchéron, qu'on observe de nos jours quelques effets de ce puissant laboratoire souterrain qui fit surgir le Caucase. Des volcans de boue, des sources de naphte blanc et noir, des dégagements de gaz hydrogène, tels sont les symptômes qui se produisent encore dans les localités que nous venons de citer.

Le promontoire d'Abchéron, célèbre par l'inflammabilité de sa surface, a certainement joué un grand rôle dans l'antiquité. Voisin de l'Aderbaïdjan, cette terre de feu où naquit le culte de Zoroastre, il devait attirer l'attention des Mèdes et favoriser les superstitions de leurs prêtres en offrant un feu éternel à l'*atesch-gâh*. Mais cette supposition, basée sur les probabilités historiques, n'est appuyée par aucun fait ni aucun document, car le culte de Zoroastre, d'abord combattu par le christianisme, a reçu le coup mortel lors de l'apparition des Arabes, et les derniers vestiges des pyrées ont disparu, grâce au zèle dévastateur des apôtres de l'islam.

Le temple de Bakou est donc un monument moderne élevé par les Hindous que le commerce attirait au Caucase et à Astrakhan. Les pèlerins deviennent de plus en plus rares, et le nombre des cénobites qui résident dans ce couvent diminue peu à peu sans qu'il se présente de novices pour remplir les vides.

C'est à 12 verstes au nord de Bakou, entre les villages de Sarochény et d'Émir-Hadschan, que s'élève le fameux temple du feu éternel. Lorsqu'on y arrive de nuit, on est frappé de loin par l'aspect de cinq flammes principales qui jaillissent à une grande hauteur, et auprès desquelles on en découvre une multitude d'autres à mesure qu'on s'approche. Le couvent consiste en une cour irrégulière fermée par un mur contre lequel s'adossent les cellules. Au milieu de la cour, on voit un portique carré recouvert d'une voûte à laquelle est suspendue une cloche. A chaque coin se dresse une colonne qui ressemble à une cheminée de haut fourneau et de l'orifice de laquelle jaillit une flamme éternelle. Non loin de là se trouve un autre autel du même genre élevé de quelques degrés, et entouré de plusieurs feux qui sortent de tuyaux fichés perpendiculairement dans le sol. Les cellules sont d'une simplicité toute primitive. Les murs sont en pierres calcaires, et le plancher consiste en une couche de terre glaise battue d'un pied d'épaisseur. Dans un coin de la chambre est pratiqué le tuyau qui communique avec le sol volcanique, et donne une flamme de deux à trois pieds de hauteur dès qu'on approche une mèche allumée de l'orifice. Cette flamme sert à tous les usages, car c'est devant elle que l'Hindou fait ses prières, et il l'utilise ensuite pour faire cuire ses aliments. L'ameublement se borne à un tapis, une marmite de cuivre, quelques vases en terre et de petites idoles de forme bizarre. Quelquefois il y a une plate-forme en planches et recouverte d'étoffe sur laquelle sont placées les idoles et de petites cloches de diverses dimensions. Chaque cellule est habitée par un seul moine. Ils ne se visitent pas entre eux et ne se réunissent que chez leur supérieur. Quelques-uns de ces moines ne quittent même pas leur cellule et font vœu de rester pendant des années dans les positions les plus fatigantes, à l'imitation de saint Siméon Stylite. Ce sont tous des derviches qui viennent du Moultan et d'autres parties de l'Inde pour passer un certain temps dans ce lieu saint, dont la réputation est grande dans l'Hindoustan. Ces hommes sont en général très-basanés, d'une haute taille, d'une maigreur effrayante, et à peine recouverts de quel-

ques haillons. Leurs cheveux noirs et laineux flottent en désordre ou sont cachés sous les plis d'un turban. Le son de la cloche et des conques marines les appelle à la prière. Le grand prêtre se place devant la plate-forme qui sert d'autel, et prépare l'eau sacrée en la soumettant à diverses manipulations dans une coquille qu'il tourne en décrivant des cercles, puis il la verse dans une coupe d'argent et en arrose les idoles. Pendant ce temps il ne cesse de marmotter des prières que les assistants répètent en se jetant la face contre terre et en frappant les mains l'une contre l'autre. Après les ablutions les fidèles se rangent en silence autour de la flamme éternelle et restent en contemplation devant cette image de la pureté divine qu'ils appellent *aghan* ou *nur*, deux mots qui s'appliquent également au feu ou à la divinité.

Tel est cet atesch-gâh de Bakou, unique dans son genre, et qui témoigne après tant de siècles de cette antique religion née dans le voisinage de la Trans-Caucasie, qui lui doit les rudiments de sa première civilisation. Quant au phénomène de l'inflammation de l'air, il a été interprété de différentes manières qui ne concordent pas entre elles. On a voulu que ce soit du gaz acide carbonique, du gaz hydrogène, des vapeurs sulfureuses, des émanations du naphte, etc. Or cette flamme, d'une couleur blanc jaunâtre, n'a pas d'odeur, ne produit pas de fumée et ne se mélange pas avec l'eau. Près du temple de Bakou se trouve un puits de 20 toises de profondeur, dont l'eau est légèrement imprégnée de naphte, comme toutes les sources de ce canton. Lorsqu'on bouche le puits, il se forme au-dessous du couvercle une masse de gaz qui éclate avec le bruit du tonnerre au moment où l'on ouvre le puits et qu'on y jette une botte de paille enflammée. Aussi les Hindous ont-ils soin de ne jamais approcher de lumière de la partie supérieure de leurs cellules, parce qu'il en résulterait des explosions qui leur ont déjà plus d'une fois été fatales.

Tout le promontoire d'Abchéron est composé d'un calcaire schisteux très-fendu et rempli de crevasses. Il est probable que les flots de la mer Caspienne pénètrent dans le rocher par des conduits sous-marins, et l'eau, se trouvant soumise à une action chimique naturelle par la haute température d'un sol volcanique rempli de charbon de terre et de pétrole, dégage le gaz hydrogène qui tend à monter par toutes les fissures. — Il s'enflamme au contact de l'air atmosphérique quand on en approche une flamme quelconque, mais un charbon ardent ne produit pas le même effet. Cette explication du phénomène en question est corroborée par ce fait que, lorsque le vent souffle du sud-est et que la mer s'engouffre avec plus de violence dans les rochers du Bakou, les flammes du promontoire brillent avec plus d'intensité.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, RUE GARANCIÈRE, 8.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES

DANS LA QUINZIÈME LIVRAISON.

PLANCHES LXXIV ET LXXV.

GÉORGIE. — OUPLOS TSIKHÉ, VILLE TROGLODYTIQUE.

La fertile plaine de Gori, qui présente tous les caractères d'un ancien lac desséché, est enfermée entre les montagnes du Trialeth et le chaînon de Swernak. En voyant les nombreuses ruines qui y sont parsemées, on ne peut douter qu'elle n'ait été anciennement beaucoup plus peuplée que de nos jours. Les Persans, les Mongols, les Turcs et les brigands lezghiens ont exercé leurs plus cruels ravages dans ces riches contrées, et ce n'est que depuis l'arrivée des Russes et l'occupation du fameux marché d'esclaves d'Akhaltsikh que la paix a été rendue à la Géorgie épuisée.

Parmi ces ruines plus ou moins modernes, celles d'Ouplos Tsikhé se distinguent de toutes les autres par une haute antiquité et par le genre de leur architecture. Elles sont situées dans le district de Satarkhino, à 10 verstes de Gori, sur un contre-fort que le Swernak détache dans la plaine du Kour. Cette montagne, de forme bizarre, est composée de molasse à couches obliques, et la ville est creusée dans les dernières assises de son sommet anguleux et déchiqueté. Au pied du rocher sont groupées les chétives maisons et la vieille église du village arménien d'Ouplos Tsikhé. De ce village deux chemins conduisent à la ville troglodytique abandonnée. L'un, taillé dans le flanc de la montagne, offre une voie large et une pente habilement ménagée. L'autre n'est qu'un sentier en spirale, roide et incommode, pratiqué le long des corniches naturelles de la molasse et bordé de boutiques creusées dans la paroi, qui formaient certainement le bazar le plus aérien et le plus vertigineux qui fût au monde. Lorsqu'on suit le premier de ces chemins, on aborde Ouplos Tsikhé par la porte principale qui est encore debout, et l'on s'étonne de n'y trouver ni les ruines d'une ville selon les idées de l'Europe, ni ces grottes taillées à plusieurs étages dans la paroi d'un rocher, comme dans les cités troglodytiques de Vardsie et d'Inkerman. Excepté la porte en question et une église en briques, dont nous parlerons plus bas, Ouplos Tsikhé n'était composé que de maisons taillées dans les pitons et dans les capricieuses aspérités du roc calcaire. Au milieu de ce chaos de blocs et de pyramides creusées, on reconnaît la direction des rues, qui sont souvent très-roides et se transforment en escaliers. Des canaux ménagés sur les deux côtés conduisaient les eaux pluviales dans des citernes.

Les maisons ont généralement la même disposition, et ne diffèrent que par les dimensions et par l'ornementation. Les plus simples consistent en une chambre taillée en plein cintre avec de petites grottes latérales servant de cabinets. Dans un des coins on retrouve toujours le trou où se plaçait le foyer. La fumée s'échappait soit par une ouverture pratiquée dans la voûte, soit par le côté ouvert de la chambre, qui se fermait en hiver par une cloison ou des tapis.

Les habitations les plus somptueuses ont une grande variété et une grande richesse d'ornementation. Elles se composent d'une salle principale avec un vestibule ou une terrasse, et de plusieurs chambres ouvrant sur cette salle et pourvues de nombreux cabinets disposés comme les cellules d'un cloître. La décoration de ces salles appartient à deux genres différents.

Les unes ont des dômes qui rappellent le style gothique, si ce n'est que la voûte se termine plutôt en plein cintre qu'en ogive. La rosette contient fréquemment un double triangle enchevêtré, d'où partent des côtes qui vont s'appuyer sur la base de la voûte. Certaines chambres ont plusieurs dômes semblables l'un à la suite de l'autre, et dans ce cas les coupoles reposent sur des piliers élégamment sculptés dans la masse du rocher.

L'autre style d'ornementation, qui est le plus commun des deux, consiste dans une imitation consciencieuse de tous les détails d'une boiserie très-ouvragée. (Voyez planche LXXV, dessin d'en haut à gauche.) Les plafonds sont plats et reproduisent par la sculpture toutes les corniches, les poutrelles et quelquefois les caissons d'un plafond dont les ornements auraient été fouillés dans le bois. Lorsqu'une chambre semblable a de grandes dimensions, la maîtresse poutre est supportée par des piliers ménagés dans le roc. Dans le dessin précité, on remarquera que ces pilastres se sont écroulés.

En voyant ces grottes primitives à côté de ces riches palais, en admirant ces produits d'une architecture avancée dans ce lieu sauvage et inaccessible, on se demande à quel âge appartient cette civilisation, et quel fut le fondateur de cette nécropole sans pareille! Ce qui frappe d'abord dans une ville de la pieuse Géorgie, c'est l'absence de tout monument consacré à la religion chrétienne. L'église arménienne, bâtie en briques, date des derniers temps de l'existence d'Ouplos Tsikhé, car une inscription nous apprend qu'elle fut construite sous le règne de Bagrat III, à la fin du dixième siècle de notre ère.

Le nom même de la cité troglodytique, qui signifie château d'Ouplos, indique que sa fondation remonte à l'époque héroïque et presque fabuleuse de l'histoire du Khartli. Les Géorgiens regardent comme le fondateur de leur race le patriarche Thargamos, qui descendait de Noé au quatrième degré, et habitait les pays compris entre le Caucase, l'Ararat et les deux mers. Ses fils se partagèrent son patrimoine. Haos, l'aîné, eut l'Arménie, et Khartlos eut pour lot la Géorgie, à laquelle il donna son nom (Khartli). Khartlos fonda Armasi au confluent de l'Aragva et du Kour, ville qui prit ensuite le nom de Mtskhéta, de Mtskhétos, fils de Khartlos, qui succéda à son père. Le fils aîné de Mtskétos, nommé Ouplos, le remplaça à sa mort, mais il ne portait pas la couronne de roi, car les chefs de la nation géorgienne n'avaient alors d'autre titre que celui de *Mamasaklis*, père de la maison. Aussi Ouplos eut-il beaucoup de peine à maintenir l'ordre et à faire reconnaître son autorité de ses frères, qui voulaient se déclarer indépendants. Ce prince fonda Ouplos Tsikhé, Ourbnissi et Kaspi. D'après la chronique de Wakhtang, ces grands événements de l'ère géorgienne eurent lieu entre le quatorzième et le douzième siècle avant Jésus-Christ. En tout cas, la fondation d'Ouplos Tsikhé est antérieure au septième siècle avant Jésus-Christ, puisque c'est à cette époque que les Géorgiens apprirent des Perses l'art de bâtir avec des pierres

et de la chaux. Toutes les villes fondées sous la première dynastie, comme Armasi, Ourbnissi, Ouplos Tsikhé, etc., n'étaient primitivement que des villes de grottes creusées dans les flancs des montagnes. Les Khartles adoraient le soleil et les cinq planètes, et après l'invasion d'Ason, lieutenant d'Alexandre le Macédonien, ils sacrifièrent à des idoles d'or et d'argent. Voilà pourquoi Ouplos Tsikhé n'offre pas de vestiges de temple chrétien, et que les églises qui y furent construites après l'introduction du christianisme par sainte Ninon sont d'un style très-postérieur à l'établissement de la ville troglodytique.

Les chroniques arméniennes et géorgiennes font mention d'Ouplos Tsikhé à diverses reprises. Elles assurent que cette ville fut prise et saccagée en 887 par le roi d'Arménie Soumbat le Bagratide. George, roi d'Abkhasie, s'en empara à son tour au commencement du dixième siècle, et y fit prisonnier le fils de Constantin, roi du Khartli. Enfin elle tomba au pouvoir du curopalate David, prince du Samtskhé, en 980, alors que la Géorgie était gouvernée par l'éristaw Joanné Marouchidzé. Ouplos Tsikhé est citée pour la dernière fois à l'occasion de l'expédition de Tchengis-Khan, et fut complétement ruinée par les Mongols. La ville fut cependant encore habitée depuis le treizième siècle; quelques habitants revinrent dans leurs grottes qu'on n'avait pu détruire, et la cité jadis florissante devint un simple lieu d'asile, jusqu'à ce que les dissensions du Khartli et l'audace croissante des brigands lezghiens en eussent chassé les derniers et obstinés citoyens. Pour plus de détails archéologiques, consultez Dubois[1].

PLANCHE LIX.

GÉORGIE DU SEIZIÈME AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — PEINTURES TIRÉES D'UN GOLDJAR OU CHARTE SUR PARCHEMIN.

Les peintures de la planche LIX se rapportent à des personnages de l'époque la plus malheureuse de l'histoire du Khartli. Le quatorzième siècle avait été signalé par l'apparition du cruel Timour-Leng; mais le joug des Mongols fut passager et pesa également sur les voisins et sur les ennemis de la Géorgie. La véritable cause de la décadence du Khartli fut le morcellement qui suivit le règne glorieux d'Alexandre I^{er}, et facilita les intrigues et l'intervention armée des puissances musulmanes limitrophes. L'avénement des Sofis au trône de Perse et le schisme qui alluma la guerre entre les deux sectes rivales eurent aussi la plus funeste influence sur le sort de la Trans-Caucasie. Ce malheureux pays devint le théâtre de luttes incessantes entre les Turcs et les Persans, où ces derniers eurent presque constamment le dessus, et firent descendre les rois du Khartli et de la Kakhétie au rôle de simples préfets, nommés selon le bon plaisir des schahs, et que l'apostasie ne sauvait pas toujours de la destitution. Héraclius II, l'avant-dernier roi, releva l'éclat de sa couronne par ses vertus et son courage; mais il ne contint les Persans qu'avec l'aide de la Russie, qui pouvait seule garantir désormais, sinon l'indépendance, du moins l'intégrité, le repos et la religion de la Géorgie épuisée.

Les quatre rois dont la planche LIX contient les portraits appartiennent à cette triste époque de décadence, qui embrasse les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, et nous dirons quelques mots de chacun de ces princes, en nous conformant aux étroites limites qui nous sont imposées.

CONSTANTIN II. Après la mort d'Alexandre I^{er} et le partage de ses États, son fils puîné, Dimitri, régna sur le Khartli, et se fit moine après avoir perdu le Samtskhé, qui se déclara indépendant et forma un état séparé sous les Atabeghs. A Dimitri succéda son fils Constantin II (il est le troisième du nom si l'on compte le court règne de Constantin, oncle d'Alexandre I^{er}), qui garda son trône ébranlé depuis 1469 jusqu'à 1505, et eut un règne très-malheureux. Ce prince montra cependant de la bravoure et repoussa les agressions des Persans, mais il fut enfin vaincu par Jakoub Khan. Ce cruel conquérant prit Tiflis et établit des colonies musulmanes sur le Ksia et la Débéda, afin d'assurer son influence sur la Géorgie. Ce fut pendant le règne de Constantin II qu'eut lieu en Perse la révolution à la suite de laquelle les Sofis s'emparèrent du trône des schahs. On sait que cette dynastie descendait d'un cheik d'Ardébil, nommé Séfy, qui était contemporain de Timour et fut comblé de faveurs par le chef mongol. Ce cheik mourut en odeur de sainteté, et sa postérité étendit peu à peu son influence en profitant des dissensions qui divisaient les princes de la dynastie du Mouton blanc. Izmaël descendait au sixième degré du cheik Séfy. Il fut élevé dans le Chirvan, province dépendante de la Géorgie, et parut sur la scène du monde dès l'âge de quinze ans, marchant de conquête en conquête et soumettant les uns après les autres tous les chefs qui s'étaient partagé l'Iran. Izmaël ne se contenta pas de rétablir l'intégrité de la Perse et d'en assurer le trône à sa race. Son but était d'humilier une puissance voisine et de forcer ses sujets à se battre contre les Turcs, malgré les scrupules de religion. Il y parvint en mettant en pratique les dogmes rêvés par son ancêtre et en propageant le schisme d'Aly, qui sépara à jamais les Persans des Turcs. Les guerres que se livrèrent les partisans des deux croyances eurent des suites désastreuses pour la Géorgie, et c'est à ce titre que nous avons rappelé un événement qui se rattache au règne de Constantin II.

DAVID VII succéda à Constantin en 1505 et resta sur le trône jusqu'en 1524. Son règne fut encore plus malheureux que celui de son père, et renouvela pour la Géorgie les calamités de l'époque de Timour-Leng. David réunit momentanément sous son sceptre le Khartli et la Kakhétie, parce que le roi de ce dernier pays, Alexandre II, fut tué par son fils Giorgi le Méchant, et que le parricide suivit de près sa victime dans la tombe. Enorgueilli d'avoir ressaisi une partie de la puissance de ses ancêtres, David voulut s'affranchir du joug de la Perse. Pour le punir de ce dessein, Izmaël Schah reconnut pour roi de Kakhétie le jeune Léon, fils de Giorgi le Méchant, marcha sur Tiflis, saccagea la ville, détruisit les églises, et jeta dans le Kour la sainte image de la Vierge, le palladium de la cathédrale de Sion, que Timour lui-même avait respectée. David s'était enfui dans les montagnes, après une vaine résistance; mais lorsqu'il apprit la mort de son persécuteur, il revint à Tiflis, en chassa la garnison persane et s'efforça de relever la capitale de ses ruines. Épuisé par un règne de dix-neuf ans, qui ne fut qu'une longue suite de calamités, il abdiqua en 1524, en faveur de son fils Giorgi, et se retira dans un couvent.

IRAKLI I^{er} (Héraclius) était petit-fils de Teïmouraz I, roi de Kakhétie, qui finit ses jours dans l'exil, après un règne agité mais glorieux. Dans sa jeunesse il avait été envoyé par son grand-père à la cour de Russie, pour y demander des secours contre Schah Abbas et Schah Séfy. Ce voyage n'eut pas de résultats, et à son retour de Moscou, en 1688, Irakli fut choisi par le schah Houssein pour gouverner le Khartli. Persuadé qu'il ne pouvait se maintenir sur le trône que par la faveur des souverains de la Perse, il embrassa la religion mahométane, et prit le nom de Nazar Ali Khan. Il régna quinze ans, plutôt comme préfet de la Perse que comme roi, et en 1703 il fut déposé en faveur de Wakhtang V. Quelques auteurs disent qu'il s'éloigna volontairement, parce qu'il avait scrupule d'occuper un trône qui ne lui appartenait pas de droit, et qu'il se retira dans la Kakhétie, qui était son véritable patrimoine et où son fils Constantin lui succéda sous le nom de Mahomet Khouli Khan. Il ne faut pas confondre l'Irakli dont il est question ici avec Héraclius le Grand, qui commença à régner en Géorgie l'an 1762 et sur lequel nous reviendrons ailleurs.

[1] *Voyage autour du Caucase*, tome III, page 190, et l'Atlas.

Le **TSARÉVITCH TEÏMOURAZ** était le second fils d'Irakli Ier ou Nazar Ali Khan, auquel Constantin, le fils aîné, avait succédé en Kakhétie. Ce dernier ne régna pas longtemps, car les Turcs, qui faisaient à leur tour des progrès dans la Géorgie supérieure, s'emparèrent de sa personne par ruse, le livrèrent au supplice et mirent à sa place son frère Teïmouraz. Sur ces entrefaites, le glorieux Nadir monta sur le trône de Perse, battit les Turcs près d'Érivan et les chassa du Khartli. Teïmouraz, de son côté, mit en déroute, près de Karagatch, un corps turc qui se disposait à aller attaquer le schah dans le Chirvan. Plus tard il s'empara d'un aventurier du nom de Saam, qui se faisait passer pour fils de Houssein, et l'envoya chargé de fers à Nadir. Ces services lui valurent la faveur du nouveau souverain de la Perse, qui le nomma roi du Khartli, tout en laissant à son fils Irakli la Kakhétie. Ces deux princes finirent par se brouiller avec leur protecteur, parce que celui-ci exigea de la Géorgie un impôt de 20,000 tomans qu'elle n'était pas en état de payer. Ils se réfugièrent dans la forteresse d'Ananour, sur l'Aragva, et le peuple déserta les villages pour fuir dans les montagnes. Cependant Teïmouraz, ne voyant pas de fin à la misère de son pays, se décida à quitter sa retraite pour aller supplier le schah de retirer l'impôt; mais à peine arrivait-il dans l'Aderbaïdjan que Nadir fut assassiné par le kadjar Mahomet Khan et que la Perse devenait de nouveau la proie de la guerre civile. Pendant ces troubles, Irakli revint dans les États de son père et protégea Tiflis contre les audacieuses incursions des Lezghiens. Teïmouraz, de son côté, s'arrêta à Gandja, trouva de la sympathie parmi les habitants, et les aida à repousser une attaque du khan de Choucha. Ensuite il revint en Géorgie en compagnie du khan de Schéki, et fit avec lui une expédition contre les Djars, dans laquelle il fut trahi par son perfide allié. La suite du règne de Teïmouraz est remplie par des guerres incessantes. D'abord ce sont les habitants d'Érivan qui lui demandent du secours contre Asad Khan, l'un des nombreux compétiteurs au trône de Perse. Teïmouraz leur envoie Irakli, qui bat complétement cet aventurier. En 1752, révolte du khan de Gandja qui veut se détacher de la Géorgie. Le roi marche pour le soumettre, mais est repoussé par le sujet rebelle, auquel le khan de Schéki est venu prêter son assistance. Bientôt ce même khan Hadji Tchélébi rassemble un corps de soldats du Chirvan, grossi par de nombreuses bandes lezghiennes, et ose s'avancer jusqu'à Baïdari, qui n'est qu'à une cinquantaine de verstes de Tiflis. Teïmouraz défait complétement Tchélébi et poursuit son armée pendant l'espace de sept verstes, en faisant un affreux carnage, puis il se retourne contre Noursabeg d'Avarie, qui avait fait irruption dans le district de Moukhran, et le rejette au delà des frontières. En 1757 une terrible famine désole la Géorgie, et les paysans sont obligés de se nourrir d'écorces et de racines. Profitant de ces calamités, les Lezghiens reviennent à la charge et envahissent le Khartli de deux côtés à la fois. Ils sont si nombreux cette fois, que Teïmouraz est obligé d'appeler à son aide Salomon Ier d'Imereth, et les deux rois font subir une défaite complète aux montagnards près du village d'Atozi. En 1760 le vieux roi se brouilla avec son fils, dont la conduite mérite de justes reproches, et chercha un refuge en Russie. Il y mourut le 8 janvier 1762, et fut enterré à Astrakhan.

Après avoir donné une courte biographie des quatre rois qui occupent le bas de la planche **LIX**, il nous resterait à parler de Schah Abbas, dont on voit le portrait à la partie supérieure de la même feuille. Cependant comme l'histoire de ce prince est fort connue, nous ne rappellerons que les événements de sa vie qui se rapportent à la Géorgie. En 1602 il fit empoisonner Giorgi II de Géorgie, qui s'était mis sous la protection de Boris Godounoff, et devait donner sa fille en mariage au prince Fédor Borissévitch. Ce fut aussi lui qui engagea Constantin le Méchant à tuer son père Alexandre, et il prêta au parricide un corps de troupes pour l'aider dans son abominable dessein. Non content de ce crime, il enlève Khétévane, la belle-fille d'Alexandre, et lui fait subir le martyre parce qu'elle refuse d'abjurer sa foi pour embrasser l'islamisme. En 1620 Abbas envahit la Kakhétie et la Géorgie, détruit la ville de Gremi et envoie les habitants dans l'esclavage. Les rois Louarsab II et Teïmouraz Ier sont obligés de fuir dans l'Imereth; mais Louarsab se fiant à de belles promesses du schah, se livre à sa merci. Abbas l'emmène à Astrabad, et veut le forcer à l'apostasie; Louarsab résiste à tous les efforts de ses persécuteurs et préfère le dernier supplice à l'ignominie (1622).

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer tous les maux dont le cruel Abbas accabla le Khartli; mais que pouvait-on attendre de mieux d'un souverain qui fit périr l'un de ses fils et creva les yeux aux deux autres? Ajoutons seulement qu'il inventa un nouveau moyen d'affaiblir la Géorgie. Ses prédécesseurs y établirent des colonies musulmanes pour mieux dénationaliser ce peuple chrétien qu'ils abhorraient. Abbas le Grand ne trouva pas ce procédé assez énergique, et transplanta des familles géorgiennes par milliers dans l'intérieur de la Perse. A Ispahan le faubourg de Djoulfa n'est composé que de Géorgiens arrachés à leur patrie, dont ils ont conservé la langue, mais non la religion.

PLANCHE LVIII.

GÉORGIE AU QUINZIÈME SIÈCLE. — FRESQUES TIRÉES DE GHÉLATI, DE MTSKHÉTA ET DE DIFFÉRENTES CHARTES.

La planche LVIII reproduit des peintures tirées les unes des églises de Mtskhèta et de Ghélati, les autres d'anciennes chartes ou *goudjars*. Ces dessins offrent de l'intérêt non-seulement comme portraits de personnages historiques, mais comme spécimen des costumes géorgiens au quinzième siècle. L'habillement des princes ressemble beaucoup à celui des tsars moscovites et même à celui des magnats hongrois et polonais de la même époque, si ce n'est que les Géorgiens ne portaient des bottes que lorsqu'ils étaient à cheval. — En comparant le costume des danseuses des fresques de Mtskhèta avec les modes géorgiennes actuelles, on trouve seulement quelques modifications introduites par l'influence persane, telles que les pantalons, l'échancrure de la robe laissant apercevoir la chemise de soie, et enfin le tchadra ou grand voile qui recouvre toute la personne. Pour les hommes cette influence a été encore plus grande, et, hormis les montagnards Touchines et Khéwsoures, le reste des Géorgiens porte un costume presque entièrement persan. Nous n'en donnerons pas ici la description spécifiée, parce que plusieurs feuilles de cet ouvrage sont consacrées à ce sujet. Du reste, on peut voir sur les usages des anciens Khartles la Géographie de Wakhouscht, publiée par M. Brosset à Saint-Pétersbourg, édition de 1842, page 65.

Sur la planche **LVIII**, dont nous nous occupons aujourd'hui, le cartouche du milieu est tiré d'une chapelle de l'église principale de Ghélati, célèbre couvent de l'Imereth dont nous avons parlé dans la douzième livraison. — Il représente Alexandre de Khartli, trente-neuvième roi Bagratide et soixante-treizième souverain de Géorgie, avec la reine Nestane-Daredjane. — Alexandre était fils de George VII, qui ne régna que six ans et mourut en 1413. Suivant Wakhouscht, il n'aurait pas succédé immédiatement à son père, et Constantin, son oncle, aurait gardé quelque temps le pouvoir jusqu'à ce qu'il fut tué dans un combat contre les Turcs en 1414. Alexandre régna de 1413 ou 1414 jusqu'à 1442, c'est-à-dire environ vingt-huit ans. Il avait été élevé avec beaucoup de soin par sa grand'mère Rousa, épouse du premier chambellan Koutzna, et mère de la reine Nathia, femme de George VII. — C'était un prince bon, pieux et instruit, qui s'efforça de guérir les plaies de la Géorgie horriblement dévastée par le cruel Timour-Leng. Il rebâtit les forteresses, releva les églises, et restaura la cathédrale de Mtskhèta, à laquelle il ajouta une chapelle sous

l'invocation de l'archange Gabriel. Dès le commencement de son règne, Alexandre prit les armes pour faire une expédition dans la Mingrélie, dont le prince avait été tué par les Abkhazes. Il remit l'ordre dans les pays voisins de la mer, et se fit sacrer roi d'Imèreth à Koutaïs, ne laissant que le titre d'éristaw à Dimitri, fils d'Alexandre I^{er}, qui avait été roi d'Imèreth. Après de longues et heureuses guerres contre les infidèles qui essayaient de regagner leur influence en Géorgie, Alexandre leur reprit Loré en 1432 et fit une paix avantageuse avec la Perse. Puis il marcha contre les provinces de la Caspienne qui s'étaient révoltées, et força Gandja, Derbend et le Chirvan à reconnaître son autorité.

Les chroniques ne sont pas d'accord sur la fin du règne de ce prince. La plupart des auteurs, même géorgiens, disent qu'il abdiqua en partageant ses Etats entre ses fils Wakhtang, Dimitri et Giorgi, partage qui eut les suites les plus malheureuses pour la Géorgie, et qu'il se fit moine pour finir ses jours dans la retraite qu'il s'était bâtie auprès de la cathédrale de Mtskhèta. — Wakhouscht, au contraire, s'élève avec force contre cette double assertion, tant dans son introduction à l'histoire du Khartli que dans son histoire de la Kakhétie, et ce n'est pas nous qui ouvrirons ici une discussion sur ces contradictions, du reste très-fréquentes dans les annales géorgiennes.

Quant à Nestane-Daredjane, qui est peinte à côté d'Alexandre, on serait tenté de croire que c'était sa femme. Cependant la chronique de Wakhtang ne dit pas qui il épousa, tandis que dans d'autres documents, et entre autres dans le *goudjar* de la famille des Barathians, on voit qu'Alexandre, lors de son expédition dans la Colchide en 1414, prit pour femme Thamar, sœur de ce Dimitri qu'il avait fait descendre du rang de roi à celui d'éristaw, comme s'il avait voulu par ce mariage offrir une sorte de dédommagement au prince rabaissé. La chronique de Wakhtang cite une Nestane-Daredjane, fille du roi d'Imèreth, qu'Alexandre donna pour femme à son fils Giorgi, plus tard roi de Kakhétie. C'est la seule Daredjane contemporaine d'Alexandre que nous connaissions, et elle n'était pas fille d'un roi de Kakhétie, mais d'un roi, ou plutôt d'un éristaw d'Imèreth. Le nom de Nestane-Daredjane se retrouve fréquemment dans l'histoire du Khartli, et nous voyons cinq princesses le porter dans le seizième siècle, dont l'une était la mère de Louarsab II, une autre la femme et une troisième la sœur du grand Teïmouraz.

Les deux cartouches latéraux d'en haut sont consacrés à Chabouri, éristaw de l'Aragva, dans la seconde moitié du quinzième siècle, et à Doular sa femme. — Le titre d'éristaw signifie littéralement tête du peuple, et était donné à des gouverneurs de provinces qui avaient sous leur dépendance les impôts, la justice et le commandement des troupes. Ils avaient le droit de posséder une église particulière avec des prêtres, et ils s'arrogèrent celui de se faire enterrer dans une église épiscopale. En temps de guerre ces magistrats se réunissaient sous la bannière du *spassalar*, qui était le chef de toute l'armée. Les éristaw étaient choisis parmi les *mthavars*, qui constituaient la haute noblesse du royaume. Pour devenir éristaw il fallait, outre une naissance illustre, posséder une ville forte, des châteaux et des vallées. Cette dignité fut amovible dans l'origine. Lorsqu'un éristaw mourait, on présentait au roi le cheval, l'épée et le fils du défunt. Le cheval était conduit dans les écuries royales, et le souverain faisait ceindre de l'épée celui qu'il désignait pour la succession. Il arrivait pourtant assez souvent que l'héritier naturel était choisi lorsqu'il offrait les qualités et les garanties voulues. L'usage de l'élection se perdit peu à peu, et depuis la fin du quinzième siècle les éristawats devinrent héréditaires, ainsi que certaines autres charges de la couronne. L'éristawat de l'Aragva était un des plus importants, non tant par sa richesse qu'à cause du passage important qu'il commandait et dont dépendaient les communications de la Géorgie avec les provinces du nord du Caucase. — Les éristaw de l'Aragva possédaient les châteaux forts de Kham et d'Ananour. C'est dans ce dernier qu'ils avaient leur résidence, et ils y bâtirent deux belles églises, dédiées à sainte Khitobel, qu'ils dotèrent richement. Ce manoir occupe une belle position sur une colline, près de la jonction de l'Arkala avec l'Aragva, mais ce n'est plus qu'une ruine aujourd'hui. Dans le milieu du dix-huitième siècle, alors que la guerre civile déchirait la Géorgie, l'éristaw du Ksan s'empara d'Ananour et le saccagea complétement. Les brigands lezghiens achevèrent son ouvrage, et la puissance des éristaw de l'Aragva ne s'est plus relevée de ces coups.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, RUE GARANCIÈRE, 8.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES

DANS LA SEIZIÈME LIVRAISON.

PLANCHE VII.

BASILIQUE DE PITZOUNDA (ABKHAZIE).

La basilique de Pitzounda s'élève sur un cap bas et sablonneux qui se détache de la côte d'Abkhazie, dans le district de Bzibb. Malgré le peu d'élévation du rivage, la mer y est très-profonde et les bateaux à vapeur peuvent atterrir presque aussi bien que s'il y avait un quai. Une belle forêt de pins couvre tout le promontoire, et cet arbre a donné son nom à la ville dont on voit encore les ruines ensevelies sous une luxuriante végétation. C'était la Pityus des anciens, la Bezunda du moyen âge, c'est-à-dire la Pitzounda ou Bidchwinta de nos jours. L'église est située à une verste de la mer et à trois de l'extrémité du cap, au milieu d'ormes, de noyers et d'autres arbres centenaires sur lesquels grimpe la vigne sauvage. Elle est entourée d'une muraille bizarrement composée de matériaux de toute espèce, pierres de taille, blocs de grès, briques, fûts et chapiteaux de colonnes entremêlés au hasard. La légende rapporte que cette enceinte fut construite dans le seizième siècle pour préserver le temple des déprédations des Djighètes, Tsébeldiens et autres brigands du Caucase. Le patriarche d'Abkhazie fit un appel au zèle religieux de ses ouailles, et jaloux de contribuer à la conservation de leur palladium, les habitants accoururent en foule, dépouillèrent les ruines de la ville voisine, entassèrent sens dessus dessous les matériaux les plus disparates, et élevèrent comme par enchantement cette muraille, dont la singulière bigarrure déroute l'archéologue.

Au milieu de cette enceinte se dresse l'antique basilique qui a résisté aux ravages de treize siècles. A l'extérieur elle frappe par ses belles proportions ainsi que par la disposition des matériaux, qui consistent en zones de briques et de pierres de taille alternant entre elles. Ce genre de maçonnerie est fort ancien au Caucase, et indique toujours une époque antérieure au dixième siècle.

Autrefois les voûtes de l'église étaient recouvertes par un toit en dalles, et la coupole avait un revêtement de feuilles de cuivre. Celles-ci ont disparu, et le sommet de l'édifice s'est couronné d'une luxuriante chevelure de figuiers, de grenadiers et de rhododendrons, dont les racines s'incrustaient dans les interstices de la pierre. Ce n'était pas le moindre ornement de cette ruine grandiose; mais depuis qu'on a décidé de la restaurer, on a détruit ce jardin de Sémiramis et bouché les fissures et les lézardes les plus menaçantes. Ce n'est plus une ruine et ce n'est pas encore une église, car l'œil est affligé de la nudité et du délabrement de l'intérieur.

La longueur totale du bâtiment est de 118 pieds, et la largeur de 68. On y entre par un grand vestibule voûté percé de trois portes. La coupole repose sur quatre piliers massifs, dont les arcs ont 30 pieds d'ouverture sur 60 d'élévation. Huit fenêtres byzantines sont percées dans ce dôme, et trois autres dans le pourtour du chœur. A cette coupole se réunissent les quatre parties principales de l'édifice : le chœur à l'orient, la grande nef à l'occident, et les petits bras de la croix sur les côtés. La grande nef mesure 30 pieds de longueur de la coupole au vestibule. Elle est flanquée de bas-côtés qui ont 11 pieds de largeur et supportent une galerie fermée par des arcades. Le chœur, mesurant 28 pieds en profondeur, est séparé de l'église par un iconostase dont il ne reste qu'une colonnade en briques et en pierres, d'un goût médiocre et évidemment postérieur au reste de l'édifice. Les trois fenêtres de l'abside ont 18 pieds de hauteur, et sous celle du milieu se trouve le siége du patriarche au centre d'un hémicycle de gradins. Presque point de sculptures et plus de trace du beau crucifix en marbre qui avait émerveillé Reineggs. L'autel qu'on voit dans le chœur est construit de débris de tout genre. C'est le même pêle-mêle que nous avons signalé à propos du mur d'enceinte, et qui se retrouve encore dans les deux petits vestibules accolés aux bas-côtés et qui masquent les portes latérales. Ces débris proviennent sans doute des villes qui ont existé sur le littoral, et auxquelles les Grecs avaient donné un degré de splendeur et de civilisation qu'on ne saurait nier. La décadence des colonies helléniques date du dixième siècle, mais il est impossible de dire à quelle époque il faut rattacher les constructions mosaïques de Pitzounda.

La plus grande sobriété d'architecture règne dans l'intérieur du temple. Les murs de la nef sont restés à l'état primitif, et l'on y voit, comme à l'extérieur, les assises de briques et de pierres de taille qui alternent jusqu'à la corniche. Le dôme et l'abside sont recouverts de stuc, et il y a encore quelques fresques à demi effacées. Sur la voûte du chœur on remarque une ascension de Jésus-Christ, et sur les côtés on reconnaît saint Georges à cheval tuant le dragon, une résurrection de Lazare, et une suite de médaillons contenant des portraits de saints et d'évêques. Toutes ces peintures sont d'un goût médiocre.

La fondation de la basilique de Pitzounda est attribuée à l'empereur Justinien. Cette opinion est consacrée par la tradition, par le style du monument, et enfin par un passage de Procope dans son ouvrage *De bello gothico*, où il dit positivement que Justinien convertit les Abasghiens au christianisme, et fit élever dans leur pays un temple consacré à la Mère de Dieu. C'est à tort que Chardin et Reineggs prétendent que cette antique église est placée sous l'invocation de saint André, bien que les Colches aient une grande vénération pour cet apôtre, qui a prêché le christianisme en Abkhazie, et qui y aurait même fini ses jours, d'après la tradition erronée qui subsiste dans le pays. — Si Procope ne nomme pas précisément Pitzounda, et que dans un autre ouvrage (*De ædificiis*) il ne cite cet endroit que comme ayant été détruit par les Romains dans leurs guerres contre Chosroës, toujours est-il qu'aucun autre temple d'Abkhazie n'est attribué à Justinien, et ne porte aussi clairement le cachet de son époque. L'histoire géorgienne et les chartes du monastère de Ghélati lui assignent la même origine, et font presque de cette croyance un article de foi.

La basilique a sans doute subi quelques transformations, et a été réparée à diverses époques. Il y a dans l'église un petit oratoire, avec un autel sur le mur duquel on lit une inscription grecque que M. Brosset a traduite. Elle indique qu'un certain Baouraph a bâti ou plutôt réparé l'église et la coupole sous l'administration du catholicos Eudémon, dans la seconde moitié du seizième siècle. C'est la seule réparation dont on connaisse la date authentique, quoique l'inscription ne dise pas clairement à quelle partie du bâtiment elle se rapporte. Il y en a eu d'autres certainement, mais elles n'ont pas été capitales, et n'ont pu dénaturer le style primitif du monument, qui a gardé toute sa simplicité grandiose.

Il est difficile de fixer l'époque à laquelle Pitzounda fut abandonnée et passa à l'état de ruine. Jusqu'au onzième siècle l'Abkhazie, réunie à la Colchide (Lazique), forma un État indépendant de la Géorgie et soumis à la protection des empereurs de Constantinople. Plus tard les rois d'Abkhazie, ayant réuni par héritage la Géorgie à leurs États, transportèrent leur résidence à Tiflis, et le patriarche de Mtskhèta effaça en importance celui de Pitzounda. La décadence de la métropole d'Abkhazie commença avec le développement de la puissance musulmane dans le Pont-Euxin, et fut accélérée par l'anarchie qui désola la Géorgie occidentale après la mort de Dadian Lévan II (1657), ainsi que par la jalousie et la séparation qui s'établirent entre les princes de Mingrélie et d'Abkhazie. Néanmoins, au milieu de troubles et de guerres presque incessantes, Pitzounda resta pendant plus de dix siècles le siége des catholicos d'Abkhazie, et jouissait des plus grands priviléges. C'était là que se faisait la bénédiction du myron, que les évêques recevaient la consécration, et qu'avaient lieu les synodes et les grandes cérémonies du culte. Une charte conservée à Ghélati mentionne des faits importants pour l'histoire si peu connue des patriarches d'Abkhazie, et cite une foule de donations pieuses faites au sanctuaire, telles que maisons, terres, serfs, objets précieux destinés au culte, etc. On voit par ce document que Pitzounda a possédé des propriétés sur lesquelles il n'y avait pas moins de 4,000 vassaux. Même après que les Abkhazes furent retombés dans l'idolâtrie ou conquis à l'islamisme, l'antique métropole conserva son prestige et resta l'objet de la plus grande vénération. Le plus déterminé brigand n'aurait pas violé un serment fait au nom de ce sanctuaire, et les montagnards ont conservé l'habitude de déposer sur l'autel, en manière d'*ex voto*, des armes et des objets de toute sorte, pour invoquer la protection de la Vierge sur une expédition, ou bien pour la remercier d'un succès. Cet usage subsiste dans plusieurs localités du Caucase, et quant à la précieuse collection qui encombrait l'autel de Pitzounda, elle a été respectée par les Russes, et on la voyait encore il y a trois ans. Avant la guerre d'Orient, la restauration de la basilique, confiée à l'architecte Noroff, était assez avancée, mais elle a dû être interrompue par force majeure, et nous ignorons où en sont restés les travaux.

PLANCHE LII.

TSOUDAKHAR (DAGHESTAN).

Tsoudakhar est un district du Daghestan central qui appartient à la confédération libre de Dargo. L'État de Dargo comprend les sept cantons ou *magals* de Tsoudakhar, Akoucha, Méketcha, Orakli, Méga, Ouchoum et Kabodassar. Ce dernier s'est détaché du Kaïtakh après la décadence du pouvoir des *Outsmiés*, et n'appartient que depuis peu à la confédération. Le territoire de Dargo est borné : au nord, par les possessions du Chamkhal de Tarki; à l'ouest, par l'Andalal; au sud, par le Khanat de Khazi-Koumoukh; à l'est, par le Kaïtakh et le district de Derbend. Ce pays alpestre se compose de vallées et de hauts plateaux; mais il n'a pas de montagnes aussi élevées que celles du Daghestan septentrional. La principale chaîne court du nord au sud, et sépare les eaux du Koïssou de Kazi-Koumoukh des pays riverains de la mer Caspienne. Cette arête partage la confédération de Dargo en deux subdivisions naturelles dont le climat et les produits sont différents. Dans la partie orientale, il y a beaucoup de forêts, principalement dans les magals d'Orakli et de Méketcha; en revanche, les pâturages y sont fort rares. Dans la partie occidentale, qui est dénuée de bois, le sol est fertile et bien cultivé. On y sème le froment, l'orge, le maïs, et les jardins produisent du raisin, ainsi que tous les fruits des climats tempérés. Quoique les pâturages soient plus abondants que sur l'autre rive du Koïssou, ils ne suffisent cependant pas aux besoins du pays, et pendant huit mois de l'année les indigènes sont forcés d'envoyer leurs troupeaux dans les plaines herbeuses des bords de la Caspienne, ce qui les place sous la dépendance des tribus voisines.

La confédération de Dargo compte quarante mille habitants, tous musulmans sunnites. C'est un peuple distinct des autres tribus du Daghestan, et qui parle une langue à part appelée dialecte de l'Akoucha, à cause du principal canton de cette contrée. C'est une des huit langues dominantes du Daghestan dont M. Klaproth a donné un vocabulaire succinct dans la relation de son voyage. Les montagnards du Dargo sont d'une plus belle race que les tribus voisines. Ils ont, en général, la taille élevée, le visage ovale, le front haut et saillant aux tempes, le nez long et aquilin, la physionomie noble, sévère, mais pleine d'intelligence. Moins adonnés à la fainéantise que les autres Lezghes, ils s'occupent d'agriculture, de jardinage, de l'élève des bestiaux, et même un peu d'industrie. Ils entretiennent un commerce d'échange avec les tribus environnantes, ainsi qu'avec la ville de Derbend, et les habitants les plus pauvres vont travailler comme journaliers dans les vignobles de Kizliar ou des Cosaques du Térek.

L'histoire de l'État de Dargo se confond avec celle des autres peuplades du Daghestan, qui furent violemment converties à l'islamisme par les généraux des kalifes Ommiades à la fin du septième et au commencement du huitième siècle de Jésus-Christ. Ces tribus, temporairement vaincues par les Khozars, par Tchinguiz Khan, par Timour Leng, par Nadir Schah, supportèrent toujours impatiemment le joug étranger, et ne furent jamais soumises que nominalement. La Chamkhal de Tarki, débris de la puissance arabe, fut le pouvoir qui eut le plus de stabilité dans le Daghestan. Tout le pays de Dargo le reconnaissait pour son suzerain et lui payait tribut, et il n'y a guère que cinquante ans qu'il s'est affranchi de son joug. Actuellement le Dargo compte parmi les peuplades indépendantes et forme un État fédératif et démocratique. Il n'y a ni princes, ni nobles, ni castes quelconques : tous les habitants sont libres et égaux, et il n'y a pas d'autres esclaves que les *Koulla*, ou prisonniers de guerre. La république est divisée en sept cantons ou magals. Chaque canton élit un kadi pour l'administration, et deux officiers de police pour veiller à l'exécution des lois. Il y a, en outre, un kadi supérieur qui réside à Akoucha. Il veille aux intérêts généraux de la nation et la représente dans ses relations avec ses voisins. Le peuple se rassemble chaque année pour discuter les affaires publiques, examiner la conduite des magistrats, et les remplacer s'il y a lieu. Les kadis gouvernent d'après l'*Adat* et la *Chariat;* mais ce qu'il y a de vraiment remarquable dans cette organisation, c'est l'existence d'un pouvoir répressif, d'un organe chargé de veiller à l'exécution des lois et à la sûreté des citoyens. Cette institution ne se retrouve dans aucune autre des tribus libres du Daghestan, chez lesquelles les arrêts de la justice ne sont pas obligatoires, et où la force exécutive n'est jamais déléguée à un employé spécial, mais réside dans toute la société, c'est-à-dire nulle part.

Depuis une célèbre et sanglante expédition conduite en 1819 par le général Yermoloff, la confédération de Dargo a été forcée de reconnaître l'autorité russe, et est restée neutre, sinon soumise. Pendant la guerre sainte de Kazi-Mollah, ce pays prit cependant part à la révolte générale, et il ne pouvait faire autrement; mais en 1832 tout y rentra dans l'ordre normal. Les habitants de Dargo repoussèrent les armes à la main Gamsad Bek, le successeur de Kazi-Mollah, et résistèrent également aux suggestions de Chamyl, le troisième iman. Chamyl apparut dans le Dargo en 1841 et en 1842; mais il ne parvint pas à s'y établir, et fut rappelé dans le nord par les succès du général Grabbe, qui porta le fer et le feu jusqu'au cœur de ses domaines. Néanmoins la présence de l'iman avait rallumé le fanatisme dans la république, et, pour rétablir la tranquillité, il fallut entreprendre de nouvelles expéditions, qui eurent pour résultat le sac de Salty et l'occupation d'Akoucha par le général prince Argoutinsky.

Mais revenons au canton de Tsoudakhar, dont nous nous sommes éloigné pour parler de la république dans laquelle il est englobé. Ce canton compte dix mille habitants des deux sexes et est un des plus riches de la confédération. Les villages principaux sont

Tsoudakhar et Salty, qui s'est déjà relevé des coups que lui a portés le siége de 1847. Tsoudakhar est un bourg de trois mille quatre cent trente habitants, perché sur la rive droite du Koïssou de Kazi-Koumoukh, à cent dix verstes de Derbend. Il est relié à cette ville, ainsi qu'à Témir-Khan-Chuora, par des routes qui sont presque partout carrossables, ce qui exerce une heureuse influence sur sa situation commerciale. Aussi Tsoudakhar est-il appelé le bazar du Daghestan, et sert-il de rendez-vous à tous ceux qui ont quelque chose à vendre ou à acheter, et parmi lesquels il ne faut pas oublier les marchands juifs et arméniens établis dans diverses tribus lèzghes. La planche LII donne une vue de la place principale de Tsoudakhar et de la mosquée, qui se distingue par un joli minaret, luxe architectural assez rare dans ce pays. D'après les observations du professeur Abich, Tsoudakhar est placé sous 63° 51′ de longitude et sous 41° 27′ de latitude nord, à une hauteur de 3,800 pieds au-dessus du niveau de la mer Caspienne. Aussi les hivers y sont-ils rudes, quoique de courte durée, et les étés très-chauds; mais, à part ces variations régulières, le climat est sain et l'air excellent.

PLANCHE LXVII.

OUNTSOUKOUL VUE DE LA MONTAGNE DE BÉTLI (DAGHESTAN).

Ountsoukoul, sur la rive gauche du Koïssou d'Avarie, est un village de la tribu des Koïssouboulines. Cette peuplade ne compte guère que quinze mille habitants, et, comme nous en avons déjà parlé dans la cinquième livraison à propos d'Arakane, nous ne donnerons ici que quelques notions complémentaires. Ountsoukoul, bâtie en amphithéâtre, occupe une forte position au milieu d'un pays aride, rocailleux et puissamment accidenté. Le bois y est fort rare, et l'on emploie généralement pour le chauffage le *kizik*, fumier pétri en briques et séché. Quant aux pâturages, ils sont maigres, peu abondants, et il faut aller les chercher à de grandes hauteurs, sur les contre-forts de l'Araktau et du Bétli. Aussi les habitants d'Ountsoukoul n'ont-ils guère que des troupeaux de moutons et de chèvres; car les vaches ne peuvent pas grimper jusqu'à ces prairies suspendues au milieu des abîmes.

Les montagnes d'Araktau et Bétli constituent à elles seules toute la moitié septentrionale du canton de Koïssoubou. Leurs arêtes principales courent parallèlement dans la direction du sud-est au nord-ouest, laissant entre elles une étroite vallée qui commence à Ountsoukoul et aboutit à Ischkarti, en Avarie. Le reste du pays se compose de rochers, de pentes abruptes, de précipices dans lesquels croissent quelques bouquets de pins ou de chênes rabougris, de terrasses et de plateaux couverts de pâturages.

Le mont Bétli, ainsi nommé du village de Bètl, situé à son sommet, occupe tout l'espace compris entre Igali, Achilta et Ountsoukoul. Sa hauteur absolue est de 6,243 pieds, et il se termine par un plateau qui mesure environ 50 verstes carrées d'étendue. L'Araktau compte 7,745 pieds au-dessus du niveau de la mer Caspienne, et son plateau culminant a 20 verstes de longueur sur une largeur qui varie entre 2 et 5 verstes. Ces deux régions alpestres, que la neige ne recouvre que pendant cinq mois de l'année, constituent l'unique ressource des montagnards du Koïssoubou, et la possession de ces pâturages devient quelquefois l'objet de graves conflits entre les habitants des divers villages avoisinants.

PLANCHE LXII.

ZYRANY, VUE PRISE AU-DESSUS DU VILLAGE.

Le petit fortin de Zyrany est situé sur la rive droite du Koïssou d'Avarie, en face du village qui lui a donné son nom. Il a été construit pour protéger le passage du Koïssou et pour assurer la communication de Témir-Khan-Choura, chef-lieu des établissements russes dans le nord du Daghestan, avec la vallée de Bélokan et Khounzakh, résidence des khans d'Avarie. Le passage du fleuve s'opérait au moyen d'un bac, manœuvre qui était souvent entravée par la baisse des eaux. Lors de l'érection du poste de Zyrany, les ponts de Tchir-Yourt et du fort Eugène n'existaient pas encore, et il était fort difficile d'en établir un à Zyrany, parce que les rives sont basses et très-éloignées l'une de l'autre, sans compter la rapidité et les crues subites du Koïssou.

Pour donner une idée de la rapidité de ce fleuve torrentueux, nous donnerons ici une échelle de sa chute entre Tsoudakhar et Tchir-Yourt, espace qui mesure une distance d'environ 60 verstes, ou 15 lieues de France.

Niveau du Koïssou	sous Tsoudakhar.	3,726	pieds au-dessus de la mer Caspienne.
—	près Guerguébil.	2,292	—
—	près Zyrany.	959	—
—	près Guimri	711	—
—	à Tchir-Yourt	426	—

Ce qui donne une chute moyenne de 55 pieds par verste.

Zyrany a été nécessaire tant que les Russes occupaient l'Avarie; mais, après le massacre de la famille des khans par Gamzad Bek, il n'y avait plus de motif de conserver une province sauvage, inaccessible, improductive, où l'on manquait désormais de point d'appui politique, et où l'entretien des troupes était excessivement coûteux. La révolte suscitée par Chamyl dans l'hiver de 1843 à 1844 démontra la difficulté de se maintenir dans une contrée aussi âpre qu'isolée, et le général Passek, après avoir soutenu un siége glorieux dans Khounzakh, reçut l'ordre d'évacuer l'Avarie. Il fit sauter le château des khans, et effectua avec une poignée d'hommes une admirable retraite, au milieu d'un pays affreusement accidenté et enseveli sous une neige profonde. C'est de cette époque que date l'abandon de Zyrany, qui est devenu une ruine avant d'avoir acquis une histoire. Il va sans dire que nous ne parlons que du fort, et que le village du même nom existe toujours.

PARIS. IMPRIMÉ PAR HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES

DANS LA DIX-SEPTIÈME LIVRAISON.

PLANCHE LVII.

DÉTAILS ET PEINTURES DE L'ÉGLISE DE SION (VALLÉE D'ATÉNI). — CARTALINIE.

La vallée d'Aténi s'ouvre dans les montagnes qui bordent la plaine de Cartalinie du côté du sud-est. Lorsqu'on vient de Gori, on passe les deux bras du Kour devant le village de Khidis-Thaw, chef-lieu d'un canton qui s'étend sur la rive droite du fleuve. Khidis-Thaw signifie en géorgien « tête de pont, » étymologie justifiée par les piles d'un pont ruiné qui résistent encore à l'action des eaux, et sur lesquelles on a jeté les poutres d'une fragile passerelle. —Après Khidis-Thaw on s'engage dans les sinuosités de la vallée d'Aténi, resserrée entre deux bancs de collines qui atteignent la hauteur de 1,000 pieds au-dessus du niveau du Kour. Le sol, argileux et fertile, est soigneusement cultivé et produit des noix, des amandes, et surtout du raisin, dont on fait un vin blanc qui a toutes les qualités du champagne. A Gori on est forcé d'enterrer les sarments pendant l'hiver, mais dans la vallée abritée d'Aténi cette précaution devient inutile, et l'on y plante la vigne en treilles ou en allées couvertes, méthode fort usitée dans les parties les plus tempérées de la Géorgie.

Sur la pente des collines, dans les gorges latérales, l'on voit partout des églises ruinées, des châteaux abandonnés, des traces d'habitations qui attestent la splendeur d'une population disparue. — Aténi était un des cantons les plus riches et les plus peuplés de la Cartalinie, si florissante avant le démembrement du Khartli; mais l'affaiblissement de l'autorité royale, la révolte des grands vassaux et le remplacement des Atabeghs du Samstkhé par des pachas turcs, eurent des conséquences désastreuses pour tout le pays. Le dix-huitième siècle surtout fut une ère de calamités pour la Cartalinie. Les brigands ossètes et lèzghiens, attirés par l'appât du gain, descendaient dans la plaine comme des nuées de sauterelles, pillaient les villages et emmenaient en esclavage les malheureux habitants, qu'ils allaient vendre au marché d'Akhaltsik. La vallée d'Aténi était une des routes qu'ils suivaient pour se rendre dans la forteresse turque, et ils n'y ont laissé que trop de traces de leurs déprédations. Pour mettre un terme à ces désordres, le général Yermoloff donna cette vallée à l'illustre famille des princes Eristhaw, en la chargeant de protéger le pays contre les incursions des montagnards. Les nouveaux seigneurs d'Aténi châtièrent à diverses reprises les Lèzghiens, élevèrent une tour de défense à l'endroit le plus étroit de la vallée, et firent renaître la sécurité et l'industrie, dont ils donnèrent le premier exemple en établissant un moulin à scie et une verrerie dans leur domaine.

L'œuvre de restauration commencée par les Eristhaw fut consolidée par les Russes, et il ne fallut rien moins que la prise d'Akhaltsik et la création du cordon de la ligne lèzghienne, au delà de l'Alazan, pour assurer la tranquillité de la Cartalinie et détruire à jamais l'infâme commerce que les brigands caucasiens y faisaient à l'instigation des Turcs.

A 8 verstes de Khidis-Thaw on atteint le village d'Aténi, situé dans une gorge sur la rive gauche de la Tana. Il n'a plus qu'une centaine d'habitants, mais on y voit trois églises qui témoignent de son ancienne prospérité. Au delà du village les collines s'élèvent, la vallée se resserre de plus en plus, et après avoir cheminé pendant l'espace d'une verste et demie, on arrive au couvent d'Aténi, fièrement posé sur une roche de 300 pieds de hauteur, dont la base est rongée par les eaux écumantes de la Tana. Au milieu de débris de tours, de maisons, de couvents, s'élève la célèbre église de Sion, aujourd'hui abandonnée, mais dont les murs en pierres de taille ont résisté à la ruine des habitations qui l'entouraient. L'architecture en est fort simple et le plan a été conçu d'après le temple arménien de Sainte-Ripsimé, qui, ainsi que celui de Pitzounda, a servi de type pour la construction d'un grand nombre d'églises du Caucase.

La coupole, à quatre pans coupés aux angles, est entourée de quatre absides séparées par des niches, ce qui donne une apparence de confusion à l'ensemble. A l'extérieur on remarque quelques sculptures d'un art primitif, dont la planche LVII donne les spécimens. Au côté ouest, dans un coin, c'est Samson déchirant la gueule du lion, et sur la même pierre un ange tendant la main à un enfant. Cette dernière scène doit avoir rapport au sacrifice d'Isaac, puisqu'on y voit le nom d'Abraham sculpté en lettres arméniennes. Plus loin un cavalier poursuivant des daims, ce qui d'après M. Mouravieff représenterait saint Eustache à la chasse. Enfin plusieurs figures grossièrement sculptées, parmi lesquelles on croit reconnaître l'un des Bagrat et Roussoudan, fille de Thamar. Les rosettes dessinées sur notre planche sont prises dans l'intérieur de l'église, et se trouvent des deux côtés de l'iconostase.

L'intérieur de l'édifice se distingue par une disposition sévère et harmonieuse. Il a la forme d'une croix parfaite, dont les quatre bras sont formés par autant de niches demi-circulaires. L'ouverture de ces niches correspond aux côtés du carré marqué par les quatre piliers qui soutiennent la coupole. Cette coupole, cylindrique à l'intérieur, mesure 68 pieds de hauteur au-dessus du pavé, et n'est éclairée que par quatre petites fenêtres. La niche qui regarde l'orient contient l'autel et est séparée du reste de l'église par un iconostase en marbre blanc, composé de colonnettes reliées par des arcades. Derrière l'autel se trouve le siége de l'évêque, au milieu d'un hémicycle de trois rangs de gradins sur lesquels se plaçait le clergé.

On trouve bien peu de chose dans les livres anciens qui puisse nous éclairer sur l'époque précise de la fondation d'Aténi. Dans l'histoire de Géorgie il est dit que sous le règne de Bagrat III, environ l'an 990 de Jésus-Christ, Aténi ainsi que tous les pays au sud du Kour appartenaient à un certain Rat, de l'ancienne souche des Orbélians. Ce n'était alors qu'une citadelle défendant la vallée de la Tana, et l'une des entrées de la Géorgie méridionale. Sous Bagrat IV, petit-fils du précédent, vers l'an 1040, la citadelle avait passé entre les mains du roi, et fut assiégée par les Orbélians et d'autres vassaux révoltés. La géographie de Wakhouscht se borne à mentionner Aténi en disant que l'église était placée sous l'invocation de la sainte Vierge.

Une inscription qu'on voit sur la muraille du sud nous apprend qu'un certain Grigol, vassal de Mirian, commandant de la citadelle d'Aténi, construisit par ordre de Bagrat Sévastos un palais, une ville et un marché, dont le roi fit don à la Sion d'Aténi, sous l'invocation de la Mère de Dieu, afin qu'on y fît des prières pour le monarque ainsi que pour son fils Géorgi Couropalate. L'église et la

citadelle existaient donc avant la ville, fondée au onzième siècle. On sait que l'architecte du couvent fut un Arménien du nom de Théodosa, et d'après le style, qui rappelle celui du temple de la Croix-Adorable, près Mtskhèta, et appartient à la première époque de l'art géorgien, alors qu'on cherchait des inspirations en Arménie, on peut conclure que l'église d'Aténi date du onzième siècle, vers la fin du règne d'Achot Couropalate.

Nous passerons sous silence les peintures d'Aténi, dont M. Dubois et d'autres voyageurs ont parlé, et ne nous arrêterons que sur les fresques récemment découvertes par le prince Gagarin dans une partie jusque alors inexplorée du temple. Ces fresques, représentées au bas de la planche LVII, contiennent deux parties. Dans celle de droite un moine, un *mamasaklis* quelconque, offre un rouleau, un acte de donation à un saint qui se penche en dehors de son médaillon. Derrière lui un séculier, à ce qu'il semble, peut-être l'auteur de la donation. Il n'est pas impossible que ce soit le Grigol mentionné dans l'inscription ou le gouverneur Mirian.

Dans le compartiment de gauche, la Vierge, dans un médaillon, reçoit un rouleau, acte de donation d'un monarque, à en juger par la forme et la richesse du béret de ce dernier. On pourrait conclure que c'est l'ancien fondateur de l'église, si l'inscription voisine était mieux conservée. Voici ce que M. Brosset a pu en déchiffrer : « Le frère du roi Giorgi, Achot, offrant celui qui a été empourpré sur la croix. » Si ce personnage est le roi Achot Couropalate, qui régna en Géorgie de 786 à 826 de Jésus-Christ, et fut tué dans une église par les Sarrasins, pourquoi le désigne-t-on seulement comme frère d'un roi Giorgi? — Achot a bien eu un frère de ce nom, mais il n'est mentionné dans l'histoire que comme éristhaw ou gouverneur de province. Si au lieu de frère on lisait père, mots qui en géorgien ont une extrême ressemblance, on pourrait alléguer que la fille d'Achot, mariée à Théodosé, roi d'Abkhazie, fut mère du roi Giorgi Ier d'Abkhazie. Or, si la peinture n'est pas du neuvième siècle, on peut bien admettre que, par exemple, le roi Bagrat III, Abkhaze par sa mère Gourandoukt, ait rappelé ici une alliance de son arrière-grand-père, qui le rattachait à la famille d'Abkhazie.

Après Achot, en allant de droite à gauche, vient un personnage auprès duquel on lit : « Bagrat fils d'Achot. » — En effet, Achot Ier Couropalate fut père de Bagrat Ier, qui épousa une fille du roi d'Arménie, Sempat le Confesseur, et succéda à son père en 876 de Jésus-Christ. — Ce Bagrat tient par la main un jeune enfant dont le nom n'est pas lisible, et qui doit être sans doute son fils et successeur David Ier. Plus loin une femme en béret royal, comme la Thamar de Wardzie, comme la reine de la fresque de Béthanie. C'est probablement la femme de Bagrat Ier, dont l'histoire ne dit pas le nom.

Nous regrettons de n'en pouvoir dire davantage sur ces fresques, mais les inscriptions mutilées nous laissent dans le doute, et il serait dangereux de se lancer dans le domaine des conjectures historiques. Il suffira d'ajouter que les explications qu'on a lues sont dues à la complaisance de M. l'académicien Brosset, la première autorité en fait d'histoire géorgienne, et que nous croyons bien faire en imitant sa sage réserve.

PLANCHE LI.

FORT DE KAZI-KOUMOUKH (DAGHESTAN).

Le Kazi-Koumoukh est une province du Daghestan central, bornée au nord par l'Andalal et la confédération de Dargo, à l'est par le Tabasséran, au sud par le pays des Kourines et le cercle du Samour, à l'ouest par les cantons libres de Moukratl, Tléséroukh et Tomarza. Il est gouverné par des khans et se divise en 8 *magals* (districts) dans lesquels on compte 103 villages et 30,000 âmes.

Les habitants du Kazi-Koumoukh sont de race lèzghe, et ils n'ont rien de commun avec les Koumuiks des bords du Térek, qui sont d'origine tartare. Le nom de Koumoukh est très-ancien au Caucase. Dès le sixième siècle de notre ère, les historiens persans disent que Kobad et son fils Nouchirvan divisèrent le Daghestan en sept provinces, parmi lesquelles ils citent le Koumoukh. — Massoudi, écrivain arabe du dixième siècle, mentionne également le Koumoukh en dénombrant les provinces du Daghestan, et dit que ce pays était à l'entrée du territoire des Alans.

Après avoir battu les Scythes Khozars près de Derbend, Abou Moussélim marcha en 730 contre le Daghestan central, défit les émirs du Koumoukh dans plusieurs rencontres, et s'établit dans la ville de Koumoukh, où il bâtit une mosquée. Cette résidence devint son quartier général, et c'est de là qu'il partit pour soumettre les tribus du Nord. Il divisa le Daghestan central en trois principautés, le Koumoukh, le Saoûle et le Taëb-iss-Sara, et donna à chacune d'elles un gouverneur choisi parmi ses lieutenants. Le gouverneur de la première fut Schah Baal, fils d'Abdallah, qui était de la famille de Mahomet. Hemsé et Mahommed Mansour furent mis à la tête des deux autres, dans lesquelles nous retrouvons le Kaïtakh et le Tabasséran de nos jours.

Abou Moussélim fixa les impôts, qui consistèrent en argent, en esclaves ou en bétail, et détermina le nombre de soldats et d'ouvriers que chaque endroit devait fournir, tant pour défendre les frontières que pour travailler aux fortifications, aux routes et aux aqueducs. Une partie des impôts était payée au commandant général, qui résidait à Derbend, tandis que le reste servait à satisfaire les besoins locaux.

Abou Moussélim investit Schah Baal de l'autorité supérieure, et les autres gouverneurs furent tenus de le suivre à la guerre et de demander son autorisation pour toutes les mesures de quelque importance. — Cependant il n'avait pas droit de rendre la justice, et on lui adjoignit un conseil de kadis et de mollahs arabes, chargé d'instruire le peuple et de décider des questions de droit et de religion. Koumoukh devint comme la capitale de cette partie du Caucase, et afin d'y mieux asseoir son autorité, Abou Moussélim y colonisa deux mille familles arabes.

Après avoir pris ces dispositions, le lieutenant du kalife jugea qu'il pouvait continuer ses conquêtes et marcha sur l'Akoucha et l'Andalal, qu'il convertit assez facilement à la nouvelle foi. Ensuite il pénétra jusque dans le pays des Avares; mais là il rencontra de grands obstacles, tant dans le courage des habitants que dans les positions inexpugnables où ils se retranchaient, de sorte qu'il fut obligé de revenir sur ses pas après avoir éprouvé des pertes immenses. Les défaites que les Arabes subirent à diverses reprises, tant de la part des indigènes que des Scythes Khozars, qui revenaient sans cesse à la charge, refroidirent un peu leur zèle apostolique, et ils se vengèrent de l'indifférence religieuse des Lèzghes septentrionaux en leur donnant le nom de *Kiafir Koumouk*, c'est-à-dire infidèles, non croyants. Il y a encore aujourd'hui dans le pays du Chamkhal de Tarki un village qui s'appelle Kiafir-Koumoukh. Par antithèse, les Arabes appelèrent les peuples convertis du Daghestan central *Ghazi-Koumouk*, c'est-à-dire victorieux, ou, selon d'autres auteurs, *Cadi* ou *Casi-Koumouk*, ce qui signifie vrais croyants, gens de justice, parce qu'il y avait à Koumoukh un conseil de juges et une école de droit.

Le successeur d'Abou Moussélim, Mervan Krou (le Sourd), continua son œuvre, non-seulement avec énergie, mais avec une inexorable cruauté. Presque tout le Daghestan fut converti de gré ou de force, et les armes des Arabes ne s'arrêtèrent qu'au Térek. Cet état de choses dura tant que les Ommiades furent sur le trône, mais après l'avénement des Abassides, des dissensions intérieures affaiblirent l'autorité des kalifes; les Scythes Khozars reparurent dans le Daghestan et défirent les Arabes en leur tuant près de cent mille hommes, de sorte que l'influence de ces derniers fut détruite au Caucase. Les gouverneurs arabes restèrent cependant à

leurs places, se déclarèrent indépendants et transmirent leurs pouvoirs à leurs descendants, non sans s'être livré des guerres acharnées pour s'agrandir au détriment l'un de l'autre. Malgré les invasions des Mongoles et des Huns, ces principautés continuèrent d'exister et furent soumises à l'autorité du Chamkhal de Tarki, le prince le plus puissant du Daghestan, qui résida pendant longtemps à Koumoukh. A partir du seizième siècle, les guerres, les révolutions et les partages affaiblirent le prestige des chamkhals, et depuis la moitié du dix-septième siècle ils furent réduits à régner sur le Daghestan septentrional, tandis que les provinces du sud recouvraient leur indépendance. Ces dernières reconnurent cependant la suzeraineté de la Perse, lorsque les schahs se furent emparés de Derbend et du littoral occidental de la mer Caspienne.

Il s'établit à Koumoukh une dynastie de khans qui dura près de deux siècles. Les plus connus de ces princes furent :

Surkhaï Ier, qui voulut s'opposer à la marche de Pierre le Grand sur Derbend et fut complétement défait par les Russes. Surkhaï fut la cause involontaire de l'entreprise aventureuse du monarque russe. L'année 1712, à la tête d'une armée de Lèzghes, il assiégea et prit Chémakha, où l'on massacra trois cents marchands moscovites qui s'y trouvaient, et qui perdirent quatre millions dans le sac de la ville. La Perse n'ayant pu donner la satisfaction demandée, ce fut la cause de la célèbre expédition du czar Pierre, en 1722.

Surkhaï II, qui régnait à Koumoukh lors de l'expédition du prince Zouboff, fut battu par ce général sur les bords du Samour, en 1796.

Mardan Bek, qui, avec l'aide de Feth-Ali-Khan de Kouba, réunit la province des Kourines à ses États, mais fut déposé en 1811 par le général Hotounzeff, à cause de ses trahisons et de ses perfidies, et remplacé par son parent Aslan, aga de Koura.

Lorsque Chamyl parut en 1842 dans le Daghestan central, la division régnait à Koumoukh, où il n'y avait pas de khan dans ce moment, et il entra dans la ville, qui aurait facilement pu se défendre, car sa position est très-forte; Chamyl fut chassé par les Russes après avoir été défait à Ritcha et à Koulluli, et le général prince Argoutinsky occupa Koumoukh, y fit bâtir un fort et donna le gouvernement du khanat à Abdoul Rachman, fils d'Omar et frère d'Aslan-Khan.

Le fort de Koumoukh, dont la planche LI donne le croquis, s'élève sur un plateau qui domine la ville, à une hauteur de 5,071 pieds au-dessus de la mer Caspienne. Il n'est d'ordinaire occupé que par un bataillon et sert de place d'armes aux troupes du Daghestan méridional lorsqu'elles entreprennent quelque expédition dans les montagnes du Nord, où elles trouvent d'autres points fortifiés qui assurent une communication militaire permanente entre les deux Daghestan.

PLANCHE XLIX.

MOSQUÉE DE RITCHA (DAGHESTAN).

Ritcha est un village du pays des Kourines, situé à l'extrémité occidentale de cette province, tout près de la frontière du Kazi-Koumoukh. Il a une certaine importance stratégique parce qu'il se trouve sur la route qui relie Kouba au Daghestan central, en passant par Kouragh et Koumoukh. Ce chemin, quoique difficile et accidenté, a été suivi par tous les conquérants venus du Midi, depuis les Arabes jusqu'aux Russes. Nous disons que les Russes vinrent du Midi, parce que c'est de la Géorgie qu'ils partirent lorsqu'ils pénétrèrent dans le Daghestan méridional et central, vaincu par le général Yermoloff en 1819. Quant au Daghestan septentrional, les Russes ne le visitèrent à fond que depuis 1830, et l'attaquèrent par le nord, en venant du pays du Chamkhal et en s'appuyant sur le Térek et sur le Soulak comme bases d'opérations.

L'apparition des Arabes est d'une bien autre antiquité, et changea les destinées du Caucase oriental en l'arrachant au christianisme. Dès le commencement du huitième siècle de notre ère, le torrent de l'islamisme roula ses flots dévastateurs jusqu'à la muraille de Derbend, qui devait lui servir de digue contre les peuples du Nord. Les généraux des kalifes Ommiades soumirent le Daghestan après de sanglants combats et convertirent ses habitants, qui depuis onze siècles n'ont pas cessé de compter au nombre des plus fervents adhérents de l'islam. Fiers d'avoir conservé intactes les pures traditions de la foi, ils ont toujours repoussé le schisme d'Ali et résisté victorieusement à l'influence envahissante des souverains de la Perse. Schah Nadir lui-même fut vaincu par les Lèzghes et sauva à grand'peine les débris de son armée. — Ces sentiments d'orthodoxie et d'indépendance ont été entretenus avec soin par les mollahs du Daghestan, qui sont renommés pour leur érudition comme pour leur fanatisme et exercent un pouvoir sans bornes sur les esprits inflammables de leurs concitoyens. Les mosquées de Ritcha, de Tchok, de Yaragh, d'Akoucha peuvent compter parmi les plus anciennes du monde musulman, et sont pour le Daghestan des sanctuaires de la foi et des pépinières dans lesquelles se forment les mollahs et les kadis.

Le souvenir des fondateurs de l'islamisme est en grande vénération dans ces montagnes, particulièrement celui d'Abou Moussélim, qui en fut le premier apôtre et ne se rendit pas coupable des violences qu'on reproche au féroce Mourvan le Sourd. Plusieurs villages conservent des reliques d'Abou Moussélim, privilége envié et qui a souvent été la cause de disputes et même de guerres sanglantes. La ville de Tchok, dans l'Andalal, est la plus riche en souvenirs d'Abou Moussélim. Elle possède son sabre et son anneau, une robe couverte d'inscriptions arabes, un turban sur lequel se trouve inscrit tout le Koran, deux drapeaux, dont l'un est exposé sur le minaret de la mosquée le jour du Baïram, et l'autre sert à invoquer la pluie dans les époques de sécheresse. Chaque année, lorsque Tchok célèbre l'anniversaire de sa conversion à l'islamisme, le plus ancien mollah monte sur le minaret de la mosquée, brandit le sabre d'Abou Moussélim, et lance des formules d'anathème contre les tribus qui ont résisté à l'apôtre, et particulièrement contre le village de Roudjab. Les habitants de Roudjab sont tellement blessés de cette cérémonie, qu'ils ont offert un tribut annuel de 200 bœufs pour son abolition; mais la ville de Tchok est trop fière de sa prérogative de priorité dans la foi pour se désister jamais de ses priviléges.

La mosquée de Ritcha, au milieu d'un grand nombre de documents historiques et religieux, possédait un manuscrit tracé tout entier de la main d'Abou Moussélim, et aux jours de fête le mollah en lisait des passages au peuple rassemblé. Malheureusement la bibliothèque de Ritcha a été détruite dans un incendie lors de la prise de ce village, en 1842. On voit aussi dans la même mosquée le tombeau de Hamit Hamsah, petit-fils d'Abou Moussélim, avec le chiffre de l'année de l'hégyre 1063.

Il est difficile d'allier une si antique foi musulmane à un attachement sincère pour l'autorité russe. Aussi les tribus du Daghestan central se rendirent-elles coupables à diverses reprises de peccadilles qu'on leur passa généreusement. Mais lorsqu'en 1842 elles se révoltèrent ouvertement et accueillirent les murides de Chamyl, un exemple fut jugé nécessaire. Le général prince Argoutinsky partit de Kouragh à la tête d'une colonne mobile et ne posa les armes qu'après avoir rétabli l'ordre et élevé un fort à Koumoukh, où il laissa garnison; son avant-garde, composée de 300 fantassins et d'une pièce de montagne sous les ordres du capitaine Orbélian, avait pris position à Ritcha, quand elle fut subitement attaquée par une horde de 4,000 murides, conduits par Hadjy Yagui, l'un des naïbs de Chamyl. Malgré l'énorme disproportion du nombre, cette poignée de braves tint ferme pendant toute une journée, repoussa

plus de vingt attaques des murides et finit par les mettre en fuite en gardant cent cadavres ennemis entre ses mains. Dans l'ardeur de la lutte, le feu prit au village et la mosquée fut consumée avec tous ses trésors. Ce glorieux fait d'armes eut un tel retentissement dans tout le Daghestan, que Chamyl se hâta de rappeler ses partisans et que le prince Argoutinsky acheva son expédition sans grande résistance. La perte de la bibliothèque de Ritcha et l'établissement d'un fort russe à Koumoukh, voilà ce que le Daghestan central gagna à cette levée de boucliers, dont la malheureuse issue a refroidi pour longtemps le zèle religieux et mal entendu des mollahs.

PLANCHE LIII.

AKOUCHA (DAGHESTAN).

Nous avons parlé en détail de la confédération de Dargo dans la seizième livraison, et tout ce que nous avons dit de Tsoudakhar se rapporte également au pays des Akouchines. L'Akoucha, situé au centre de la république de Dargo, en est le canton le plus riche et le plus important. Bien que le sol soit très-pierreux et très-tourmenté, les vallées sont fertiles et produisent du blé en abondance. Les pâturages sont assez rares, et les Akouchines sont obligés d'envoyer eurs troupeaux pendant l'hiver sur le territoire du chamkhal de Tarki, leur ancien suzerain, avec lequel ils ont conservé de bonnes relations, commandées par la nécessité. Le canton d'Akoucha compte une vingtaine de villages et environ 24,000 habitants, qui s'occupent de commerce, d'agriculture et de l'élève des bestiaux. Ces montagnards n'étaient pas si paisibles autrefois, et jusqu'au commencement de ce siècle ils prirent part à tous les troubles du Daghestan, et fournissaient des milices qui se mettaient à la solde du plus offrant. Ils surent ainsi se rendre utiles et redoutables à leurs voisins, tout en conservant leur propre indépendance.

Akoucha, chef-lieu du canton, compte de 5 à 6 mille habitants, et possède une bibliothèque, une école théologique et plusieurs mosquées. Il occupe une forte position à 4,688 pieds de hauteur au-dessus de la mer Caspienne, et est irrégulièrement disposé sur la crête rocheuse et dentelée d'une montagne au pied de laquelle coule le torrent d'Akouchinka, qui se jette non loin de là dans le Koïssou. Akoucha peut être considéré comme la capitale de la république de Dargo, puisque c'est là que réside le kadi principal, magistrat suprême de tout le pays. Les mollahs d'Akoucha se sont toujours distingués par leur instruction et leur orthodoxie. Ils étaient consultés dans les affaires religieuses de tout le Daghestan, et les jeunes gens des tribus voisines venaient s'instruire sous leurs auspices dans les mystères du *Taguirat* et du *Chariat*. On conserve dans la bibliothèque de la grande mosquée une collection de manuscrits arabes qui mériteraient d'être consultés, et donneraient sans doute des éclaircissements sur l'introduction de l'islamisme dans ce pays.

Le kadi supérieur est toujours choisi parmi les plus anciens mollahs. Il réunit entre ses mains tous les pouvoirs de l'État et commande la milice pendant les expéditions. Cependant, dans les circonstances graves, il arrive que le kadi consulte le peuple avant de prendre une décision d'intérêt public. Nous trouvons dans un manuscrit inédit le récit d'un cas semblable, qui se présenta en 1835. A cette époque, le second iman Gamzad Bek (1) franchit la frontière septentrionale de la confédération et somma le Dargo de se joindre à lui dans ses expéditions contre les Russes, sous peine d'encourir sa colère et de voir saccager tout le territoire. Mahomet, kadi d'Akoucha, appela en conseil le kadi de Tsoudakhar et tous les autres magistrats, et après avoir conféré avec eux, il adressa le discours suivant au peuple assemblé devant la mosquée :

« Confédérés de Dargo, Gamzad Bek nous fait dire d'embrasser sa cause et prétend nous exterminer si nous résistons à sa demande! Je ne vois pas dans tout le Daghestan de peuple plus honorable et plus respecté que le nôtre, et cependant Gamzad, qui n'est qu'un *djanka* (bâtard), ose nous parler de sa colère et occuper un de nos cantons sans nous en avoir prévenus. Ses actions, ses paroles, ses menaces, sont autant d'injures pour nous devant nos frères du Daghestan. Il ne nous reste qu'à nous battre, qu'à chasser et punir notre insolent ennemi; Dieu nous récompensera de cette résolution, le peuple conservera la paix, et les Russes nous sauront gré de notre conduite. Habitants de Dargo, aux armes! »

Le peuple répondit par des acclamations unanimes à ce discours, en criant : « *Vergaï Gamzad!* » ce qui est la plus mortelle injure dans la langue du pays. Les Akouchines prirent les armes, battirent Gamzad, le chassèrent du territoire et firent un grand butin en armes et en chevaux.

Lorsqu'à son tour Chamyl négocia en 1842 avec les Akouchines pour les gagner à sa cause, ils lui répondirent qu'ils marcheraient avec lui lorsqu'il aurait pris les villes de Koumoukh, d'Akhti, de Kouragh, et mis le siége devant Derbend. C'était une fin de non-recevoir, et pour se venger de ce refus l'iman envoya ses murides occuper le village de Salty, d'où ils furent chassés par les Russes après de sanglants combats.

(1) Voir, sur Gamzad Bek, la treizième livraison, article de Hadji Mourad.

PARIS. IMPRIMÉ PAR HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES

DANS LA DIX-HUITIÈME LIVRAISON.

PLANCHE LIV.

GENS DU CHAMKHAL A KAZANISCHTCH.

L'origine des Chamkhals remonte à l'époque des conquérants arabes, et ces princes se sont maintenus jusqu'à nos jours, bien que leur puissance soit considérablement diminuée. Dans les derniers temps, ils portèrent le titre de *Chamkhal de Tarkou, Vali du Daghestan* (1), et se plaçaient tantôt sous la protection du tsar, tantôt sous celle du schah.

Nous avons dit ailleurs qu'Abou Moussélim divisa le Daghestan en trois provinces qu'il soumit à l'autorité supérieure de schah Baal, gouverneur de Koumoukh. Sous les Abassides, l'autorité des khalifes fut affaiblie par des dissensions intestines, et les princes du Daghestan se déclarèrent indépendants. Voici ce que nous trouvons au sujet du Chamkhal dans un manuscrit très-répandu dans le Daghestan, et qui est tiré d'une Histoire écrite dans le dix-septième siècle, par Mahomet Rafie du Chirvan.

« Au commencement du neuvième siècle de l'ère chrétienne, les cheiks Isak Ibrahim, Akhmet et Ali, de la famille de Hamza, oncle de Mahomet, sortirent d'Arabie pour aller faire la guerre sainte en Syrie et en Égypte. Plus tard, les descendants de ces cheiks poussèrent jusque dans le Daghestan, défirent et mirent à mort un certain Kazamfar, principal chef du Kaïtakh, et convertirent ce pays, qui avait abandonné la foi de l'islam. Le plus ancien personnage de cette race de cheiks portait toujours le titre d'émir. — Au cinquième siècle de l'hégire, l'émir Tchouban, de cette famille, vint dans le Daghestan avec des troupes et soumit le Koumoukh, le Tabasséran et l'Avarie. Il avait d'abord fait alliance avec les princes du Koumoukh, mais ceux-ci l'ayant trahi, il les tailla en pièces, s'empara de Koumoukh, et y plaça comme gouverneur un de ses parents, *surnommé Chamkhal,* du nom de son oncle, qui était né dans la province de *Cham,* en Syrie, dans le village de *Khal.* — Après que Tchouban eut quitté le Caucase, Chamkhal devint le principal chef du Daghestan. Ses descendants lui succédèrent et gardèrent son nom comme désignation de leur titre. L'héritier du prince avait le titre de *Grim-Chamkhal* (2). »

Bien que le chamkhal eût le pouvoir suprême dans le Daghestan et résidât à Koumoukh, son patrimoine particulier était entre le Soulak, la mer et les montagnes, comme de nos jours. Voici ce que nous trouvons là-dessus dans le manuscrit cité plus haut :

« A l'époque de l'invasion sanglante de Lalla Pacha, il y eut de grands troubles dans le Daghestan. Chamkhal Tchouban, chef de tous les pays compris entre le Kaïtakh, l'Avarie, le Terek et la mer Caspienne, mourut en 1574, à Boïnaki. Ses quatre fils se partagèrent son patrimoine. Eldar, l'aîné, garda Boïnaki et Tarkou, Mohammed eut Kazanischtch, Andia reçut Kafir-Koumoukh, Guéréi se contenta de Guilli. Chacun des quatre fils gouverna son héritage d'une manière indépendante, mais le chef supérieur ou chamkhal était choisi alternativement dans l'une ou l'autre branche. Enfin, après maintes contestations, le pouvoir passa et resta dans la branche aînée, celle de Boïnaki et Tarkou (1773). Cependant les quatre frères n'avaient donné aucun apanage à leur cadet, le sultan Bouth, né de la fille d'un Ouzdène Tcherkesse, parce qu'ils le considéraient comme un *djanka* (bâtard). Bouth se mit à la tête d'une bande d'aventuriers de l'Andy et de Tchir-Yourt, revendiqua ses droits à main armée, et força ses frères à lui céder les basses terres situées entre le Soulak, le Terek et la Tchetchnia. Il s'établit d'abord à Tchir-Yourt, puis à Endéry, et c'est de ses fils Aïtamon et Kazanalib que descendent tous les princes Koumuiks. »

L'autorité du chamkal dans le Daghestan avait été ébranlée bien avant le partage des fils de Tchouban. Le dernier chamkhal qui résida à Koumoukh fut Sourkhaï Mirza, fils d'Eldar, qui avait été reconnu par le tsar et par Sam Mirza, successeur de Schah Abbas. Néanmoins les peuplades du Daghestan continuèrent à payer un tribut au chamkhal et ne s'en affranchirent qu'au commencement de ce siècle. Quelques-unes d'entre elles sont encore aujourd'hui sous sa dépendance, matériellement du moins, parce qu'elles font hiverner leurs troupeaux dans les plaines voisines de la mer Caspienne, qui appartiennent à ce prince.

Les relations du chamkhal avec la Russie sont fort anciennes, et dès 1559 nous voyons une ambassade de ces princes venir à Moscou pour demander au tsar Ivan Wassiliéwitch du secours contre les Tcherkesses. Ces relations devinrent permanentes depuis 1568, époque à laquelle les Russes construisirent un premier fort sur le Terek. Sollicités par les rois de Géorgie, les tsars firent de nouveaux sacrifices pour contenir les Persans et les peuplades turbulentes du Daghestan. Fédor Ivanowitch et Boris Godounof élevèrent les forts de Sounja, à la jonction de cette rivière avec le Terek, et de Terki ou Terek, non loin de l'embouchure de ce fleuve dans la mer. Un troisième fort, celui de Tioumen, datait de l'époque de Basile le Terrible. Les tsars tinrent garnison dans ces forts et y établirent des voévodes qui exerçaient une grande influence dans les affaires du Daghestan. En 1643, sous Alexis Mikhaïlowitch, Terki, qui n'avait qu'une palissade en bois, fut fortifié à l'européenne par l'ingénieur écossais Thomas Bailey.

Lors de sa célèbre expédition, Pierre le Grand reçut la soumission du chamkhal Adel Guiréi et passa trois jours chez lui, à Tarkou. Adel Guiréi offrit à l'empereur 9 chevaux de selle magnifiques, 850 bœufs, et envoya à ses frais trente courriers pour répandre dans le Daghestan les proclamations du tsar. L'année suivante, ce prince trahit la Russie et attaqua le fort de Sainte-Croix, bâti par Pierre à l'embouchure du Soulak. Il fut repoussé par le commandant Cropotow, fait prisonnier et envoyé en Sibérie. Pierre supprima la dignité de chamkhal et donna le gouvernement du pays à Cropotow. Cependant Kaspoulat, fils d'Adel Guiréi, fut réintégré par Nadir Schah et reconnu plus tard par la Russie. Kaspoulat mourut en 1773, en désignant pour son successeur son neveu Mortouz-Ali. Celui-ci mourut à son tour en 1785, et son frère Mohammed lui succéda. Il se soumit au général Sobolef, qui commandait

(1) *Vali* signifie roi en persan, et ce titre avait été conféré par les schahs au chamkhal.

(2) Il en a été de même pour l'Outsmie du Kaïtakh, le Dadian de Mingrélie, le Noutzal d'Avarie. Les auteurs russes écrivent toujours *chefkhal*, et si les Géorgiens disent *chamkhal*, cela vient d'une altération commune dans leur langue, où le *w* se transforme très-souvent en *m*.

l'avant-garde du comte Zoubof en 1796. — Après Mohammed vint son fils Megdi Bek, qui épousa Péri Djaguim Khanoum, fille de Feth Ali, khan de Kouba, et hérita de la plus grande partie de la fortune de ce prince.

Les deux derniers chamkhals furent lieutenants généraux au service de Russie, et recevaient une subvention assez considérable. Sous Potemkin, on donnait au chamkal 6,000 roubles par an pour entretenir une milice. Ces princes renouvellent leur serment de fidélité à l'installation de chaque gouverneur général, et il faut convenir qu'ils le tiennent plus loyalement que du temps de Pierre I[er]. Il est vrai qu'ils ne peuvent guère faire autrement, parce que leur pays est ouvert, accessible, et que les Russes y ont des établissements considérables, tels que Témir-Khan-Choura, le fort de Pierre le Grand, Kazi Yourt et plusieurs autres.

Le territoire du chamkhal occupe une longueur d'environ 100 verstes, sur une largeur de 60, le long de la mer Caspienne, entre les rivières de Soulak et de Roubass. Les principaux endroits sont Tarkou, Boïnaki, Kazanischtch, Paraoul, Erpéli, Kafir Koumoukh et Torkali. La population, d'origine mongolo-turque, professe la religion musulmane de la secte d'Omar. Elle compte 12,000 feux et plus de 60,000 âmes. Le chamkhal a un revenu annuel de 30 à 40,000 roubles d'argent, tant par les impôts que par le fermage des pâturages et des pêcheries qu'il possède aux embouchures du Soulak. Il peut au besoin mettre sur pied jusqu'à 10 ou 12,000 combattants. Le chamkhal réside tantôt à Tarkou, tantôt à Boïnaki, tantôt à Kazanischtch. Ce dernier endroit semble être devenu le séjour favori de ces princes dans les derniers temps. Tarkou (1) est cependant la ville la plus considérable du territoire. Elle est située dans une anfractuosité du roc, à 5 verstes de la mer Caspienne, et est disposée en amphithéâtre. La ville est dominée par le fort de Bournaya, construit par Yermoloff et aujourd'hui abandonné. Tarkou compte un millier de maisons et environ 9,000 habitants. On croit reconnaître dans cette ville l'ancienne Semender, une des capitales des Scythes Khazares, qui occupèrent longtemps ce pays. Refoulés par les Arabes, ils se portèrent plus au nord et fondèrent la ville d'Atil, sur le grand fleuve (Volga).

PLANCHE LVI.

MARIE, FEMME DE ROSTOM ET SON FILS OTTIA.

La planche LVI est consacrée à divers personnages historiques dont les portraits sont copiés d'après des fresques conservées dans les églises de Géorgie. Nous commencerons par Marie, femme de Rostom, peinture tirée de la cathédrale de Mtskhèta.

Marie était fille du dadian de Mingrélie, et avant de monter sur le trône de Cartalinie elle avait épousé le prince de Gouriel, dont elle eut un fils nommé Ottia.

En 1634, après l'assassinat de Simon II, la couronne de Cartalinie échut au prince Khozrow Mirza, du sang des Bagratides, qui avait été élevé en Perse et avait rendu de grands services au schah Séfi. C'était à l'époque de la division et de l'abaissement du Khartli, dont les rois n'étaient plus que des rénégats et des préfets des souverains de la Perse. Le gouverneur persan Sélim Khan administrait la Cahétie, et avait forcé le roi Teïmouraz I[er] à se réfugier dans l'Imérèth. Les puissants *éristaw* du Ksan et de l'Aragwa se considéraient de plus en plus comme des princes indépendants. La Mingrélie et l'Imérèth avaient leurs souverains particuliers, et toute relation directe était interrompue entre la Colchide et le centre du Khartli. Grâce à ce morcellement, qui convenait à la politique machiavélique des schahs, Khozrow Mirza ne fut que roi de Cartalinie. En montant sur le trône, il prit le nom musulman de Rostom, et si son règne dura 24 ans (de 1634 à 1658), il ne le dut qu'à son aveugle dévouement pour les souverains de la Perse et aux persécutions dont il accabla les chrétiens. Jaloux de mériter la faveur de ses maîtres, il exclut les chrétiens de tous les emplois, s'entoura de renégats, de Géorgiens élevés à la cour des schahs, et introduisit à Tiflis les mœurs, les coutumes et les vices de la Perse.

Ayant perdu sa première femme, Rostom épousa en 1638 Marie, fille du dadian de Mingrélie. Nous ne trouvons dans aucun document comment et à quelle époque celle-ci était devenue veuve du prince de Gouriel. — Marie amena en Cartalinie son fils Ottia, et comme Rostom n'avait pas d'enfants, il adopta ce jeune prince. Ottia mourut bientôt après à Gori, au grand désespoir de sa mère et de son père adoptif. Nous lisons des détails intéressants sur les funérailles d'Ottia dans une Histoire inédite du Khartli, par Gorgui Janidjew, et en extrayons ce qui suit :

« Pendant douze jours, les notables et le peuple affluèrent à Gori pour apporter à Marie leurs compliments de condoléance. La reine, pâle comme la mort, le visage ensanglanté et déchiré, et les habits en lambeaux, gisait sur la terre, qu'elle arrosait de ses larmes. Les députations des provinces s'approchaient d'elle tour à tour, en grand deuil et avec des vêtements déchirés, adressant des discours entrecoupés de sanglots d'abord à la reine, puis à la nourrice d'Ottia, ensuite aux seigneurs de la cour et aux serviteurs, enfin au mort lui-même. Chaque partie des vêtements et de l'armure d'Ottia était l'objet d'une exclamation ou d'un regret : son glaive, son diadème, sa *djiga* (2) et ainsi de suite. Les discours et les larmes se prolongèrent durant douze jours entiers, et pourtant il y eut beaucoup de députations qui n'arrivèrent pas jusqu'au corps. Aussi le roi ordonna-t-il à ceux qui n'avaient pas pu participer aux cérémonies funèbres à Gori, de les accomplir sur la route de Mtskhèta, que devait suivre le cortége. Le catholicos et un grand nombre d'évêques entouraient Marie en lisant des évangiles, et 800 prêtres furent chargés de dire chacun 40 messes pour le repos de l'âme du défunt. Enfin on transporta le corps à Mtskhèta pour l'enterrer dans la cathédrale. Le cortége funèbre était si nombreux, qu'il mit huit jours à franchir la courte distance qui sépare Mtskhèta de Gori. La reine, en grand deuil, se fit porter dans une litière en osier ayant la forme d'un cercueil, et toute garnie de crêpe noir. Les solennités durèrent quarante jours, et Rostom envoya au peuple une telle quantité de bétail, de poisson, de caviar, de cierges, etc., que pendant six semaines on abattit à Mtskhèta 100 bœufs à chaque jour gras, et l'on distribua 1,000 poissons séchés à chaque jour maigre. Quant à Marie, elle ne se nourrissait que de pain d'orge, et elle fut si affectée de la mort de son fils unique, que pendant vingt ans elle porta son deuil et s'abstint de manger de la viande. Quarante jours après les funérailles, la reine envoya de riches offrandes à Jérusalem et aux églises de Géorgie. Quant à celle de Mtskhèta, où Ottia reposait, Marie lui donna plusieurs terres, et entre autres le village de Darbasi, en Somkhétie. »

Dès lors l'existence de la reine ne fut plus qu'une longue souffrance. — Chrétienne fervente, elle était mariée à un renégat qui persécutait cruellement les fidèles; mais elle eut le courage de se poser en protectrice de la religion. Là où le roi frappait, Marie priait et consolait. Aidée par le vertueux catholicos Eudémon, elle cherchait à cicatriser les plaies de l'Église, encourageant les faibles, ranimant les tièdes, exaltant ceux qui résistaient aux tentations de l'apostasie. Rostom, exaspéré par le zèle apostolique d'Eudémon, le fit précipiter du haut des murailles du château de Naracléa, détruisit l'église de saint Jean le Précurseur, et éleva une mosquée dans son palais de Tiflis. Malgré ses fureurs, il ne put extirper l'antique foi que sainte Ninon avait léguée aux Géorgiens. — Marie continua à protéger les chrétiens, et trouva un nouvel appui dans le catholicos Christophor, qui succéda au malheureux Eudémon.

Cependant Rostom n'avait pas de postérité, et après avoir perdu Ottia il résolut d'adopter un autre enfant. Son choix tomba sur le

(1) On dit indifféremment Tarki et Tarkou.

(2) La *djiga* est une aigrette ornée de pierres précieuses qui surmontait le bonnet.

tsaréwitch Louarsab, fils de Wakhtang et petit-fils du roi Simon. Ce prince, élevé en Perse et très-attaché au schah, avait embrassé la religion musulmane; mais il paraît que le ciel voulut punir le roi de ses impiétés, car le nouvel héritier fut tué à l'âge de dix-huit ans, dans une chasse au sanglier qui eut lieu sur les bords du Ksan. Le manuscrit que nous avons déjà cité entre dans une foule de détails sur cette mort, qui fut attribuée à un crime, ainsi que sur un tournoi qui eut lieu à Tiflis, et où le jugement de Dieu devait dénoncer le coupable. Malheureusement l'espace nous manque pour intercaler ici ce récit.

A la fin de sa carriere, le roi adopta un troisième prince, Wakhtang, fils de Teïmouraz, qui fut reconnu par le schah, embrassa l'islamisme, et régna sous le nom de Schah Navaz. Rostom mourut en 1658, et l'ambassadeur de Perse fit enfermer la reine dans le château de Naracléa, car il y avait beaucoup d'agitation dans le peuple, qui voulait que Marie épousât un prince chrétien. L'éristaw de l'Aragwa, secondant ce mouvement, s'approcha de Tiflis, et occupa les hauteurs qui dominent la ville; mais les Persans comprimèrent cette tentative, et assurèrent l'avénement de Schah Navaz. Celui-ci, par ordre du roi de Perse, répudia sa femme Mariam et épousa Marie, qui fut contrainte par la force à convoler en troisièmes noces.

Passons maintenant aux quatre personnages représentés à la droite de la reine Marie, sur la planche LVI.

Giorgi X était fils de Simon I^er^, le Grand, qui fut fait prisonnier par les Turcs et mourut vers 1611 au château des Sept-Tours. Il occupa le trône de Cartalinie pendant trois ans, c'est-à-dire de 1603 à 1606. Ce que nous savons de plus intéressant sur son règne si court, c'est ce qu'en rapporte Tatischtcheff, envoyé en ambassade dans le Khartli par le tsar Boris Godounof. Un extrait de la relation de ce diplomate se trouve dans l'intéressant ouvrage de M. Brosset, intitulé : *Examen critique des annales géorgiennes pour les temps modernes au moyen des documents russes.*

Tatischtcheff était chargé par le tzar de conférer avec Alexandre, roi de Cahétie, et son fils Giorgi, avec le tsaréwitch Giorgi de Cartalinie, fils de Simon I^er^, ainsi qu'avec les princes d'Imérèth et de Gouriel. Il était porteur d'un rescrit adressé par Boris au roi Alexandre, et de présents parmi lesquels je citerai une montre, des fourrures, des dents de morse, un gerfaut et des arquebuses.

Tatischtcheff quitta Moscou le 6 mai 1604, se dirigea d'abord sur le fort russe de Terki, entra dans les montagnes par Lars, et arriva le 18 août à Choounta, en Cahétie. — Nous ne pouvons nous étendre ici sur le séjour de l'ambassadeur en Cahétie, et dirons seulement qu'il fut témoin du meurtre commis sur le roi Alexandre et sur son héritier Giorgi, par Constantin, frère cadet de ce dernier. Ce double attentat fut accompli à Zaguem, le 12 mars 1605, par ordre de Schah Abbas, qui craignait l'influence que la Russie pourrait prendre sur le roi. Outre les deux princes, deux ecclésiastiques et plusieurs nobles périrent dans la mêlée.

Ce tragique événement ayant fait échouer la mission de Tatischtcheff, cet ambassadeur songea à remplir les autres instructions dont il était chargé. Ce fut seulement pendant son séjour en Cahétie qu'il apprit avec certitude que le roi Simon I^er^ de Cartalinie vivait encore, mais était prisonnier à Constantinople. Il s'adressa donc à Giorgi X comme au souverain légitime; et après plusieurs messages réciproques, il se rendit auprès de ce roi, qui se trouvait alors dans le village de Mejeskof, sur la Médjouda, affluent du grand Liakhwi, lieu où avait été la résidence royale de Caraleth. Le but du diplomate russe était d'obtenir pour son maître la fille de Giorgi, et de demander un prince de la maison royale pour la princesse Ksénia, fille de Boris.

La famille de Giorgi se composait alors de sa femme Thamar, de son fils Louarsab, de sa fille Eléna, de son oncle Wakhtang, qui avait deux fils nommés Teïmouraz et Khozdro; enfin du prince Alexandre, fils d'un Bagrat d'Imérèth, qui vivait comme otage en Cartalinie.

Le 28 avril 1605, Tatischtcheff fut rencontré par Louarsab et arriva chez le roi, qui baisa le cachet du rescrit de Godounof et écouta debout le discours de son envoyé. L'ambassadeur fit la remise des présents primitivement destinés au roi Alexandre, et dîna le même jour chez Giorgi, qui, malgré sa résistance, le plaça plus haut que le prince Wakhtang. A ce dîner assistaient aussi le tsaréwitch Louarsab, les princes Irakli, Ousein et Aristop, et le catholicos Domenti.

Le lendemain on traita d'affaires. Giorgi se montra très-flatté des avances du tsar, s'étendit sur la grandeur de la nation russe, et vanta l'attachement de sa famille et de son peuple pour la religion orthodoxe. Quoique très-désireux de s'allier par mariage au tsar, le roi exprima la crainte que ce mariage ne le brouillât avec le schah et la Porte. Alléguant l'éloignement de la Russie et la difficulté d'en attendre des secours, il demanda qu'on lui prêtât un corps de 500 strélits. Enfin il observa que sa fille était trop jeune, n'ayant encore que dix ans; qu'il désirait d'abord envoyer une ambassade à Boris Godounof et ne faire partir Eléna que plus tard, parce que, disait-il, « *il faut que la fille d'un monarque parte avec quelque chose, afin de n'être pas vilipendée, qu'elle soit envoyée au prince de manière à lui faire honneur et à ne pas être méprisée par les monarques voisins.* »

Quant au tsaréwitch demandé pour la princesse Ksénia, le roi montra quelque hésitation, probablement parce qu'il craignait de se susciter dans sa famille un rival trop dangereux dans la personne d'un gendre du tsar. Il dit que Louarsab et les fils de Wakhtang étaient trop jeunes, et qu'il ne restait que le prince Alexandre, fils de Bagrat.

Tatischtcheff répondit que le meilleur moyen de se garantir de la colère de Schah Abbas était de se mettre immédiatement sous la main du tsar; que, du reste, il se faisait fort de procurer au roi un secours de 200 strélits, comme il est d'usage d'en donner durant l'hiver aux princes de Circassie et de Kabarda. Quant à la jeunesse de la princesse Éléna, l'ambassadeur dit qu'il lui faudrait au moins un an pour arriver à Moscou et pour s'habituer à la langue et aux usages du pays, ce qui lui laisserait le temps de gagner l'âge désirable. Enfin il promit de donner sur-le-champ 200 toumans (1) et de faire apporter tous les atours nécessaires. — Relativement à un prince du sang royal, Tatischtcheff déclara qu'il en savait plus d'un, et nomma les deux fils de Wakhtang, oncle de Giorgi. — Celui-ci répliqua que de ces deux princes, l'un, Teïmouraz, était un homme ordinaire, et que l'autre, Khozdro, était bon et intelligent, mais qu'il se défiait de lui, et que d'ailleurs il se trouvait à l'armée, où sa présence importait beaucoup à la défense du pays.

Le diplomate russe tranquillisa le roi en lui disant qu'une fois à Moscou, Khozdro n'en sortirait qu'à bonnes enseignes, et promit de donner pour l'équipement du tsaréwitch une valeur de 50 toumans ou 300 roubles en fourrures. A ce prix, il lui fut permis de voir le prince Khozdro, qu'il décrit ainsi :

« Il était d'assez haute taille, droit et de bonne tenue. Il avait l'air très-sérieux, le visage lisse, les yeux bruns et bien fendus, le nez légèrement recourbé, les cheveux roux foncé, la moustache petite. Khozdro avait vingt-trois ans à cette époque. Grave et sensé dans ses discours, il connaissait bien la langue turque, était habile dans les lettres géorgiennes, et professait la religion du rite grec. »

Giorgi se soumit aux conditions de l'ambassadeur, bien que celui-ci ne lui eût promis subséquemment que 150 strélits. En conséquence Tatischtcheff fut invité le 8 mai à se rendre auprès de Leurs Majestés, auxquelles il offrit suivant l'usage des cadeaux en pelleteries. Lorsqu'il fut admis, la princesse Éléna avait à droite sa grand'mère, la reine, femme de Simon I^er^; à gauche, sa mère, la reine Thamar, épouse de Giorgi, toutes deux vêtues de velours noir, à cause de la captivité de Simon I^er^ et de la mort récente du roi Alexandre et de son fils. Éléna était assise sur un coussin brodé en perles et placé sur le tapis d'or du plancher. Sa robe de dessus était en brocart d'or et ornée de dentelles. Sous celle-ci était une autre robe en popeline d'or en forme de *férez* (2), avec une cein-

(1) Le touman valait 6 roubles, et la somme de 12,000 roubles équivalait à 8,000 de nos jours, ce qui était un assez joli denier pour l'époque.

(2) Grand vêtement sans collet qu'en Russie les hommes portaient par-dessus le caftan.

ture. Sur la tête elle portait une calotte en velours écarlate uni, toute parsemée de pierreries et de perles. — La princesse s'étant levée, le roi lui ôta la calotte et la mesura avec une baguette qu'il remit à Tatischtcheff. Celui-ci la trouva plus petite d'un demi *verschok* que la mesure donnée par le tsar. Éléna était d'une bonne tenue, mais non d'une beauté distinguée. Elle avait le visage blanchi de façon à le rendre méconnaissable, des yeux noirs, un nez qui sans être grand allait bien à son visage, des cheveux teints en rouge quoique naturellement noirs (1). Elle se tenait fort droit, avait une taille mince à cause de sa grande jeunesse, et manquait d'embonpoint. Le roi dit qu'elle n'avait que neuf ans. Quand à Louarsab, son frère, il était si beau qu'il l'emportait sur elle en agréments. Après cette exhibition, le roi emmena Tatischtcheff dans une autre chambre pour savoir si la princesse convenait au grand œuvre. L'ambassadeur répondit qu'il en avait la confiance, et exprima le désir de la conduire immédiatement en Russie; mais Giorgi s'écria que Louarsab était son œil et Éléna son cœur, qu'il ne pouvait se séparer d'elle ainsi, qu'il fallait au moins trois demandes préliminaires, etc.

Le cadre étroit qui nous est imposé nous oblige d'interrompre ici nos citations. Disons seulement que Tatischtcheff partit seul et courut en route les plus grands dangers. Il fut dépouillé par des brigands, subit une tempête terrible sur la mer Caspienne, et n'arriva à Moscou que pour apprendre la mort de Boris Godounof et l'usurpation du premier faux Démétrius. Quant au roi Giorgi, il mourut en septembre 1606, et son fils Louarsab lui succéda.

Irakli II (Héraclius) était fils de Teïmouraz II, dont nous avons parlé dans la quinzième livraison. Il eut le gouvernement de la Cahétie pendant que son père était roi de Cartalinie, mais il se mêla fréquemment des affaires de ce dernier pays, parce que Teïmouraz fut plus d'une fois obligé de quitter Tiflis à cause des guerres et des troubles qui déchirèrent la Transcaucasie. Irakli était un vaillant guerrier. Il battit plusieurs fois les Persans et les Lèzghiens, et délivra la ville d'Érivan, assiégée par un des nombreux prétendants qui se disputèrent le trône des schahs après la mort de Nadir. En 1760, la bonne intelligence qui avait toujours régné entre le père et le fils fut troublée par un différend, dans lequel ce dernier eut les plus grands torts. Teïmouraz se retira en Russie, où il mourut, et Irakli réunit sur sa tête les couronnes de Khartli et de Cahétie. Ce roi sut gagner l'amitié du schah, auquel il livra le rebelle Asad Khan, et profita des désordres qui régnaient dans les pays voisins pour rehausser son influence et se faire choisir comme arbitre des questions en litige. L'année 1769, le général Totleben, appelé par Salomon d'Imérèth, franchit les cols de Ratcha à la tête d'un corps d'armée, et détruisit les forteresses que les Turcs possédaient dans la Colchide. Ce général vint dans le Khartli l'année suivante, et Irakli, se joignant aux Russes, entra dans la province d'Akhaltsikh; c'est alors qu'eut lieu la bataille d'Aspindsé, dans laquelle Irakli défit à lui seul une armée de Turcs et de Lèzghiens, et tua de sa main un des chefs Avares nommé Kochta. Totleben, qui était en brouille avec le roi, ne prit point part à ce combat. Ensuite les Géorgiens attaquèrent Akhaltsikh, Kars et Bayazid, dont ils pillèrent les habitants, de sorte que le sultan dut recourir à l'intermédiaire du schah pour obtenir la paix, à quelle occasion il envoya en cadeau à Irakli des armes, des fourrures et un cheval de bataille.

Le roi du Khartli ne se reposa pas longtemps sur ses lauriers, et fut obligé de tirer l'épée pour châtier les Lèzghiens, ainsi que les khans de Gandja et d'Érivan, qui avaient essayé de s'affranchir du tribut qu'ils payaient annuellement à la Géorgie.

En 1783, Ali Mourad Khan remplaça Kérim Khan sur le trône de Perse, et somma Irakli de se reconnaître pour son vassal. Celui ci s'y refusa, et pour éviter les conséquences de la rancune du schah, il se plaça sous l'autorité de l'impératrice Catherine. L'acte de soumission fut signé le 24 juillet 1785, à Ghéorguiewsk, par le général Paul Potemkin pour la Russie et par les princes Bagration et Tsiradjewadjé pour la Géorgie. Peu après Potemkin se rendit à Tiflis, à la tête de deux bataillons de chasseurs, pour apporter au roi la ratification du traité, et à son départ il laissa en Géorgie le général Samoïlow comme commandant des troupes. La poignée de soldats russes qui resta dans le pays fut de la plus grande utilité à Irakli, et l'aida à repousser les incursions des Djares au nord et des Turcs au midi. Les troupes russes furent rappelées en 1787; mais Irakli, quoique réduit à ses propres forces, lutta avec succès contre ses nombreux ennemis, interposa son autorité dans les affaires de la Colchide, et plaça sur le trône d'Imérèth son petit-fils David, qui régna dans ce pays sous le nom de Salomon II.

En 1795, l'eunuque Agha Mahomet Khan, qui était devenu roi de Perse, vint mettre le siége devant Choucha. Les habitants de cette province s'enfuirent en Géorgie, et Irakli refusa de les livrer au schah. Celui-ci, furieux de l'audace d'un prince qu'il considérait comme son vassal, marcha sur Tiflis à la tête d'une puissante armée. Dans une première rencontre, l'avant-garde des Persans fut complétement défaite par le tsaréwitch David. Le lendemain, Irakli arriva à l'armée et occupa la position dont l'ennemi venait d'être chassé. Malheureusement, au plus fort de la bataille, les Iméréthiens, qui ne pouvaient lui pardonner le détrônement de leur roi, quittèrent leur poste de combat et se mirent à piller la ville qu'ils devaient défendre. Le désordre se mit dans les rangs des Géorgiens, et les Persans entrèrent sans grande peine dans Tiflis. La capitale fut mise à sac, et 3,000 habitants qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir dans les montagnes furent faits prisonniers. Cet événement eut lieu le 11 septembre 1795, et l'année suivante le comte Zouboff entra par Derbend dans la Transcaucasie afin d'y rétablir l'ordre. Il fut rappelé à l'avénement de Paul I^{er}, et Irakli termina en 1798 sa laborieuse carrière à un âge très-avancé. Les règnes de Teïmouraz et d'Irakli laissèrent de profonds souvenirs dans le cœur des Géorgiens, privés pendant tant d'années de souverains de leur religion. Le caractère chevaleresque d'Irakli, sa haute taille, son courage indomptable, ses longues luttes contre des ennemis acharnés, ont fait de ce roi un héros populaire que les Géorgiens vénèrent à l'égal de Thamar, de David le Réparateur et d'Alexandre.

Giorgi XII succéda à son père Irakli, et fut le dernier roi de Géorgie. Les Djares, les Avares et autres Lèzghes continuèrent leurs incursions dans le Khartli, mais ils furent presque toujours battus par le tsaréwitch Joanné. Les Géorgiens repoussèrent également les attaques incessantes des Turcs, entrèrent dans le pachalik de Kars, et s'emparèrent du fort de Kisil Tchakatch.

Sur ces entrefaites, le schah Baba Khan ayant succédé à son oncle Agha Mahomet Khan, somma Giorgi de reconnaître son autorité et de lui envoyer en otage son fils David, qui était au service de Russie. Giorgi songea d'abord à se mettre sous la protection du sultan; mais comprenant que les Turcs lui feraient au moins autant de mal que les Persans, il implora le secours de Paul I^{er}. — L'empereur lui envoya deux régiments de chasseurs, et bientôt après l'ambassadeur Kowalinsky obtint la ratification de l'acte de soumission de la Géorgie. En 1800, à la mort du roi Giorgi, le prince David fut nommé régent provisoire jusqu'à l'arrivée du général Knorring, qui établit définitivement l'autorité russe à Tiflis. Ce grand événement sauva un des plus antiques foyers de la religion chrétienne, mit un terme aux dévastations des Turcs, des Persans et des montagnards, et garantit la sécurité d'une des plus belles contrées du globe. Si l'œuvre de régénération est lente, elle ne se poursuit pas moins avec persévérance, et cinquante années d'efforts ont porté des fruits qu'aucun observateur impartial ne pourra méconnaître.

La princesse Tchawtchéwadzé, femme d'un ambassadeur envoyé en mission auprès de l'impératrice Catherine. Il ne nous reste plus la place de parler de cette famille, qui est une des plus illustres de la Géorgie, et a toujours occupé les places les plus éminentes dans le gouvernement.

(1) Cet usage subsista en Géorgie jusqu'à la fin du dix-huitième siècle et existe encore dans certaines parties du Daghestan

PLANCHES XII ET XLVI.

ARRIVÉE A ISATANIKH EN AVARIE ET REVUE DES TROUPES RUSSES.

Il est difficile d'affirmer que les Avares du Caucase descendent de la peuplade hunnique du même nom, qui domina sur les rives du Danube et fit trembler Byzance dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Klaproth les considère comme un débris des Ouarkhonnites, ou Pseudo-Avares des Byzantins, qui étaient de la race des Ougours et habitèrent les bords de la mer Caspienne, au nord du Caucase. Ceux-ci avaient très-probablement une origine commune avec les Avares orientaux, qui furent vaincus et dispersés par le Hakhan des Khozars en 597. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Avares caucasiens sont domiciliés dans le Daghestan depuis des temps fort anciens, et y étaient déjà puissants lors de l'apparition des conquérants arabes, au septième siècle de Jésus-Christ. — Ils résistèrent avec énergie aux lieutenants des khalifes, leur firent éprouver de grandes pertes, et embrassèrent l'islamisme beaucoup plus tard que toutes les tribus voisines. — Voici ce que nous trouvons sur ce pays dans le manuscrit de Mahomet Rafie du Chirvan, que nous avons déjà cité à propos des Chamkhals :

« Dans le quatrième siècle de l'hégire, l'Avarie était gouvernée par le cruel émir Souraké, qui habitait l'ancienne capitale de Tanouss, non loin de Khounzakh. Il portait le titre de *Noussal* et était idolâtre. Il prélevait un tribut sur les nations voisines et avait établi dans son pays des impôts onéreux. Pour chaque mariage on devait donner un taureau et deux brebis, pour chaque enterrement un cheval, pour expier un vol on livrait un bœuf, pour un meurtre cent brebis, pour souhaiter la bienvenue à un nouveau chef on lui offrait cinq peaux de renard; chaque marchand de passage était tenu de donner deux pièces d'étoffe de soie, etc.

» Dans le cinquième siècle de l'hégire, Tchouban Chamkhal (1) attaqua l'Avarie, prit et détruisit Kounzakh, ainsi que d'autres villages, fit un grand butin et emmena bon nombre de femmes en captivité. Il chassa Bayar, fils de Souraké, rétablit l'islamisme, et laissa en Avarie, comme gouverneur, un certain Massoum Bek, avec un cadi pour instruire le peuple. Les successeurs de Tchouban gardèrent pendant longtemps la suprématie sur l'Avarie; cependant Bayar s'était réfugié dans le pays de Tousch (des Touchines?), et y eut un fils nommé Émir Soultan. Après la mort de son père, Émir Soultan rassembla une troupe d'aventuriers, trouva des partisans à Khounzakh, mit à mort le gouverneur Akhmet Bin Tchouban et s'empara du domaine de ses ancêtres, où il rétablit l'idolâtrie. Les guerres avec les peuples musulmans durèrent vingt ans, et à la fin les Avares furent contraints de retourner à l'islamisme. »

Nous ne saurions dire si la famille des khans d'Avarie descend du Souraké dont parle le manuscrit. — Toujours est-il que l'Avarie fut constamment gouvernée par des princes héréditaires, et que ces khans exercèrent une grande influence dans la partie orientale du Caucase. Cette influence s'explique par leur bravoure personnelle, aussi bien que par la position centrale que leurs domaines occupent au milieu de montagnes inaccessibles. L'Avarie est le cœur du Daghestan, le carrefour où se croisent beaucoup de routes importantes, le lieu d'asile inviolable qui servait de retraite à tous les fugitifs poursuivis pour des crimes politiques ou autres. Sourkhaï II, de Kazi-Koumouk, s'enfuit à deux reprises en Avarie, lors de ses démêlés avec Nadir Schah.

Située dans le triangle qu'embrassent le Koïssou d'Andy et le Koïssou d'Avarie avant de se confondre, l'Avarie est bornée au nord par le Koïssoubou, à l'est par les territoires de Mekhtouli et du Chamkhal, au sud par les cantons libres d'Andalal et Ratlou-Akwakh, à l'ouest par ceux de Tsounta-Akwakh et Bagoudal. Cette province compte 30,000 habitants, répartis dans une quarantaine de villages, dont les principaux sont Khounzakh, Hotzatle, Holotle, Tsatanikh, Bélokane, Akaltchi, Sioukh, etc. — La partie la plus importante de l'Avarie est le haut plateau de Khounzakh. Il a une élévation de 6,000 pieds au-dessus de la mer Caspienne, et mesure 17 verstes de longueur du nord au sud, sur une largeur qui varie entre 6 et 10 verstes. — On y cultive le froment, l'orge et le maïs en assez grande quantité, non-seulement pour les besoins des indigènes, mais pour l'exportation dans les cantons voisins. En revanche, le reste du pays ne se compose guère que de montagnes incultes et de précipices, à l'exception de la vallée de Bélokane, qui est assez riante. La langue avare est le dialecte dominant dans les Daghestan central et septentrional. M. Klaproth lui trouve de l'analogie avec la langue hunnique, et donne un vocabulaire comparatif de ces deux idiomes dans la relation de son voyage (2). La langue avare est rude, sifflante, gutturale, inaccessible pour un gosier européen. Aucun assemblage de lettres connues ne pourrait rendre ces sons bizarres et sauvages. Aussi cet idiome n'a-t-il pas d'alphabet, et toutes les communications écrites se font-elles en arabe.

C'est particulièrement dans le dix-huitième siècle que se développa la puissance des khans d'Avarie. Grâce à l'anarchie qui désolait le Khartli et à l'esprit aventureux et entreprenant de ces princes, ces derniers étaient devenus le fléau de la Transcaucasie, et se mettaient à la tête de toutes les *razzias* que les montagnards faisaient au delà de l'Alazan et du Kour. La terreur que les Lèzghiens inspiraient aux habitants de la plaine était si grande, que les provinces musulmanes de la Caspienne leur payaient un tribut dérisoire, qui prouve jusqu'où allait la tyrannie exercée par ces brigands. — Cet impôt portait le nom de *Disch Kiria Yéï*, littéralement, « *Récompense pour la peine des dents.* » C'est-à-dire que les Lèzghiens se faisaient même payer l'honneur qu'ils accordaient à leurs malheureux voisins, en venant les piller et se goberger à leurs dépens.

Noutzal Bek et son fils Oma furent les khans qui acquirent le plus de renom et poussèrent le plus loin leurs expéditions. — Le premier réussit à se rendre maître de Chémakha, mais fut ensuite mis à mort par les troupes de Feth Ali Khan de Kouba. Le second, après avoir été battu par les Géorgiens en Cabétie, poussa jusqu'à Akhaltsikh, détruisit la mine d'argent d'Aktala et brûla le village de Wakhani, situé à la frontière de l'Iméreth et appartenant au prince Abachidsé, qui fut fait prisonnier avec toute sa famille. Cependant les expéditions de ces princes se signalèrent plutôt par leur témérité que par leur heureuse issue, car les Lèzghiens avaient affaire à forte partie et furent souvent battus par les rois Teïmouraz II et Irakli II. — Mais dispersés d'un côté, ils se réunissaient sur un autre point, revenant sans cesse à la charge, et emportant toujours quelques lambeaux de la dépouille de leurs ennemis.

Le fils d'Oma, Soultan Akhmet, fut l'avant-dernier khan de sa race, et sut se faire bien venir de l'autorité russe. La prise d'Akhaltsikh et l'établissement du cordon militaire de l'Alazan l'empêchaient de suivre l'exemple de ses ancêtres, et de mettre à contribution les riches vallées de la Géorgie. Il se tint donc assez tranquille, et pour le récompenser de sa modération on lui accorda d'importants privilèges. Ainsi, par exemple, il jouissait de la haute main dans les causes criminelles et avait le droit de vie ou de mort sur ses sujets, tandis que les autres khans n'avaient que la connaissance des affaires civiles et de simple police, s'en référant pour le reste aux généraux russes.

L'Avarie ne prit point part à la première guerre sainte, qui finit en 1832 par la prise de Guimri et la mort de Kazi Mollah. — Gamzad Bek, qui succéda à ce dernier, était né dans le village de Hotzatle, d'un fils naturel des khans d'Avarie. Il termina ses études théologiques sous les auspices de Nour Mahomet, kadi de Kounzakh, et demeura dans la maison des khans, où il fut parfaitement ac-

(1) Voir sur Tchouban l'article des chamkhals, même livraison.

(2) Édition allemande, annexe au tome II, page 12 et suivantes. Ni Klaproth ni aucun des auteurs non russes qui ont écrit sur le Caucase n'ont mis le pied en Avarie.

cueilli par Pakhou Biké, femme de Soultan Akhmet. Il devait payer cette hospitalité par la plus noire des trahisons. A peine proclamé iman, Gamzad ne rêva plus qu'à s'emparer de l'Avarie et à se mettre au lieu et place de ses bienfaiteurs. Prenant pour prétexte la bonne intelligence qui régnait entre l'autorité russe et la famille des khans, il accusa celle-ci de trahison à la cause de l'islamisme, et prouva à ses adhérents la nécessité d'implanter le muridisme en Avarie ou de détruire ce nid de rebelles. Dans une première tentative, Gamzad fut battu par les habitants de Khounzakh, mais peu à peu il parvint à réduire tous les villages du khanat, à l'exception de la capitale.

Enfin, au mois d'août 1834, Gamzad, ayant rassemblé une armée de Lèzghiens, investit la résidence des khans et somma Pakhou Biké de renoncer à ses relations avec les *giaours*, d'adopter le muridisme et de faire la guerre aux Russes, à l'exemple de son beau-père Oma Khan.

Intimidée par le ton arrogant de l'iman et par les forces dont il disposait, Pakhou Biké lui envoya une députation de notables pour lui annoncer qu'elle était prête à adopter le muridisme, qu'elle lui demandait un cadi pour instruire le peuple, mais qu'elle ne pouvait déclarer le *kazavath* (1) aux Russes, promettant d'ailleurs de garder la neutralité.

Ne voulant pas démasquer de prime-abord ses projets, Gamzad répondit qu'il se contenterait de ces conditions, pourvu que la princesse lui envoyât comme otage son fils cadet Boulatch Khan, ajoutant que si l'aîné, Abou Noutzal, voulait prendre le titre d'iman et la direction de la guerre sainte, il était prêt à lui servir de lieutenant. Pour donner plus de poids à ses paroles et effrayer les habitants de Khounzakh, l'iman perça les narines des députés, leur fit attacher sous le nez des morceaux de pain, et leur défendit sévèrement de les ôter avant leur retour dans la ville. L'apparition de l'ambassade dans ce triste équipage consterna les assiégés, aussi Pakhou Biké se résigna-t-elle à obéir. Elle envoya son fils cadet à l'iman, qui le reçut avec de grandes marques de respect et l'envoya à Hotzatle, où il le fit garder dans sa propre maison.

Une fois en possession de ce gage, Gamzad comprit tout le parti qu'il en pourrait tirer vis-à-vis de la pauvre mère. Aussi lui demanda-t-il bientôt d'envoyer à son camp ses deux autres fils pour traiter d'affaires sérieuses, la menaçant, en cas de refus, de donner le gouvernement de l'Avarie au bâtard Sourkhaï Khan, son neveu.

Cet ordre jeta la pauvre princesse dans une cruelle perplexité, car en résistant à son perfide ennemi, elle avait tout à craindre pour le jeune enfant qui se trouvait déjà entre ses mains.

La famille des khans d'Avarie se composait à cette époque des personnages suivants :

1° Histoman Biké, veuve d'Oma Khan ;
2° Pakhou Biké, veuve d'Ali Soultan Akhmet (fils d'Oma), mort en 1829 ;
3° Abou Noutzal, khan d'Avarie, fils aîné de Soultan Akhmet, âgé de vingt ans ;
4° Gaïbath Biké, femme du précédent et sœur du chamkhal Abou Moussélim ;
5° Oma Khan, fils puîné de Soultan Akhmet, âgé de seize ans ;
6° Boulatch Khan, fils cadet de Soultan Akhmet, âgé de onze ans ;
7° Sourkaï Khan, colonel au service de Russie, cousin non légitime de Soultan Akhmet, et qui depuis la mort de ce dernier avait été nommé par les Russes régent de l'Avarie.

A la suite de longues hésitations, Pakhou Biké, gardant auprès d'elle son fils aîné, dont la présence était nécessaire pour soutenir le courage des habitants de Khounzakh, expédia à l'iman son second fils, Oma Khan. Quelques heures après, voyant qu'Oma ne revenait pas et s'inquiétant d'une si longue absence, elle pria Abou Noutzal de se rendre au camp pour en ramener son frère, lui disant qu'Oma était trop jeune pour discuter avec l'iman et traiter d'affaires aussi graves. Abou Noutzal répondit qu'il était au-dessous de sa dignité de khan d'aller au-devant des désirs d'un simple bek, d'un djanka, et déclara qu'il ne bougerait pas avant le retour de son frère. Cependant le temps se passait et l'on ne voyait rien venir. Alors la princesse, poussée par son fatal destin, revint à la charge, et, pour vaincre les scrupules d'Abou Noutzal, elle feignit d'attribuer son irrésolution non à l'orgueil, mais à la crainte. — C'en était trop. Poussé à bout, le jeune khan répliqua avec hauteur : « *Tu veux aussi perdre ton dernier fils, Biké. Sois donc satisfaite, je vais partir.* » — Abou Noutzal fit aussitôt monter à cheval 20 *noukers* (2), et galopa vers le camp des murides.

A son arrivée, Gamzad Bek, surpris lui-même de la chance qui favorisait ses desseins, accueillit le khan avec toutes les marques de l'amitié et du plus profond respect. Il l'invita à entrer dans sa tente, ainsi qu'Oma et quelques notables de Khounzakh, l'assura que désormais il se mettait à son entière disposition, lui abandonnant tous les pouvoirs et ne se réservant que la tâche religieuse de la propagation du muridisme.

Après avoir offert une collation à ses hôtes, Gamzad sortit de la tente, suivi de la plupart des murides. Au moment où il allait atteindre le but de ses secrets désirs, un reste de sentiment d'honneur combattit momentanément l'ambition dans son âme, et il hésita à commettre le crime médité depuis si longtemps. — Mais un des principaux murides, nommé Chamyl (3), lui reprocha sa faiblesse et l'apostropha dans ces termes : « *Bats le fer tandis qu'il est chaud, car ensuite tu te repentirais de tes scrupules, et des circonstances aussi favorables ne se reproduiront plus.* » — A ces paroles, Gamzad, ne balançant plus, cria à ses gens de tirer sur les noukers avares. Lorsqu'ils furent tombés, l'iman ordonna aux murides d'ouvrir le feu sur la tente dans laquelle se trouvaient les deux princes. Un neveu de Gamzad, Tchépane Bek, déchargea son fusil sur Oma Khan en même temps que celui-ci tirait sur lui. Tchépane fut renversé du coup. — Oma, bien que blessé à mort, eut le temps de saisir son poignard et de s'élancer sur ses ennemis ; mais à peine hors de la tente, il tomba comme foudroyé. — Quant à Abou Noutzal, il n'avait reçu que des blessures légères et se défendit en désespéré. En sortant de la tente, il tua d'abord le frère puis le beau-frère de Gamzad. Blessé à l'épaule gauche par la balle d'un muride du pays des Djares, il lui fit mordre la poussière, et intimida tellement ses ennemis par son indomptable courage, que quelques-uns des plus braves seulement osèrent affronter ce honteux combat. Mais bientôt un des murides appliqua au jeune khan un si violent coup de taille, qu'il lui détacha la partie gauche de la tête. Malgré cette nouvelle et horrible blessure, Abou Noutzal, soutenant son visage de la main gauche et brandissant son sabre de la droite, continua la lutte avec une énergie vraiment fabuleuse.

De ce moment les murides furent comme paralysés par la stupeur, soit que leur crime leur fît horreur, soit qu'ils fussent épouvantés par cette figure ruisselante de sang et par la bravoure surnaturelle de ce jeune héros, qui restait sublime jusque dans les bras de la mort. Les témoins de ce drame disent qu'Abou Noutzal, semblable à un lion frappé et rugissant, ne sentant pas ses blessures, accablait de coups furieux les traîtres qui l'entouraient, et en tua ou blessa plus de vingt avant de succomber au nombre (4).

Ce tragique événement eut lieu le 13-25 août 1834. Le même soir, Gamzad entra à Khounzakh et s'établit dans le palais des khans.

(1) *Kazavath*, guerre sainte. Voir sur ce sujet la livraison 9e, article de Varag.

(2) *Nouker*, écuyer, serviteur qui suit son maître à cheval, en paix comme à la guerre.

(3) Le même qui lui succéda et se rendit depuis si célèbre, bien que ses exploits ne puissent se comparer à ceux de Kazi Mollah, le premier iman.

(4) Ce récit est tiré d'un article du colonel Néwéroffsky, inséré au *Journal militaire de Saint-Pétersbourg*. Il a été composé d'après les dépositions de témoins oculaires, et particulièrement de Maklatch, caissier de Gamzad, et plus tard interprète à l'état-major général à Tiflis, où nous l'avons connu personnellement.

Il fit enfermer les princesses Histoman et Pakhou Biké dans le village voisin de Guénitchoul, et garda auprès de lui Gaïbath Biké, veuve d'Abou Noutzal. Ensuite ses premiers soins furent de mettre la main sur le trésor des khans et d'ordonner l'arrestation du colonel Sourkhaï Khan. — Le lendemain, il fit comparaître devant lui Pakhou Biké. Navrée par la perte de ses trois fils, la princesse, douée d'un courage digne d'une Romaine, sut effacer sur son visage les traces de la douleur, et entrant dans la chambre d'un pas ferme, elle félicita Gamzad de sa nouvelle dignité. Celui-ci, souriant d'un air féroce, fit un signe convenu à l'un de ses murides, et la tête de Pakhou Biké roula sur le plancher. Ce nouveau forfait scandalisa même les familiers de l'iman, parce que, malgré leur barbarie, les Caucasiens épargnent d'ordinaire les femmes, et qu'ici il s'agissait d'une princesse régnante, âgée de soixante ans et déjà accablée par tous les malheurs. Le lendemain, Sourkhaï Khan fut décapité; mais, quoiqu'il en eût bonne envie, Gamzad n'osa pas attenter aux jours de Gaïbath, attendu qu'elle était enceinte, et que le crime eût semblé trop atroce, même aux plus fanatiques d'entre les murides.

Après la destruction de la famille des khans d'Avarie, l'iman gouverna en maître ce pays, jusqu'au jour où il reçut la juste punition de ses forfaits dans la mosquée de Khounzakh, ainsi que nous l'avons raconté dans la treizième livraison. Après sa mort, l'Avarie fut gouvernée par Hadji Mourad; puis quand celui-ci eut passé à Chamyl, les Russes occupèrent cette province jusqu'en 1843. Nous avons expliqué ailleurs les motifs qui la firent évacuer. —Disons encore quelques mots des membres survivants de la famille d'Avarie. — Boulatch Khan était gardé à Hotzatle par Imam Ali, instituteur et beau-père de Gamzad. Furieux du meurtre de ce dernier, Chamyl voulut le venger sur un enfant innocent, et ordonna à Imam Ali de lui livrer Boulatch. Le vieillard résista longtemps, mais le prophète l'ayant menacé de raser sa maison et d'exterminer toute sa famille, Ali finit par céder, bien qu'à contre-cœur. Dès qu'il fut en possession du jeune khan, Chamyl le mit à mort et fit précipiter son cadavre dans le Koïssou d'Avarie. — Au commencement de 1835, Gaïbath Biké accoucha d'un fils, à la grande joie de tous les Avares, et lui donna le nom d'Ali Soultan Akhmet, en souvenir de son grand-père. Peu après elle fut obligée de quitter Kounzakh, qui était menacé par Chamyl, et se réfugia à Tarkou avec la vieille Histoman Biké. Gaïbath succomba à ses chagrins en 1837, et le jeune Akhmet fut transporté dans le village de Dourguéli, appartenant à son parent le chamkhal. Plus tard, le gouvernement russe se chargea de son éducation, et l'époque n'est peut-être pas très-éloignée où le jeune khan rentrera dans le domaine ensanglanté de ses pères. Lorsqu'il avait l'âge de neuf ans, on lui demanda quelle était la personne qu'il haïssait le plus? « *Chamyl,* répondit l'enfant d'une voix ferme en saisissant le manche de son poignard, *et je vengerai sur lui le meurtre de mon frère.* »

Nous nous apercevons en finissant que nous n'avons rien dit de Tsatanikh, qui est l'objet des planches XII et XLVI; mais nous avons décrit des villages du Daghestan dans d'autres occasions, et ces villages se ressemblent tous. On ne nous en voudra donc pas d'avoir négligé la partie pour le tout, en consacrant ces pages à l'Avarie en général.

PARIS. IMPRIMÉ PAR HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES

DANS LA DIX-NEUVIÈME LIVRAISON.

PLANCHES LXIII, LXXVI, LXXVII ET LXXVIII.

COUP D'OEIL HISTORIQUE SUR L'ART CHRÉTIEN EN GÉORGIE.

C'est en l'année 318 de J. C. que la Géorgie devint officiellement chrétienne, par l'intervention de sainte Nino et la conversion de son vingt-quatrième roi, Miriam Khosroïde, de la dynastie des Sassanides. — Ce ne fut que douze ans plus tard que Constantin le Grand établit le siége de l'empire d'Orient à Byzance, et fit de la religion chrétienne celle de l'État. Nul doute que l'on n'ait commencé à bâtir des églises en Géorgie avant qu'on en construisît en Grèce. — Sainte Nino venait de la Palestine, où elle avait séjourné après sa fuite de Rome. C'est de là aussi que venait la doctrine, et qu'arrivèrent les propagateurs de la foi et les constructeurs des temples. Dans les chroniques géorgiennes, il est question d'une colonie juive établie sous les murs de Mtzkhèta, bien avant la naissance de Jésus-Christ, et c'est même dans ce faubourg que sainte Nino se fixa dans les premiers temps, parce qu'elle y avait trouvé un peuple dont elle comprenait la langue.

Au milieu du cinquième siècle de notre ère, nous voyons le trente-troisième roi de Géorgie, Vakhtang-Gourg-Arslann, construire beaucoup de grandes églises, entre autres celles de Mtzkhèta et de la Mètèkha (forteresse) de Tiflis, qui existent encore aujourd'hui. Après ses expéditions dans la Perse et dans l'Inde, il fonda douze évêchés en Géorgie, et épousa Hélène, fille de l'empereur Léon de Constantinople.

L'art existant dans ce pays antérieurement au christianisme était celui des Sassanides, et vers le septième siècle avant Jésus-Christ, les Khartles avaient appris des Persans l'emploi de la pierre et de la chaux. Jusque-là ils ne bâtissaient qu'en bois, ou vivaient dans des grottes plus ou moins artificielles dont on trouve de nombreux spécimens dans la Transcaucasie. Le christianisme amena en Géorgie les influences de la Syrie d'abord, et de la Grèce ensuite. Après le milieu du sixième siècle, nous voyons arriver au Caucase les treize saints Pères de Syrie, qui fondent une multitude d'églises, de couvents et de pieuses retraites dans le cœur du pays, tandis que les colonies grecques des bords de la mer Noire élèvent les basiliques de Pitzounda, Dranda, Bambora, Tchamokmodi, Lekhné et une foule d'autres, la plupart encore revêtues de peintures murales.

Au septième et au huitième siècle, nous voyons dominer dans le pays l'architecture arménienne. Les monuments les plus saillants de cette période sont : l'église de Djouari Pathiosani, sur le bord escarpé de l'Aragva, en face de Mtzkhèta, construite en 600-663 par Stéfanos, patrice de Khartli, et par Adarnasé, hypate ou consul de l'empereur Démétrius de Constantinople; celle de Sainte-Rhipsimé près d'Etchmiadzin, bâtie par le catholicos Ezrè en 630; celle de Sion dans la vallée d'Atèni, aux environs de Gori, construite par l'Arménien Thodosa, en 727-826, sous Achot, fils d'Adarnasé Bagratide, couropalate de Géorgie; celle de Chouamta, non loin du couvent plus moderne du même nom, qui se trouve sur la route de Télaf à Gambory. Ces différentes églises sont toutes conçues d'après le même plan, assez compliqué.

Avec le onzième siècle commence une ère brillante pour l'architecture proprement géorgienne. La religion reprend une nouvelle force, et tous les souverains laissent dans de magnifiques monuments des souvenirs impérissables de leur règne. La reine Gourandoukht attache son nom à l'église de Zwimoakh. Le roi Bagrat, en épousant une fille de l'empereur Roman de Constantinople, renouvelle l'alliance de la Grèce avec la Géorgie. Le roi Georges Ier laisse la charmante église de Manglis. Le roi Bagrat IV, entre autres monuments, construit la belle église de Samthavis, à laquelle George II ajoute en 1079 un remarquable péristyle. Enfin le roi David, surnommé le Réparateur, surpassa ses prédécesseurs par sa valeur militaire, par son zèle pour la religion, ainsi que par la grandeur et la richesse de ses constructions. — Son plus beau monument est le monastère avec l'église de Ghénati, dans les environs de Koutaïs. Jusqu'à présent ce monument est le plus complet et le mieux conservé de cette époque, autant dans sa riche architecture extérieure que dans l'intérieur, où l'on admire une abside grandiose en mosaïque, des fresques qui recouvrent toutes les parois du temple, un ancien iconostase en marbre sculpté, et beaucoup d'autres richesses d'un grand intérêt historique.

C'est dans la seconde moitié du douzième siècle, sous la célèbre reine Tamar, que la Géorgie arrive à l'apogée de sa gloire et de sa prospérité. Aussi l'architecture de cette époque se fait-elle remarquer par la pureté, l'élégance et le rhythme de ses proportions. Les églises de Béthanie et de Cabèn, publiées dans les livraisons XI et XII de ce recueil, peuvent donner une idée exacte de ce style vraiment géorgien, car, quoique provenant des genres arménien et byzantin, il a une physionomie spéciale et un caractère national dont on peut apprécier les particularités dans les planches composant la présente livraison.

Au treizième siècle, la Géorgie subit le joug des Mongols, qu'elle ne secoue momentanément que dans le siècle suivant, sous le roi Georges le Brillant. C'est à cette époque qu'est construit le beau monastère de Saphar, près d'Akhaltsikh. Dans la seconde moitié du quatorzième siècle, les invasions mongoles se renouvellent sous Timour Lenk, et arrêtent tout développement dans les pays du Caucase. Cependant, en 1417, les rois Georges et Constantin chassent les Mongols de la Géorgie, qui commence à renaître à la vie pendant le règne d'Alexandre Ier. Les monuments de cette époque ne manquent pas de grandeur, mais ils n'ont plus la pureté de ceux du douzième siècle.

En tombant, l'empire byzantin fait ressentir à la Géorgie le contre-coup de sa chute, et cette contrée devient le théâtre des invasions musulmanes et la victime des plus horribles excès. Au seizième siècle, le joug des schahs écrase la malheureuse Géorgie, qui devient une province de la Perse, et ses rois ne conservent la couronne qu'à condition de renoncer au christianisme. Cependant ils n'abjurent que pour la forme, et plusieurs d'entre eux continuent à protéger la religion. Aussi beaucoup d'églises s'élèvent dans les dix-septième et dix-huitième siècles, et elles conservent le plan primitif géorgien, quoique le mode de construction et les détails de l'ornementation soient entièrement persans.

Enfin, au commencement du dix-neuvième siècle, la Géorgie épuisée se place volontairement sous la protection de la Russie, sa coreligionnaire, et la civilisation renaît avec la sécurité. Le Caucase, devenu accessible, est visité par de savants voyageurs, tels que

Klaproth, Dubois, Brosset, Abich, etc., qui font luire le flambeau de la science dans les ténèbres de l'histoire de ces intéressantes régions. L'architecture se ressent de ce nouvel ordre de choses; plusieurs monuments sont découverts, comme l'église de Béthanie; d'autres sont préservés d'une destruction imminente et restaurés, comme la basilique de Pitzounda, et les constructions russes qui avaient d'abord été faites à la hâte et sans goût, reviennent de nos jours aux principes du noble style géorgien du douzième siècle.

Nous nous bornerons à cette esquisse des transformations que l'art géorgien a subies dans le cours des siècles, le cadre de cette publication nous empêchant d'entrer dans de plus amples considérations. Pour les détails, nous renvoyons aux planches annexées à la présente livraison, ainsi qu'à celles qui traitent des églises de Pitzounda, de Sion d'Aténi, de Cabèn, de Ghénati et de Béthanie. A propos de cette dernière église, la livraison XI expose les principes de l'architecture géorgienne, et explique son unité de mesure, qui est le diamètre intérieur de la coupole, divisé par douze. Les planches des diverses livraisons ci-dessus mentionnées compléteront ces notions, et donneront du style, de l'ornementation et du caractère des peintures une idée plus claire que ne pourrait le faire notre plume.

PARIS. IMPRIMÉ PAR HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES

DANS LA VINGTIÈME LIVRAISON.

PLANCHE XXXV.

COSTUMES DE BAKOU.

Le costume des habitants de Bakou diffère peu de celui des Persans, ainsi qu'on peut s'en convaincre par les deux figures représentées sur la planche XXXV. Comme nous avons déjà donné des notions historiques et statistiques sur la ville de Bakou dans les sixième et treizième livraisons, nous dirons seulement ici quelques mots des populations qui habitent cette partie du Caucase.

La province de Bakou est une fraction du Chirvan, dont elle ne fut séparée qu'en 1748, lors des désordres qui suivirent la mort de Schah Nadir. Le nom de Chirvan est lui-même assez moderne, et ce n'est que postérieurement à l'apparition des Seldjoukides qu'on le voit appliqué à ce pays, qui appartenait au royaume d'Albanie, et plus anciennement à la Médie, dont il formait l'extrémité septentrionale. Ces plaines ouvertes qui s'étendent entre l'Araxe, le Kour et le sud-est de la chaîne caucasienne, ont été disputées par tous les conquérants arrivant du fond de l'Asie, et furent jusqu'à nos jours le théâtre de luttes sanglantes produites par la rivalité des Persans et des Turcs. Les aborigènes ont disparu dans le choc des invasions khazares, arabes et mongoles, et la population actuelle du Chirvan est fort mélangée. Les Mongolo-Turcs sont la race dominante, et leur langue (*tiourk-dilli*) est celle qui est le plus communément employée. Cette race se distingue par un beau sang. Elle a beaucoup de ressemblance avec les Tartares de Crimée, et n'offre aucune des difformités qui caractérisent le type mongol, comme les pommettes saillantes et les yeux bridés. Le pouvoir de la Russie a mis fin aux guerres intestines et au brigandage qui désolaient ces contrées, si longtemps pressurées par les Persans et par les Lezghiens, non moins que par leurs propres khans. Après de violentes commotions, les habitants du Chirvan jouissent enfin d'un régime d'ordre et de légalité qui les a ramenés peu à peu à la vie civilisée. Les populations rurales se livrent avec succès à l'agriculture et à l'élève des bestiaux. Celles des villes s'adonnent à la fabrication des armes, des tapis, des étoffes de soie, etc., et les produits des ateliers de Noukha et de Chémakha sont avantageusement connus en Russie, et même dans l'Europe occidentale.

Sous le rapport de la religion, les habitants du Chirvan se divisent en sunnites et en chéites. Les deux sectes rivales ont longtemps vécu en hostilité ouverte, et s'opprimaient tour à tour, selon que les Persans ou les Turcs étaient les plus forts dans le pays. Également protégées aujourd'hui par le gouvernement russe, elles en sont venues à se tolérer réciproquement, et l'on voit dans la même ville les mosquées et les écoles des chéites s'élever à côté de celles des sunnites.

Une des figures de la planche XXXV représente un *akhound* de Bakou, c'est-à-dire un fonctionnaire de la hiérarchie religieuse des chéites. Le chef de cette hiérarchie réside à Tiflis, et porte le titre de *mouschtédi*. Il a la direction des affaires spirituelles des chéites dans toute la Transcaucasie. Au-dessous de lui vient le *cheikh ul Islam* (littéralement *la tête, l'ancien de la foi*), personnage lettré et savant qui veille à l'observation des lois du Koran, et décide en dernier ressort des questions litigieuses. C'est tout à fait la même chose que le moufti des sunnites. Les autres fonctionnaires chéites sont les *kazis* ou juges, les *akhounds*, qui correspondent aux mollahs et aux effendis de la secte d'Omar, et desservent comme eux les mosquées; les *vaïzis* ou prédicateurs, les *muezzins*, qui appelent les fidèles à la prière, enfin les différentes classes de *derviches*, qui sont les moines musulmans. La hiérarchie des musulmans sunnites est à peu près la même avec des noms différents, et son chef réside également à Tiflis. Nous ne parlons pas ici des sunnites qui habitent les montagnes et appartiennent à des peuplades libres ou soumises au joug de Chamyl. Ces dernières reconnaissent l'imam comme le représentant de Mahomet, réunissant entre ses mains tous les pouvoirs religieux, politiques, administratifs et militaires. Du reste, les fonctionnaires religieux institués par Chamyl sont les mêmes que dans les autres pays de la même croyance, et on trouve dans le Daghestan des alims, des cadis, des mollahs et des effendis, comme parmi les sunnites de la plaine.

PLANCHE XLV.

PEINTURES TIRÉES DES ÉGLISES DE GREM ET DE CHOUA-MTHA, AINSI QUE DE LA RÉSIDENCE DES PRINCES MAGHALADZÉ.

Les peintures de cette planche sont tirées des églises de Grem et de Choua-Mtha, ainsi que de la résidence de la famille des princes Maghaladzé. Nous nous occuperons d'abord de celles de l'église de Grem.

Grem ou Grèmi, ancienne ville du Cakheth, en fut la capitale jusqu'au dix-septième siècle, bien que les princes de ce pays aient eu souvent leur résidence à Zaghem. — Grem était située au pied des montagnes qui séparent le Cakheth du Daghestan, près de la jonction de la petite rivière de Grèmi avec l'Alazan. Schah Abbas la détruisit de fond en comble en 1620, et de tous ses monuments il ne reste qu'une église dédiée aux saints Archanges. Le principal personnage de la fresque est Léwan II, fils de Giorgi II, petit-fils d'Alexandre I, et cinquième roi du Cakheth, qui ne devint un État indépendant qu'après le partage de 1442. Léwan II monta sur le trône de Cakheth en 1520, à l'âge de quatorze ans, et épousa bientôt après Thinathin, fille de Mamia I du Gouriel. Deux fils naquirent de cette union : Alexandre, qui succéda à son père après des luttes sanglantes, et Jésé, qui fut livré en otage au schah Thamaz I.

Disons d'abord quelques mots de la reine Thinathin. — Avant que la députation envoyée par Léwan fût venue la chercher dans le Gouriel, elle avait eu un songe qui lui révélait son avenir. Dans ce rêve elle vit qu'un grand seigneur l'emmenait dans un pays lointain pour l'épouser. Une voix d'en haut lui disait que durant le voyage elle verrait un *chiudi blanc* ayant poussé dans un beau site, et qu'en cet endroit elle devait bâtir un monastère dédié à la Mère de Dieu. En se rendant du Gouriel dans le Cakheth, Thinathin s'arrêta un jour dans les environs de Choua-Mtha pour y faire le repos de midi. Elle y remarqua l'arbre qu'elle avait vu en songe, et fit le vœu de construire un couvent en cet endroit. La reine ne fut pas longtemps heureuse dans son mariage, car Léwan était un homme débauché et peu attaché à la religion. Dégoûtée des excès auxquels il se livrait sans aucune retenue, elle exigea une séparation, et se retira en 1529 dans un couvent où elle emmena ses enfants. Peu après elle accomplit son vœu, et bâtit à Choua-Mtha un monastère qu'elle dota de ses deniers, et où elle établit un prieur. Elle y mourut en 1591, sans avoir revu son mari.

Le roi Léwan profita de ce quasi-veuvage pour épouser la fille du chamkhal Kara Mousal, dont il eut quatre fils nommés Éli Mourza, Khozro, Giorgi et Wakhtang. Malgré beaucoup de défauts, Léwan II était très-brave et ne manquait pas d'habileté à gou-

verner. Il remporta des victoires sur les khans de Chéki et du Chirvan, et soumit à son autorité les indociles habitants de la Géorgie montagneuse, les Pchaves, les Touches et les Khewsours. Léwan II envoya une ambassade à Jean IV, et se déclara son sujet lorsque ce tsar vainquit et réunit à ses États les royaumes de Kazan et d'Astrakhan. Tous les peuples de la Crimée et du Caucase reconnaissaient la suprématie des rois de Kazan et d'Astrakan comme descendants de Tchinghiz Khan, et il était fort naturel qu'ils se soumissent au vainqueur de ces princes tartares. Léwan demanda même au tsar des soldats pour garder ses forteresses. Il paraît qu'il en obtint, mais qu'il les renvoya bientôt en Russie, en faisant savoir à leur maître qu'il craignait de les voir périr s'ils restaient au delà du Caucase.

L'allié le plus efficace de Léwan fut Schah Thamaz, auquel il avait livré son second fils en otage, et avec lequel il sut vivre en bonne intelligence, en sacrifiant les véritables intérêts du Cakheth à ceux de la Perse. Grâce à cet appui, il régna assez paisiblement, et mourut en 1574, après un règne de cinquante-deux ans, en laissant les affaires du royaume en bon état. Nous ignorons pourquoi, sur la fresque, Léwan II est représenté avec une église entre ses mains, car nous ne trouvons nulle part qu'il en ait construit ou réparé, et ce roi était d'ailleurs connu pour ses sympathies envers la Perse et pour son peu d'attachement pour la religion chrétienne.

Nous n'avons rien à dire du supérieur du couvent de Grem, ne possédant pas de documents positifs sur ce personnage, et nous passerons à Alexandre II, dont le portrait se trouve reproduit ci-contre en gravure sur bois. Ce portrait est copié d'après une peinture de grandeur naturelle qui existe dans une petite église des montagnes de la ligne lezghienne, entre Nécrési et Gavazè. Elle date d'une époque de décadence dans les arts comme dans les mœurs de la Géorgie. En implantant leur pouvoir dans la Transcaucasie, les Persans y introduisirent en même temps la mollesse, le luxe et la frivolité. Les Géorgiens abandonnèrent peu à peu les antiques usages de leurs ancêtres, et adoptèrent le costume, le genre de vie et les habitudes efféminées de leurs nouveaux maîtres.

6e ROI DU CAKHET, ALEXANDRE II, fils de LEWAN et de THINATHIN, celle qui fonda le monastère de Choua-Mtba. — Il règne trente-deux ans 1574 1605 (1)

Alexandre II eut un règne long et agité, et il ne monta pas sur le trône sans conteste. A la mort de Léwan II, le Cakheth avait été occupé par les fils de sa seconde femme, Éli Mourza, Wakhtang et Khosro, qui étaient soutenus par leur parent, le chamkhal de Tarki. De son côté, Alexandre alla se faire sacrer roi à Bodbé, puis, rassemblant les troupes du haut Cakheth, auxquelles se joignirent celles de l'eristhaw du Ksan, il marcha contre ses frères adultérins, qui furent défaits et tués dans la sanglante bataille de Thorga. Devenu ainsi maître du Cakheth dès l'année 1574, Alexandre II eut de continuels démêlés, tantôt avec le Khartli, tantôt avec le chamkhal de Tarki, dont les sujets pillaient sans cesse la Géorgie, et il avait en outre fort à faire pour ménager les intérêts rivaux de la Perse et de la Turquie.

La Perse était la puissance qui pesait le plus sur les affaires de la Géorgie, et dont l'immixtion directe réduisait les princes du Cakheth et de la Cartalinie au rôle de simples vassaux. Alexandre déploya beaucoup d'habileté pour contenter successivement les schahs Thamaz, Koudabend et Abbas, et dans l'espoir de contre-balancer leur influence, il entretint des relations suivies avec la Russie, et se mit sous la main des tsars. Durant les règnes de Fédor Iwanowitch et de Boris Godounoff, il expédia de fréquentes ambassades à Moscou, et reçut la visite des envoyés russes Birkin, Zvénigorodsky, Pleschtchéeff, Vsévolodsky, Savin et Tatischeff. Dans ces différentes ambassades, nous voyons les tsars s'occuper activement des affaires de la Géorgie, et la protéger contre les peuplades du Daghestan au moyen des forts élevés sur le cours du Térek, en exigeant en retour la soumission des princes géorgiens et l'adoption de la discipline ecclésiastique russe. Il était fort difficile d'arriver à des conclusions définitives, grâce à l'indécision et à l'astuce d'Alexandre, qui, tout en traitant avec la Russie, continuait à entretenir des relations intimes avec les Persans et les Turcs. Ce double jeu devait lui être fatal, et il paya cher sa confiance dans la perfide politique des schahs (2).

Au printemps de l'année 1604, Schah Abbas faisait le siége d'Érivan, et il manda auprès de sa personne Giorgi, roi de Cartalinie, et Alexandre II. Celui-ci hésita longtemps; mais il fut entraîné par son second fils, Constantin, qui avait été élevé en Perse, où il résidait comme otage. Alexandre se rendit donc à Érivan à la tête de 5,000 soldats et 1,000 aznaours. Abbas renvoya ces troupes en ordonnant qu'elles allassent l'attendre à Chémakha, chef-lieu du Chirvan, où il avait dessein d'aller plus tard. Quant au roi, il resta dans le camp persan jusqu'au mois de janvier de l'année suivante, et le schah ne le laissa partir que sur les instances réitérées de l'envoyé russe Tatischeff, qui, arrivé en Cakheth depuis quelques mois, n'y avait trouvé que le tsaréwitch Giorgi, gouvernant à titre de régent. Alexandre fut escorté jusqu'à sa frontière par cinq khans persans avec leurs divisions, et le schah lui enjoignit de se tenir prêt à revenir avec le contingent du Cakheth pour prendre part au siége de Chémakha.

Le 8 mars 1605, le tsaréwitch Giorgi reçut son père à Zaghem, à la tête de 3,000 soldats géorgiens, tandis que Constantin campait avec les forces persanes sur les bords du Yor. La légation russe était restée à Thoga, et Tatischeff, apprenant que Constantin avait le projet d'attirer son frère dans un guet-apens, en avertit le tsaréwitch, en lui conseillant de se méfier des Persans. Giorgi répondit qu'il les connaissait et n'avait pas de raison de les craindre, puis il licencia ses troupes et se rendit à Zaghem, chez son père. Les envoyés russes l'y suivirent de près, et ils exigèrent du roi que personne ne fût présent à leur réception, ni le prince Constantin, ni aucun des généraux persans. Le 12 mars, tout était fixé pour l'audience, lorsque éclata le complot qui ensanglanta Zaghem et mit

(1) A force d'aller chez les Persans, les Cakhet avaient pris modèle sur eux pour boire et manger, pour se livrer à la mollesse et à une afféterie inconvenante, et pour se vêtir comme eux. Par là ils abandonnèrent peu à peu les habitudes géorgiennes et introduisirent chez eux celles des Persans : ce qui eut lieu surtout aux temps d'Alexandre et de Théimouraz (*Histoire de la Géorgie*, IIe partie, Brosset, p 153.) — Cette peinture, de grandeur naturelle, se trouve dans une petite église dont le nom est ignoré dans les montagnes de la ligne Lèzguine entre Nécrési et Gavazè.

(2) On trouvera des détails intéressants sur ces ambassades dans le livre de M. Brosset, que nous avons déjà cité ailleurs : *Examen critique des annales géorgiennes au moyen des documents russes*, pages 5 à 48

fin à la mission de Tatischeff. Constantin envahit la demeure royale avec les soldats persans, et, après une courte mais terrible lutte, il tua son père et son frère, ainsi qu'une dizaine de nobles et d'ecclésiastiques. Le parricide, proclamé roi du Cakheth, envoya les têtes d'Alexandre et de Giorgi au schah, et fit enterrer leurs corps mutilés dans le couvent d'Alawerd. Constantin crut devoir s'excuser de ce meurtre auprès de Tatischeff. Il prétendit que le tsaréwitch Giorgi trahissait la Perse et se préparait à livrer la Géorgie aux Turcs, projet dans lequel il était soutenu par le roi Alexandre. Il ajouta que ces princes avaient péri fortuitement dans la mêlée, que de pareils événements n'étaient pas rares en Géorgie, et que le roi avait aussi fait disparaître son père Léwan II, calomnie qu'aucun document historique ne justifie. Tatischeff prit des informations pour s'assurer si le crime avait réellement été commis par l'ordre de Schah Abbas. Il se convainquit que c'était la vérité, et que les relations d'Alexandre avec la Russie étaient le principal motif de la cruelle résolution du roi de Perse. On raconta aussi à l'envoyé russe que dans la nuit qui avait précédé l'attentat, Constantin n'avait fait que pleurer, en disant tout haut qu'il ne pouvait se résoudre à tuer son père au risque de se damner devant Dieu, mais qu'il savait bien que s'il s'y refusait il serait lui-même mis à mort par le schah.

La fresque qui se trouve au milieu de la planche XLV est tirée de l'église de Choua-Mtha, bâtie sur la montagne du même nom, par la reine Thinathin, femme de Léwan II.

Le cartouche d'en bas est pris dans la résidence des princes Maghaladzé, qui se trouve dans le Khartli, entre Tsinarckh et Cawthès-Khew. Les Maghaladzé, ou Maghalachwili, n'appartiennent pas aux plus anciennes et illustres familles de la Géorgie énumérées par Wakhouscht. On sait que la noblesse géorgienne se divisait en *mthawars*, en *didébouls* ou *thawads*, et en *aznaours*. Les thawads et les aznaours se subdivisaient eux-mêmes en trois classes, la haute, la moyenne et l'inférieure. Les Maghaladzé étaient une famille d'aznaours du Samtskhé, qui se transporta dans le Khartli au commencement du quinzième siècle. Le roi Alexandre créa un Maghaladzé administrateur des biens du catholicos de Mtskhèta, et majordome héréditaire de ce premier dignitaire du clergé. Il lui donna les domaines de la famille des aznaours Iwaniadzé, alors éteinte, qui étaient situés à Cawthès-Khew et en d'autres lieux. Vers 1691, Nicoloz Maghaladzé contribua de son argent et de ses efforts à tirer le roi Giorgi XI d'Akhaltsikh, où il était gardé à vue. En récompense de ces services, sa descendance fut élevée, en 1782, à la dignité de thawad (prince), par le roi Éréclé II. A la même époque, Amilbar Maghaladzé fut envoyé en Russie en ambassade auprès de l'impératrice Catherine, en compagnie d'autres thawads. M. Platon Jossélian dit, dans une de ses publications, qu'un Nicoloz Maghaladzé a été catholicos de Géorgie, mais nous n'avons trouvé nulle part la confirmation de ce fait. Nous ne saurions dire si le Nicoloz de la planche XLV, représenté en costume d'archimandrite, est le même que celui qui tira Giorgi XI de prison.

PLANCHE XLVIII.

PLAN ET PEINTURES DE L'ÉGLISE DE NÉCRÉSI (CINQUIÈME SIÈCLE).

L'église de Nécrési, dans la province de Cakheth, est intéressante par son antiquité, puisqu'on fait remonter sa fondation aux premières années du cinquième siècle. On voit encore les ruines du couvent de ce nom sur une montagne escarpée de la rive gauche de l'Alazan, près du confluent de la rivière de Kvarélis-Tskal, à moitié chemin entre Kvaréli et Childa. Quant à la ville de Nécrési, dont il ne reste rien, elle occupait probablement la plaine baignée par les deux rivières, et avait peut-être son *acropolis*, ou partie fortifiée, sur la montagne où fut bâti plus tard le couvent. Selon les chroniques géorgiennes, cette ville fut fondée par le roi Pharnavaz, environ 200 ans avant J. C. Nécrési fut réparée et dotée d'une église dédiée à la sainte Vierge par Tirdat Khosroïde, cinquième roi chrétien de la Géorgie. C'est le personnage représenté dans le compartiment de droite de notre planche tenant une église entre ses mains. Tirdat, ou Trdat, fils de Rew, petit fils de Mirian, succéda en 393 à son gendre Waraz Bakar, quoique celui-ci eût trois fils. — Bakar avait indisposé le peuple contre lui à cause de son irréligion et d'une guerre malheureuse contre les Perses, où il avait perdu les provinces du Ran et du Movacan. L'événement le plus remarquable de son règne fut l'arrivée de saint Mesrob, l'inventeur de l'écriture géorgienne. A la mort de Bakar, les grands du royaume choisirent pour lui succéder son beau-père Trdat, bien qu'il fût très-avancé en âge. C'était un homme fidèle, sage et réfléchi. Il fit reparaître les croix et orna les églises, reprit la ville de Rousthan, et sut s'accorder avec les Perses, auxquels il paya un tribut. Enfin il fonda l'église de la Sainte-Vierge à Nécrési, et mourut en 405, après un règne heureux et paisible de treize années.

La principale illustration de Nécrési est saint Abibo, l'un des treize pères syriens. L'histoire géorgienne porte le nombre des pères syriens tantôt à douze, tantôt à treize, quoiqu'ils fussent réellement quatorze, en comptant parmi eux leur chef Joané et le diacre Ilia. La chronique de Wakhtang place l'époque de leur arrivée entre 542 et 557, du temps du roi Pharsman VI et d'Eulawios, seizième évêque de Géorgie. La plupart de ces saints ont laissé de profonds souvenirs dans le peuple géorgien, et ont construit des couvents et des églises qui portent leurs noms. On peut consulter à cet égard les Additions à l'histoire de Géorgie, par M. Brosset, page 125 et suivantes. Nous en extrairons quelques détails concernant saint Abibo.

En quittant la Syrie, les saints pères demandèrent tous la bénédiction de saint Siméon Stylite, qui n'était pas encore monté sur la montagne admirable, et vivait seulement dans un four. Ils furent reçus en Géorgie par le catholicos Eulawios, qui avait été averti de leur venue par une vision, et s'établirent d'abord sur le mont Zaden, où se trouvait alors un autel élevé aux faux dieux. Cinq années plus tard, leur chef, saint Joané, envoya ses compagnons dans diverses provinces de la Transcaucasie pour prêcher la religion et donner l'exemple des vertus chrétiennes. Saint Abibo fut un des six pères envoyés dans le Cakheth. Il venait d'être élevé à l'épiscopat de Nécrési, et son compagnon, saint Jésé, à celui de Tsilcan. Si le choix du catholicos tomba sur eux, ce fut le fait d'un hasard pris pour une marque de la volonté de Dieu. Comme les titulaires des deux évêchés sus-mentionnés venaient de mourir, le catholicos résolut de donner ces emplois aux deux pères qu'il trouverait célébrant la messe lorsqu'il irait les visiter dans leurs ermitages. Ce genre de divination se trouve fréquemment dans les légendes sacrées de la Géorgie, et M. Brosset en rapporte des exemples touchants. Saint Abibo ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité. Dès le commencement de ses prédications il s'éleva contre le culte du feu, et fit éteindre plusieurs pyrées dans le Cakheth. Comme les Perses occupaient le pays, le *marzpan*, ou commandant des troupes, fut très-irrité de cette audace, et ordonna au saint père de comparaître devant lui, à sa résidence de Rek sur le Ksan. Celui-ci obéit, en demandant seulement la permission d'aller d'abord visiter saint Chio dans sa grotte, ce qui lui fut accordé. Ensuite saint Abibo parla avec tant de force devant le *marzpan*, et combattit si énergiquement le culte du feu, que ce gouverneur donna l'ordre de le lapider et de livrer son corps aux bêtes fauves. Cependant ses restes furent respectés par les animaux carnassiers, et ensevelis par des gens pieux sur le lieu même du martyre. Plus tard ils furent transférés dans l'église épiscopale de Mtskhèta. Saint Abibo était en correspondance avec saint Siméon Stylite, et au moment même où on le conduisait à Rek, il reçut de lui une lettre avec le bâton du saint en cadeau. Avant sa mort, il avait prophétisé à une femme chrétienne que bientôt les Grecs viendraient dans le Khartli et en chasseraient les Perses, ce qui arriva effectivement. Le diocèse de Nécrési subsista jusqu'au dix-neuvième siècle, et était connu sous le nom d'évêché des Didos et des peuples au delà de l'Alazan. Les chartes conservées dans l'archive du patriarchat, à Tiflis, donnent les noms de plusieurs des évêques de Nécrési. Le dernier est Ambroise, qui fut sacré sous George XIII, et mourut en 1813 à Tiflis. On conservait sur l'autel de la Vierge, à Nécrési, l'étendard des milices du pays au delà de l'Alazan, et dans les batailles il avait sa place marquée à l'aile droite de l'armée.

PLANCHE LX.

FÊTE DE MTSKHÈTA.

Mtskhèta, située au confluent du Kour et de l'Aragwa, est l'ancienne capitale du Khartli, le lieu saint où s'opéra la conversion de ce pays au christianisme, et où résidèrent les catholicos. L'origine de cette ville est attribuée à Mtskhétos, le plus puissant des fils de Khartlos, patriarche et fondateur de la nation des Khartles ou Géorgiens. Quoi qu'il en soit, Mtskhèta est le sanctuaire de toutes les traditions nationales, et le premier foyer qui répandit les notions de la vie sociale et policée parmi les habitants de la Transcaucasie. C'est là qu'étaient les idoles d'Ormuz et de Zaden, auxquelles s'adjoignirent plus tard les divinités grecques apportées par les colonies helléniques du Pont-Euxin. Ce fut là aussi qu'en 318 sainte Nino convertit le roi Mirian, et que s'éleva la première église géorgienne sur le lieu même où avait été ensevelie la tunique de notre Sauveur. Il y a là-dessus toute une tradition qui a passé en article de foi, et qui est rapportée par les chroniques de Wakhtang et Wakhouscht. Nous avons déjà parlé ailleurs d'une colonie juive établie dans un des faubourgs de Mtskhèta, colonie dont l'origine remonte à la captivité de Babylone, et qui a des descendants dans plusieurs familles illustres de la Géorgie. Cette colonie envoyait chaque année une députation à Jérusalem, à l'époque de la Pâque. Lorsque la renommée des miracles opérés par le Christ était déjà parvenue jusqu'au Caucase, les juifs de Mtskhèta mandèrent en Palestine un certain Élios, d'une famille de lévites et de la race du prophète Élie. La mère d'Élios se sentait touchée d'une profonde compassion pour les souffrances endurées par le Rédempteur, et supplia son fils de ne pas se joindre aux persécuteurs *de cette lumière descendue du ciel pour sauver les pécheurs.* Au moment du tremblement de terre qui accompagna le grand sacrifice du Golgotha, cette femme s'écria : « Voilà la destruction d'Israël. » Et elle tomba morte en prononçant ces paroles. Élios fut témoin de la mort du Sauveur, et acquit des soldats romains la tunique sans couture qu'il apporta en Géorgie. En le voyant arriver à Mtskhèta, sa sœur Sidonie s'élança à sa rencontre, s'empara de la tunique sacrée, et expira en la pressant contre son cœur. Aucune force humaine ne put la lui arracher. On l'enterra donc avec le précieux dépôt dans le jardin du roi, et un cèdre magnifique s'éleva sur le lieu de sa sépulture. Quand sainte Nino vint dans le pays, Aviafar, arrière-petit-fils d'Élios, fut le premier à embrasser la foi, et il découvrit le mystère à la sainte. Depuis lors sainte Nino vint habituellement se retirer pour prier sous les ombrages de cet arbre, et elle y eut de fréquentes visions. Après la conversion de Mirian, ce cèdre servit à former les poteaux qui devaient soutenir la première église géorgienne. Un ange apparut alors à sainte Nino, et une colonne lumineuse se montra sur le tronc mutilé du cèdre. Le lendemain matin, le pilier principal, qu'on n'était pas parvenu à mouvoir, tant sa pesanteur était grande, se trouva dressé sur les racines du cèdre, et il en découlait une huile sainte (*miron*) qui produisait des guérisons miraculeuses. Mirian voulut que cet endroit fût compris dans l'intérieur du temple en construction, et il l'entoura d'une enceinte particulière. On voit aujourd'hui dans le chœur, et près du siége du patriarche, une construction carrée qui s'élève sur le lieu du miracle, et est appelée *Samiromé,* à cause de l'écoulement de l'huile sainte dû à la présence de la tunique de Notre-Seigneur. A l'époque des plus cruelles dévastations exercées par les barbares, ce sanctuaire resta toujours intact, et Timour-Lenk lui-même le respecta et y fit sa prière, bien qu'il eût saccagé le reste du temple.

Au cinquième siècle, l'église de bois de Mirian fit place à une église en pierre bâtie par Wakhtang-Gourg-Arslann, qui y installa le siége des catholicos de Géorgie, désormais indépendant du patriarche d'Antioche. Ce roi transféra sa résidence à Tiflis, et quoique les catholicos continuassent à demeurer à Mtskhèta, la capitale délaissée ne fit que déchoir depuis cette époque. Un tremblement de terre détruisit le temple en 1318, et il fut reconstruit par le roi George VI. Cent ans plus tard il fut ravagé par Timour, et restauré dans le quinzième siècle par le roi Alexandre. En dépit de nouvelles injures, dues principalement à Schah-Abbas, le grand persécuteur de la Géorgie, l'église métropolitaine se releva toujours de ses ruines, et subit diverses réparations sous les rois Rostom, Wakhtang et Irakli II, ainsi que sous le patriarcat d'Antoni l'Ancien. Malgré de si nombreuses transformations, le temple de Mtskhèta a conservé son plan primitif, les murs étant très-épais et n'ayant pu être renversés. On peut même dire qu'il s'est rapproché, dans les derniers temps, de son ancienne forme, parce qu'on a abattu les six chapelles accolées aux murs latéraux, et qui dénaturaient l'effet de l'ensemble. Sous le rapport archéologique, il y a lieu de regretter cette mutilation, car ces annexes avaient un intérêt historique, surtout la chapelle bâtie par Alexandre I[er] pour lui servir de lieu de sépulture ainsi qu'à son fils David.

L'église occupe le milieu d'une enceinte quadrangulaire fort vaste, avec des tours au centre et dans les angles. Presque tous les sanctuaires de la Géorgie sont ainsi entourés de fortifications qui servaient de refuge aux populations durant les époques de troubles et d'invasion. Au milieu des ruines de la capitale déchue, l'on voit encore la belle église de *Samthavro* (ou de l'Archevêché), presque aussi belle que la cathédrale; la petite chapelle d'Antiokhia, sur le bord de l'Aragwa, et l'ancien temple de Bethléhem, creusé dans le roc. Le reste de Mtskhèta n'est qu'un amas de décombres parmi lesquels se groupent quelques huttes où vivent les derniers habitants de la métropole, c'est-à-dire quatre-vingts familles géorgiennes et quarante arméniennes. Pour plus de détails sur Mtskhèta et sa cathédrale, on peut consulter le Voyage archéologique de Brosset, t. II, p. 20; le Voyage de Mourawieff en Géorgie et en Arménie, t. I, p. 209; le Voyage de Dubois autour du Caucase, t. IV, p. 230, et le Nouvelliste du Caucase, publié à Tiflis, année 1845, n° 12-16.

La planche dont nous nous occupons représente la fête de Mtskhèta, qui se célèbre chaque année le 10/22 octobre. Les fêtes d'église sont très-nombreuses en Géorgie, et nous en avons déjà parlé à propos d'Allaverdy. La veille du jour consacré, l'on voit arriver de tous côtés des files de bêtes de somme pesamment chargées, et de chariots traînés par des buffles et escortés par des groupes d'hommes à pied ou à cheval. Tout ce monde s'installe autour du sanctuaire, les plus riches dans des tentes, les plus pauvres sur des tapis à la belle étoile. Chacun apporte au prêtre un présent pour qu'il dise une prière en sa faveur. Ces offrandes consistent en argent, en bétail ou en grains. Après avoir rempli ce devoir, on ne songe plus qu'à passer gaiement la nuit. On allume des feux autour desquels on se range en cercle, on fait bouillir le thé, on rôtit les viandes sur des broches improvisées, on débouche les outres dont le contenu circule dans les *azarpèches,* espèce de coupes d'argent à long manche qui ressemblent à une cuiller. Après les toasts à l'empereur et aux autorités du pays, les convives ont leur tour d'honneur, et les santés doivent être bues séparément par chacun des assistants à la ronde. Ces libations provoquent une bruyante gaieté, redoublée par les accords discordants de la *zourna,* qui est l'orchestre national, composé de flûtes, de tambourins et de triangles. On crie, on chante, on danse, et les détonations d'armes à feu mettent le comble à ce vacarme. Rien n'est plus pittoresque que ce pêle-mêle d'hommes, de femmes, d'animaux, de chariots, de tentes, de tapis et de *moutakis* (1) aux couleurs éclatantes, le tout éclairé par la pâle lumière de la lune, qui fait contraste avec la flamme rougeâtre des brasiers. Le tapage dure toute la nuit, et lorsqu'on fait observer aux Géorgiens que ces bacchanales sont inconvenantes aux portes d'une église, et peu en rapport avec la sainteté d'un pèlerinage, ils répondent que Dieu se réjouit en voyant ses créatures dans la joie, et que leur tristesse affligerait le Tout-Puissant. A l'aube du jour l'orgie cesse, et tout le monde va dévotement entendre la messe. Ensuite ceux qui ont un long trajet à faire lèvent leurs camps, tandis que les autres continuent les réjouissances jusqu'au soir, en se livrant à des luttes à pied (*tomacha*) ou à des combats simulés à cheval (*djighit*), sans détriment des chansons et des inévitables libations. Tel est le programme fidèle d'une fête religieuse en Géorgie, et l'on ne peut guère s'en étonner, puisque les choses se passent à peu près de la même manière dans certaines localités de l'Italie, comme par exemple à la fête de la *Madonna del Arco,* près de Naples.

(1) Le *moutaki* est un traversin recouvert d'une étoffe en velours ou en soie. On le voit figurer souvent dans les peintures byzantines.

PARIS. IMPRIMÉ PAR HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.